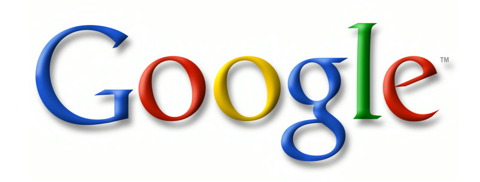


NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

DES ÉDITIONS JOUAUST

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

MALHERBE

RÉIMPRIMÉES SUR L'ÉDITION DE 1630

Avec une Notice et des Notes

PAR

PROSPER BLANCHEMAIN



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXVII



ŒUVRES POÉTIQUES

DE

MALHERBE

Il a été imprimé, en sus du tirage ordinaire :

500	exemplaires	sur papier de Hollande (nos 61 à 560).
30	—	sur papier de Chine (nos 1 à 30).
30	—	sur papier Whatman (nos 31 à 60).
560	exemplaires, numérotés.	

Il a été fait en outre un tirage en GRAND PAPIER format in-8°), ainsi composé :

170	exemplaires	sur papier de Hollande (nos 31 à 200).
15	—	sur papier de Chine (nos 1 à 15).
15	—	sur papier Whatman (nos 16 à 30).
200	exemplaires, numérotés.	

Tous les exemplaires de ce dernier tirage sont ornés d'un PORTRAIT.

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

MALHERBE

RÉIMPRIMÉES SUR L'ÉDITION DE 1630

Avec une Notice et des Notes

PAR

PROSPER BLANCHEMAIN



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXVII



MALHERBE

ET SES POÉSIES

Racan et Tallemant des Réaux nous ont laissé sur Malherbe des mémoires assez étendus, mais ces deux écrits, qui se répètent l'un l'autre en beaucoup de points, ne sont guère qu'un recueil d'anecdotes plus ou moins intéressantes, visant à l'esprit, l'atteignant rarement, et qui nous donnent une assez méchante idée de l'homme qu'elles essayent de peindre. A part quelques dates et quelques faits, conservés par ces mémoires, la biographie du poëte a été à peu près reconstruite à l'aide de ses lettres et de renseignements épars dans les écrits de ses contemporains.

François de Malherbe naquit en 1555, à Caen, de François sieur de Digny, conseiller du roi au siége présidial de Caen, et de Louise Le Vallois, mariés le 13 juillet 1554. Il fut l'aîné de neuf enfants. Son éducation, commencée dans sa ville natale, fut complétée à Paris, puis à Bâle et à Heidelberg. De retour auprès de ses parents, à vingt et un ans, il les

quitta subitement, sans qu'on ait bien su pour quelle raison. Racan a mis en avant l'abjuration de son père, dont il aurait été vivement froissé, d'autres son aversion pour la magistrature. Quoi qu'il en soit, la raideur et la brusquerie de son caractère suffiraient à expliquer cet éloignement, qui se prolongea dix ans, jusqu'en 1586.

Pendant cet intervalle, il remplit les fonctions de secrétaire près de Henri d'Angoulême, fils naturel de Henri II, grand-prieur de France et gouverneur de Provence. La qualité de son protecteur ne l'empêcha point de se livrer à son penchant pour des amours trop faciles, jusqu'à l'âge de vingt-six ans où il conquit les bonnes grâces de Madeleine de Carriolis ou Corriolis, fille d'un président au parlement de Provence et déjà veuve de deux maris. Il l'épousa, mais sans rien apporter en mariage; car il se vante lui-même de n'avoir pas reçu un liard de sa famille pendant ses dix ans d'absence.

Il eut de sa femme trois enfants, qui moururent avant leurs parents : 1° *Henri, né en* 1585 *à Aix, mort à Caen en* 1587; 2° *Jourdaine, née en* 1591 *en Normandie, morte de la peste à Caen en* 1599, *et* 3° *Marc-Antoine, né à Aix en* 1600, *mort en* 1626, *et dont nous parlerons plus loin.*

En 1586, *Malherbe revint en Normandie. Sans doute ses dissentiments avec les siens avaient fini par se calmer, car ayant, sur ces entrefaites, perdu son protecteur Henri d'Angoulême, il résolut de rester à Caen et rappela sa femme auprès de lui.*

Ce fut l'année suivante (1587) *qu'il dédia au roi*

Henri III les LARMES DE SAINT PIERRE, *poëme assez prolixe et d'un intérêt médiocre; mais les flatteries exagérées dont il encensait le prince, et qu'il devait démentir sans vergogne quelques années plus tard, lui valurent cinq cents écus, accompagnés de belles promesses.*

Le séjour d'une douzaine d'années que fit Malherbe en Normandie et qu'il entrecoupa de quelques voyages en Provence, dut être assez triste. Sans secours de la part de sa famille, il se vit forcé d'emprunter pour vivre. C'est aussi pendant ce séjour qu'il eut la douleur de perdre ses deux premiers enfants. Il retourna alors auprès de sa femme, qui l'avait précédé en Provence et eut d'elle son dernier fils, Marc-Antoine, auquel il devait survivre encore.

A travers ces chagrins, ces voyages, ces changements de position, il n'avait cessé d'étudier et de travailler au développement de ses instincts poétiques; mais en continuant, comme on le voit dans ses premières stances, la tradition du XVIe siècle. Il est presque certain que beaucoup de vers de lui sont imprimés dans les MUSES RALLIÉES *de d'Espinelle et dans d'autres recueils antérieurs à* 1600. *Mais ils ne sont pas signés, et si l'empreinte de sa première manière s'y trouve vivement marquée, ce n'est pas avec une certitude telle qu'on doive les lui attribuer sans autre preuve.*

Les LARMES DE SAINT PIERRE *signalent un premier progrès. Le vers y est plus châtié, la strophe plus fièrement dessinée; mais le poëme est déparé par des* concetti *du goût le plus détestable.*

Il semble qu'à partir de ce moment Malherbe brisa

les Dieux qu'il avait jusqu'alors adorés. Désormais il étudiera ses prédécesseurs de plus près encore, mais ce sera pour les éplucher vers par vers, les déchirer, les soumettre au scalpel de l'analyse la plus méticuleuse, la plus acerbe, la plus impitoyable. Leurs incorrections, leurs fiertés juvéniles, leur élan désordonné, mais audacieux, il rejette tout, ne gardant que ce qui lui semble beau, correct et majestueux, pour l'enchâsser dans ses vers. Génie sans invention, il leur empruntera jusqu'à leurs rhythmes, mais il y cherchera la perfection et portera la langue à une correction jusqu'alors inconnue; il lui imposera des formes sévères, élégantes, harmonieuses, mais trop souvent monotones, froides, pesantes et compassées à force de régularité.

Le premier spécimen de cette manière, qui a fait de lui un des maîtres de la langue, fut l'Ode présentée en 1601 à Marie de Médicis, pour sa bienvenue en France lorsqu'elle passait à Aix en Provence, où séjournait alors le poëte.

Peu de temps après il écrivit sa célèbre CONSOLATION A DU PERRIER; *mais il lui fallut sept ans pour l'amener au point où nous la voyons aujourd'hui, et les strophes qui sont dans la mémoire de chacun étaient tout autres dans la première édition.*

Quatre ans se passèrent encore avant qu'il fût appelé à la Cour. Sa réputation l'y avait toutefois précédé depuis longtemps.

« Son nom et son mérite, au dire de Racan, furent connus de Henri le Grand par le rapport avantageux que lui en fit M. le cardinal du Perron. Un jour, le

roi lui demanda s'il ne faisoit plus de vers; il lui dit que, depuis qu'il lui avoit fait l'honneur de l'employer en ses affaires, il avoit tout à fait quitté cet exercice, et qu'il ne falloit point que personne s'en mêlât après M. de Malherbe, gentilhomme de Normandie, habitué en Provence; qu'il avoit porté la poésie françoise à un si haut point que personne n'en pouvoit jamais approcher.

« Le Roi se ressouvint de ce nom de Malherbe; il en parloit souvent à M. des Yveteaux, qui étoit alors précepteur de M. de Vendôme. Ledit sieur des Yveteaux, toutes les fois qu'il lui en parloit, lui offroit de le faire venir de Provence; mais le Roi, qui étoit ménager, craignoit que, le faisant venir de si loin, il seroit obligé de lui donner récompense, du moins de la dépense de son voyage; ce qui fut cause que M. de Malherbe n'eut l'honneur de faire la révérence au Roi que trois ou quatre ans après que M. le cardinal du Perron lui en eut parlé; et, par occasion, étant venu à Paris pour ses affaires particulières, M. des Yveteaux prit son temps pour donner avis au Roi de sa venue, et aussitôt il l'envoya querir. C'étoit en l'an 1605. Comme il étoit sur son partement pour aller en Limousin, il lui commanda de faire des vers sur son voyage; ce qu'il fit, et les lui présenta à son retour. C'est cette excellente pièce qui commence :

O Dieu, dont les bontés de nos larmes touchées...[1]

« Le roi trouva ces vers si admirables qu'il

---

1. Voyez ci-après, page 108.

désira de le retenir à son service, et commanda à M. de Bellegarde de le garder jusques à ce qu'il l'eût mis sur l'état de ses pensionnaires. M. de Bellegarde lui donna sa table, et l'entretint d'un homme et d'un cheval, et mille livres d'appointement. »

Cette manière de récompenser les gens paraîtrait assez singulière, si l'on ne savait, par Huet, que M. de Bellegarde, en sa qualité de grand-écuyer de France, disposa en faveur de Malherbe d'une place d'écuyer du roi et le fit peu après nommer gentilhomme de la chambre. C'était pour le poëte une existence presque opulente; mais il ne laissa pas, même après avoir hérité de son père, en 1606, de toujours solliciter de Henri IV une pension que le Roi, de son côté, ne se lassait jamais de lui promettre.

Désormais poëte attitré de la Cour, chef reconnu de la nouvelle école, bienvenu de la famille royale et des grands, Malherbe ne quitta plus Paris. Ses relations avec sa femme, restée en Provence, furent assez affectueuses; mais il se contenta de l'aimer de loin, et ne la revit plus que deux fois.

La mort fatale de Henri IV ne diminua point sa faveur et la reine mère récompensa, plus généreusement que ne l'avait fait son époux, l'attachement du poëte et du courtisan.

Un événement funeste vint attrister et abréger ses dernières années. Son fils Marc-Antoine, qui avait le caractère fougueux de sa famille, après avoir, dans un duel, frappé à mort son adversaire et s'être fait donner non sans peine des lettres de rémission, fut à

son tour tué, dans une rencontre, par Paul Fortia, seigneur de Piles.

Malherbe éprouva d'abord, comme à la mort de ses autres enfants, une affliction profonde et vraie; mais il ne tarda pas à se poser dans une attitude de douleur théâtrale et finit par se résigner presque à un accommodement, au prix de dix mille écus. « Je croirai votre conseil, disait-il à Balzac, je pourrai prendre de l'argent puisqu'on m'y force; mais je proteste que je ne garderai pas un teston. J'emploierai le tout à faire bâtir un mausolée *à mon fils. »*

« Il usa du mot mausolée, au lieu de celui de tombeau, observe Balzac, et fit le poëte partout. »

L'accommodement ne réussit pas, et Malherbe alla, en juillet 1628, trouver le roi devant La Rochelle, pour le solliciter contre ses adversaires. Il contracta dans ce voyage le germe d'une maladie qui mina rapidement sa robuste santé et dont il mourut à l'âge de soixante-treize ans. Ce fut le 16 octobre 1628, peu de temps après son retour à Paris, qu'il expira, ayant auprès de lui les poëtes Yvrande et Porchères d'Arbaud. Ce dernier était de ses parents. Quant à sa femme, elle était à Aix en Provence, âgée, malade peut-être, et ne lui survécut que vingt mois.

Sauf une appréciation rapide des débuts littéraires de Malherbe, nous n'avons fait jusqu'ici que raconter sa vie, en la débarrassant de toutes les anecdotes dont

Racan et Des Réaux l'ont accommodée[1]. *Il nous reste à préciser le rôle que le poëte a joué dans la littérature française. Malherbe, quoi qu'il en ait pu dire, quoi qu'on l'ait répété à satiété, Malherbe ne fut point un novateur. Il n'a inventé ni un mot, ni la forme d'une stance, ni une tournure de phrase. Ce n'est point par l'imagination qu'il brille; tout ce qu'il a mis en œuvre, il le doit à ses devanciers, qu'il étudia jusqu'à l'âge de quarante ans, avant de s'essayer à les suivre. Ses notes sur Desportes, qui subsistent encore; celles qu'il avait faites sur Ronsard et qu'il a peut-être pris soin de faire disparaître lui-même, après avoir raturé, dans une boutade trop citée, le peu qu'il avait laissé subsister du grand poëte de la Renaissance, tout enfin prouve qu'il avait profondément analysé la poésie du XVI*e *siècle*

Son grand, son vrai, son seul mérite est d'avoir été doué d'un goût fin, délicat et pur; c'est d'avoir su merveilleusement choisir et d'avoir mis en œuvre mieux que personne les trésors recueillis par lui dans l'œuvre des génies admirables, mais trop luxuriants, qui l'avaient précédé dans la carrière.

Parmi ces opulentes moissons de fleurs, il a trié les plus fraîches, les plus odorantes; dans ces mon-

---

1. On peut lire la vie de Malherbe par Racan dans les *Œuvres de Racan* (Paris, Jannet, 1857; 2 vol. in-16 elzévirien), éditées par T. de Latour; dans les *Œuvres de Malherbe* (Paris, Hachette, 1862-1869, 5 vol. in-8), publiées par M. Ludovic Lalanne; dans les *Poésies de Malherbe* (Paris, Charpentier, 1874, gr. in-18), données par M. Becq de Fouquières, etc., etc.

ceaux d'or, de clinquant et de pierreries, il a mis à part le vrai, rejeté le faux, et, par un arrangement ingénieux, avec un art incomparable, disposant en bouquets les fleurs, en joyaux l'or et les diamants; de tous ces trésors il a fait sa chose, de tous ces fragments industrieusement réunis il a fait une suite de tableaux pompeux, mais froids, bien que chargés d'ornements magnifiques et en somme presque irréprochables. Mosaïste sublime, ce fut à force de retoucher, de limer, de polir, qu'il composa son œuvre grave et majestueuse. Sa patience lui tint lieu d'invention, d'élan, d'inspiration, de génie, et, par elle, il gravit, d'un pas lent et pénible, mais sûr, jusqu'aux cimes où planent les aigles.

Les œuvres de Malherbe comprennent ses poésies et des ouvrages en prose.

Ces derniers se composent d'une instruction à son fils publiée en 1846 par M. de Chennevières; d'épitaphes, de traductions du trente-troisième livre de Tite-Live, des ÉPITRES *et du traité* DES BIENFAITS *de Sénèque, de nombreuses lettres adressées à Peiresc, plus quelques-unes à Racan, à Balzac, à la vicomtesse d'Auchy, qui fut pour lui longtemps l'objet d'une cour assidue, etc., enfin d'un commentaire très-étendu sur Desportes. — Ses traductions sont assez fidèles; ses lettres, moins travaillées, doivent tout leur intérêt aux sujets dont elles s'occupent et aux personnages qu'elles mettent en scène, ayant été pour la*

plupart écrites à la Cour, et Malherbe occupait un poste qui le mettait à même d'être bien informé. Néanmoins il n'a fait faire aucun progrès à la prose, où Montaigne, Rabelais, Amyot, etc., ses aînés, lui sont de beaucoup supérieurs.

Ses poésies, son principal titre de gloire, ne furent imprimées de son vivant qu'en feuilles volantes ou dans différents recueils du temps. La première édition ne parut qu'en 1630, deux ans après sa mort.

Les principales éditions furent données ensuite par Ménage, Chevreau, Saint-Marc, etc.; de nos jours par M. Lalanne, à qui nous devons l'édition la plus complète et la plus savante du poëte, et par M. Becq de Fouquières, qui s'est contenté de donner les poésies en les élucidant par des notes excellentes.

La plupart des éditeurs ont adopté, pour le classement des pièces, l'ordre chronologique absolu. Nous avons cru devoir les diviser selon leur nature : Odes, Stances, Sonnets, etc., tout en conservant dans chaque section la série des dates. Cette disposition nous a permis de mettre d'abord sous les yeux des lecteurs les pièces les plus remarquables et de rejeter à la fin celles qui offrent un moindre intérêt. Sur un point plus important nous avons cru devoir nous séparer de nos devanciers : nous avons repris et rétabli l'orthographe de Malherbe, ou du moins celle de l'édition de 1630, qu'on avait depuis défigurée comme à plaisir.

Le redressement de cet anachronisme nous a paru indispensable. Chacun doit conserver non-seulement sa physionomie, mais celle de son époque. Un peintre

ne serait-il pas taxé d'une ridicule ignorance s'il dessinait le portrait de Malherbe avec l'habit noir et la cravate blanche de nos jours ? Il ne nous semble pas moins déplacé d'imposer l'orthographe moderne aux vers d'un homme qu'on ne saurait se figurer autrement qu'avec la barbe en éventail, la fraise, le pourpoint, le manteau de Cour et l'épée à coquille du temps de Henri IV.

PROSPER BLANCHEMAIN.





ODES

ODE I

AU ROY HENRY LE GRAND

SUR LA PRISE DE MARSEILLE

1596

En fin, aprés tant d'années,
Voicy l'heureuse saison
Où nos miseres bornées
Vont avoir leur guerison.
Les dieux, longs à se resoudre,
Ont fait un coup de leur foudre
Qui montre aux ambitieux
Que les fureurs de la terre
Ne sont que paille et que verre
A la colere des cieux.

Peuples, à qui la tempeste
A fait faire tant de vœux,
Quelles fleurs à cette feste
Couronneront vos cheveux?
Quelle victime assez grande
Donnerez-vous pour offrande?
Et quel Indique sejour
Une perle fera naistre
D'assez de lustre pour estre
La marque d'un si beau jour?

Cet effroyable colosse,
Cazaux, l'appuy des mutins,
A mis le pié dans la fosse
Que luy cavoient les destins.
Il est bas, le parricide.
Un Alcide, fils d'Alcide,
A qui la France a presté
Son invincible genie,
A coupé sa tyrannie
D'un glaive de liberté.

Les avantures du monde
Vont d'un ordre mutuel,
Comme on void au flux de l'onde
Un reflus perpetuel.
L'aise et l'ennuy de la vie
Ont leur course entresuivie

Aussi naturellement
Que le chaud et la froidure,
Et rien, afin que tout dure,
Ne dure eternellement.

Cinq ans Marseille, vollée
A son juste possesseur,
Avoit languy desolée
Aux mains de cet oppresseur.
En fin le temps l'a remise
En sa premiere franchise;
Et les maux qu'elle enduroit
Ont eu ce bien pour échange,
Qu'elle a vu parmy la fange
Fouller ce qu'elle adoroit.

Déja tout le peuple more
A ce miracle entendu;
A l'un et l'autre Bosphore
Le bruit en est répandu;
Toutes les plaines le sçavent
Que l'Inde et l'Euphrate lavent;
Et, déja pasle d'effroy,
Memphis se pense captive,
Voyant si prés de sa rive
Un neveu de Godefroy.

[STROPHE

COMPOSÉE POUR L'ODE QUI PRÉCÈDE]

1596

Tantost nos navires, braves
De la dépoüille d'Alger,
Viendront les Mores esclaves
A Marseille décharger;
Tantost, riches de la perte
De Thunis et de Biserte,
Sur nos bords étalleront
Le cotton pris en leurs rives,
Que leurs pucelles captives
En nos maisons filleront.

ODE III

A LA REINE MERE DU ROY

[MARIE DE MÉDICIS]

SUR SA BIEN-VENUE EN FRANCE

Presentée à Sa Majesté à Aix, l'année 1600

Peuples, qu'on mette sur la teste
Tout ce que la terre a de fleurs;
Peuples, que cette belle feste
A jamais tarisse nos pleurs;
Qu'aux deux bouts du monde se voye
Luire le feu de nostre joye;
Et soient dans les coupes noyez
Les soucis de tous ces orages
Que pour nos rebelles courages
Les dieux nous avoient envoyez.

A ce coup iront en fumée
Les vœux que faisoient nos mutins
En leur ame encor affamée
De massacres et de butins.

Nos doutes seront éclaircies,
Et mentiront les propheties
De tous ces visages pallis
Dont le vain étude s'applique
A chercher l'an climaterique
De l'éternelle fleur de lys.

Aujourd'huy nous est amenée
Cette princesse que la foy
D'Amour ensemble et d'Hymenée
Destine au lit de nostre Roy.
La voicy, la belle Marie,
Belle merveille d'Hetrurie,
Qui fait confesser au soleil,
Quoy que l'âge passé raconte,
Que du ciel, depuis qu'il y monte,
Ne vint jamais rien de pareil.

Telle n'est point la Cytherée,
Quand, d'un nouveau feu s'allumant,
Elle sort pompeuse et parée
Pour la conqueste d'un amant :
Telle ne luit en sa carriere
Des mois l'inégale courriere;
Et telle dessus l'orizon
L'Aurore au matin ne s'étale,
Quand les yeux mesmes de Cefale
En feroient la comparaison.

Le sceptre que porte sa race,
Où l'heur aux merites est joint,
Luy met le respect en la face,
Mais il ne l'enorgueillit point.
Nulle vanité ne la touche;
Les Graces parlent par sa bouche;
Et son front, témoin asseuré
Qu'au vice elle est inaccessible,
Ne peut que d'un cœur insensible
Estre veu sans estre adoré.

Quantes fois, lorsque sur les ondes
Ce nouveau miracle flottoit,
Neptune, en ses caves profondes,
Plaignit-il le feu qu'il sentoit?
Et quantes fois, en sa pensée,
De vives atteintes blessée,
Sans l'honneur de la royauté
Qui luy fit celer son martyre,
Eust-il voulu de son empire
Faire échange à cette beauté!

Dix jours, ne pouvant se distraire
Du plaisir de la regarder,
Il a par un effort contraire
Essayé de la retarder.
Mais, à la fin, soit que l'audace
Au meilleur advis ait fait place,

Soit qu'un autre demon plus fort
Aux vents ait imposé silence,
Elle est hors de sa violence,
Et la voicy dans nostre port.

La voicy, peuples, qui nous montre
Tout ce que la gloire a de pris;
Les fleurs naissent à sa rencontre
Dans les cœurs et dans les esprits;
Et la presence des merveilles
Qu'en oyoient dire nos oreilles,
Accuse la temerité
De ceux qui nous l'avoient décrite
D'avoir figuré son merite
Moindre que n'est la verité.

O toute parfaite princesse,
L'étonnement de l'univers,
Astre par qui vont avoir cesse
Nos tenebres et nos hivers;
Exemple sans autres exemples,
Future image de nos temples,
Quoy que nostre foible pouvoir
En vostre accueil ose entreprendre,
Peut-il esperer de vous rendre
Ce que nous vous allons devoir?

Ce sera vous qui de nos villes
Ferez la beauté refleurir,

Vous qui de nos haines civiles
Ferez la racine mourir;
Et par vous la paix asseurée
N'aura pas la courte durée
Qu'esperent infidellement,
Non lassez de nostre souffrance,
Ces François qui n'ont de la France
Que la langue et l'habillement.

Par vous un Dauphin nous va naistre,
Que vous-mesme verrez un jour
De la terre entiere le maistre,
Ou par armes ou par amour;
Et ne tarderont ses conquestes,
Dans les oracles déja prestes,
Qu'autant que le premier coton
Qui de jeunesse est le message
Tardera d'estre en son visage
Et de faire ombre à son menton.

O! combien lors aura de veuves
La gent qui porte le turban!
Que de sang rougira les fleuves
Qui lavent les pieds du Liban!
Que le Bosphore, en ses deux rives,
Aura de sultanes captives!
Et que de meres, à Memphis,
En pleurant diront la vaillance

De son courage et de sa lance
Aux funerailles de leur fils!

Cependant nostre grand Alcide,
Amolli parmi vos appas,
Perdra la fureur qui sans bride
L'emporte à chercher le trépas;
Et cette valeur indomtée
De qui l'honneur est l'Euristée,
Puis que rien n'a sceu l'obliger
A ne nous donner plus d'alarmes,
Au moins pour épargner vos larmes,
Aura peur de nous affliger.

Si l'espoir qu'aux bouches des hommes
Nos beaux faits seront recitez
Est l'aiguillon par qui nous sommes
Dans les hazards precipitez,
Luy, de qui la gloire semée
Par les voix de la Renommée,
En tant de parts s'est fait ouïr
Que tout le siecle en est un livre,
N'est-il pas indigne de vivre
S'il ne vit pour se réjouïr?

Qu'il luy suffise que l'Espagne,
Reduite par tant de combas
A ne l'oser voir en campagne,
A mis l'ire et les armes bas;

Qu'il ne provoque point l'envie
Du mauvais sort contre sa vie,
Et puis que, selon son dessein,
Il a rendu nos troubles calmes,
S'il veut d'avantage de palmes,
Qu'il les acquiere en vostre sein.

C'est là qu'il faut qu'à son genie,
Seul arbitre de ses plaisirs,
Quoy qu'il demande, il ne denie
Rien qu'imaginent ses desirs;
C'est là qu'il faut que les années
Luy coulent comme des journées,
Et qu'il ait dequoy se vanter
Que la douceur qui tout excede
N'est point ce que sert Ganimede
A la table de Jupiter.

Mais d'aller plus à ces batailles
Où tonnent les foudres d'enfer,
Et lutter contre des murailles
D'où pleuvent la flamme et le fer,
Puis qu'il sçait qu'en ses destinées
Les nostres seront terminées,
Et qu'aprés luy nostre discord
N'aura plus qui domte sa rage,
N'est-ce pas nous rendre au naufrage,
Aprés nous avoir mis à bord?

Cet Achille, de qui la pique
Faisoit aux braves d'Ilion
La terreur que fait en Afrique
Aux troupeaux l'assaut d'un lyon,
Bien que sa mere eust à ses armes
Adjousté la force des charmes,
Quand les destins l'eurent permis,
N'eut-il pas sa trame coupée
De la moins redoutable épée
Qui fust parmy ses ennemis?

Les Parques d'une mesme soye
Ne devident pas tous nos jours;
Ny tousjours par semblable voye
Ne font les planettes leurs cours.
Quoy que promette la Fortune,
A la fin, quand on l'importune,
Ce qu'elle avoit fait prosperer
Tombe du feste au precipice;
Et, pour l'avoir tousjours propice,
Il la faut tousjours reverer.

Je sçay bien que sa Carmagnole,
Devant luy se representant
Telle qu'une plaintive idole,
Va son courroux sollicitant,
Et l'invite à prendre pour elle
Une legitime querelle;

Mais doit-il vouloir que pour luy
Nous ayons tousjours le teint blesme,
Cependant qu'il tente luy-mesme
Ce qu'il peut faire par autruy.

Si vos yeux sont toute sa braise,
Et vous la fin de tous ses vœux,
Peut-il pas languir à son aise
En la prison de vos cheveux,
Et commettre aux dures corvées
Toutes ces ames relevées
Que, d'un conseil ambitieux,
La faim de gloire persuade
D'aller sur les pas d'Encelade
Porter des échelles aux cieux?

Apollon n'a point de mystere,
Et sont profanes ses chansons,
Ou, devant que le Sagittaire
Deux fois ramene les glaçons,
Le succez de leurs entreprises,
De qui deux provinces conquises
Ont déja fait preuve à leur dan,
Favorisé de la victoire,
Changera la fable en histoire
De Phaeton en l'Eridan.

Nice, payant avecques honte

Un siege autrefois repoussé,
Cessera de nous mettre en conte
Barberousse, qu'elle a chassé;
Guise en ses murailles forcées
Remettra les bornes passées
Qu'avoit nostre empire marin;
Et Soissons, fatal aux superbes,
Fera chercher parmi les herbes
En quelle place fut Turin.

ODE IV

SUR L'ATTENTAT

COMMIS EN LA PERSONNE DE HENRY LE GRAND

LE 19 DÉCEMBRE 1605

1606

Que direz-vous, races futures,
Si quelquefois un vray discours
Vous recite les avantures
De nos abominables jours?
Lirez-vous sans rougir de honte
Que nostre impieté surmonte
Les faits les plus audacieux
Et les plus dignes du tonnerre
Qui firent jamais à la terre
Sentir la colere des cieux?

O que nos fortunes prosperes
Ont un change bien apparent!
O que du siecle de nos peres
Le nostre s'est fait different!

La France, devant ces orages,
Pleine de mœurs et de courages
Qu'on ne pouvoit assez loüer,
S'est faite aujourd'huy si tragique
Qu'elle produit ce que l'Afrique
Auroit vergogne d'avoüer.

Quelles preuves incomparables
Peut donner un prince de soy,
Que les rois les plus adorables
N'en quittent l'honneur à mon Roy?
Quelle terre n'est parfumée
Des odeurs de sa renommée?
Et qui peut nier qu'aprés Dieu
Sa gloire, qui n'a point d'exemples,
N'ait merité que dans nos temples
On luy donne le second lieu?

Qui ne sçait point qu'à sa vaillance
Il ne se peut rien adjouster,
Qu'on reçoit de sa bien-veillance
Tout ce qu'on en doit souhaitter,
Et que, si de cette couronne,
Que sa tige illustre luy donne
Les loix ne l'eussent revestu,
Nos peuples, d'un juste suffrage,
Ne pouvoient, sans faire naufrage,
Ne l'offrir point à sa vertu?

Toutesfois, ingrats que nous sommes,
Barbares et dénaturez
Plus qu'en ce climat où les hommes
Par les hommes sont devorez,
Tousjours nous assaillons sa teste
De quelque nouvelle tempeste;
Et, d'un courage forcené
Rejetant son obeïssance,
Luy deffendons la jouïssance
Du repos qu'il nous a donné.

La main de cet esprit farouche,
Qui, sorty des ombres d'enfer,
D'un coup sanglant frappa sa bouche,
A peine avoit laissé le fer,
Et voicy qu'un autre perfide
Où la mesme audace reside,
Comme si détruire l'Estat
Tenoit lieu de juste conqueste,
De pareilles armes s'appreste
A faire un pareil attentat.

O soleil, ô grand luminaire!
Si jadis l'horreur d'un festin
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers le matin,
Et d'un émerveillable change
Te couchas aux rives du Gange,

D'où vient que ta severité,
Moindre qu'en la faute d'Atrée,
Ne punit point cette contrée
D'une eternelle obscurité!

Non, non, tu luis sur le coupable,
Comme tu fais sur l'innocent;
Ta nature n'est point capable
Du trouble qu'une ame ressent :
Tu dois ta flamme à tout le monde,
Et ton allure vagabonde
Comme une servile action
Qui dépend d'une autre puissance,
N'ayant aucune cognoissance,
N'a point aussi d'affection.

Mais, ô planete belle et claire,
Je ne parle pas sagement;
Le juste excez de la colere
M'a fait perdre le jugement;
Ce traître, quelque frenesie
Qui travaillast sa fantaisie,
Eut encor assez de raison
Pour ne vouloir rien entreprendre,
Bel astre, qu'il n'eust veu descendre
Ta lumiere sous l'orizon.

Au point qu'il écuma sa rage,
Le dieu de Seine estoit dehors

A regarder croistre l'ouvrage
Dont ce prince embellit ses bords.
Il se resserra tout à l'heure
Au plus bas lieu de sa demeure;
Et ses nymphes, dessous les eaux,
Toutes sans voix et sans haleine,
Pour se cacher furent en peine
De trouver assez de roseaux.

La terreur des choses passées,
A leurs yeux se ramentevant,
Faisoit prevoir à leurs pensées
Plus de malheurs qu'auparavant;
Et leur estoit si peu croyable
Qu'en cet accident effroyable
Personne les pust secourir,
Que, pour en estre dégagées,
Le Ciel les auroit obligées,
S'il leur eust permis de mourir.

Revenez, belles fugitives;
Dequoy versez-vous tant de pleurs?
Asseurez vos ames craintives,
Remettez vos chapeaux de fleurs.
Le Roy vit, et ce miserable,
Ce monstre vrayment deplorable,
Qui n'avoit jamais epreuvé
Que peut un visage d'Alcide,

A commencé le parricide,
Mais il ne l'a pas achevé.

Pucelles, qu'on se réjouïsse;
Mettez-vous l'esprit en repos;
Que cette peur s'évanouïsse,
Vous la prenez mal à propos;
Le Roy vit, et les destinées
Luy gardent un nombre d'années
Qui fera maudire le sort
A ceux dont l'aveugle manie
Dresse des plans de tyrannie
Pour bastir quand il sera mort.

O bien-heureuse intelligence,
Puissance, quiconque tu sois,
Dont la fatale diligence
Preside à l'empire françois!
Toutes ces visibles merveilles
De soins, de peines et de veilles,
Qui jamais ne t'ont peu lasser,
N'ont-elles pas fait une histoire
Qu'en la plus ingrate memoire
L'oubly ne sçauroit effacer?

Ces archers aux casaques peintes
Ne peuvent pas n'estre surpris,
Ayans à combattre les feintes
De tant d'infidelles esprits.

Leur presence n'est qu'une pompe;
Avecque peu d'art on les trompe.
Mais de quelle dexterité
Se peut déguiser une audace,
Qu'en l'ame aussi-tost qu'en la face
Tu n'en lises la verité?

Grand demon d'eternelle marque,
Fais qu'il te souvienne tousjours
Que tous nos maux en ce Monarque
Ont leur refuge et leur secours;
Et qu'arrivant l'heure prescrite,
Que le trépas, qui tout limite,
Nous privera de sa valeur,
Nous n'avons jamais eu d'alarmes
Où nous ayons versé des larmes
Pour une semblable douleur.

Je sçay bien que par la justice,
Dont la paix accroist le pouvoir,
Il fait demeurer la malice
Aux bornes de quelque devoir,
Et que son invincible épée
Sous telle influence est trempée
Qu'elle met la frayeur par tout
Aussi-tost qu'on la voit reluire;
Mais, quand le malheur veut nous nuire,
De quoy ne vient-il point à bout?

Soit que l'ardeur de la priere
Le tienne devant un autel,
Soit que l'honneur à la barriere
L'appelle à debattre un cartel,
Soit que dans la chambre il medite,
Soit qu'aux bois la chasse l'invite,
Jamais ne t'écarte si loin
Qu'aux embusches qu'on luy peut tendre
Tu ne sois prest à le deffendre,
Sitost qu'il en aura besoin.

Garde sa compagne fidelle,
Cette Reine, dont les bontez
De notre foiblesse mortelle
Tous les defauts ont surmontez.
Fay que jamais rien ne l'ennuye;
Que toute infortune la fuye;
Et qu'aux roses de sa beauté
L'age, par qui tout se consume,
Redonne contre sa coustume
La grace de la nouveauté.

Serre d'une étrainte si ferme
Le nœud de leurs chastes amours
Que la seule mort soit le terme
Qui puisse en arrester le cours.
Bény les plaisirs de leur couche,
Et fay renaistre de leur souche

Des scions si beaux et si vers
Que de leur feuillage sans nombre
A jamais ils puissent faire ombre
Aux peuples de tout l'univers.

Sur tout, pour leur commune joye,
Devide aux ans de leur Dauphin,
A longs filets d'or et de soye,
Un bonheur qui n'ait point de fin;
Quelques vœux que face l'envie,
Conserve-leur sa chere vie;
Et tiens par elle ensevelis
D'une bonace continuë
Les aquilons, dont sa venuë
A garanty les fleurs de lys.

Conduis-le, sous leur asseurance,
Promptement jusques au sommet
De l'inevitable esperance
Que son enfance leur promet.
Et, pour achever leurs journées,
Que les oracles ont bornées
Dedans le trosne imperial,
Avant que le Ciel les appelle,
Fais-leur ouïr cette nouvelle,
Qu'il a razé l'Escurial.

ODE V

AU ROY HENRY LE GRAND

SUR L'HEUREUX SUCCEZ DU VOYAGE DE SEDAN

1606

En fin, aprés les tempestes,
Nous voicy rendus au port;
En fin nous voyons nos testes
Hors de l'injure du sort.
Nous n'avons rien qui menace
De troubler nostre bonace;
Et ces matieres de pleurs,
Massacres, feux et rapines,
De leurs funestes épines
Ne gasteront plus nos fleurs.

Nos prieres sont ouïes,
Tout est reconcilié;
Nos peurs sont évanouïes,
Sedan s'est humilié.

A peine il a vu le foudre
Party pour le mettre en poudre,
Que, faisant comparaison
De l'espoir et de la crainte,
Pour éviter la contrainte
Il s'est mis à la raison.

Qui n'eust creu que ses murailles,
Que deffendoit un lyon,
N'eussent fait des funerailles
Plus que n'en fit Ilion;
Et qu'avant qu'estre à la feste
De si penible conqueste,
Les champs se fussent vestus
Deux fois de robe nouvelle,
Et le fer eust en javelle
Deux fois les bleds abattus?

Et toutesfois, ô merveille!
Mon Roy, l'exemple des rois,
Dont la grandeur nompareille
Fait qu'on adore ses loix,
Accompagné d'un genie
Qui les volontez manie,
L'a sceu tellement presser
D'obeïr et de se rendre
Qu'il n'a pas eu pour le prendre
Loisir de le menacer.

Tel qu'à vagues épanduës
Marche un fleuve imperieux
De qui les neiges fonduës
Rendent le cours furieux :
Rien n'est seur en son rivage;
Ce qu'il treuve, il le ravage;
Et, traisnant comme buissons
Les chesnes et leurs racines,
Oste aux campagnes voisines
L'esperance des moissons.

Tel, et plus épouventable,
S'en alloit ce conquerant,
A son pouvoir indomptable,
Sa colere mesurant.
Son front avoit une audace
Telle que Mars en la Thrace;
Et les éclairs de ses yeux
Estoient comme d'un tonnerre
Qui gronde contre la terre,
Quand elle a fasché les cieux.

Quelle vaine résistence,
A son puissant appareil
N'eust porté la penitence
Qui suit un mauvais conseil,
Et veu sa faute bornée
D'une cheute infortunée,

Comme la rebellion,
Dont la fameuse folie
Fit voir à la Thessalie
Olympe sur Pelion?

Voyez comme en son courage,
Quand on se range au devoir,
La pitié calme l'orage
Que l'ire a fait émouvoir.
A peine fut reclamée
Sa douceur accoustumée
Que, d'un sentiment humain
Frappé non moins que de charmes,
Il fit la paix, et les armes
Luy tomberent de la main.

Arriere, vaines chimeres
De haines et de rancueurs;
Soupçons de choses ameres,
Eloignez-vous de nos cœurs :
Loin, bien loin, tristes pensées
Où nos miseres passées
Nous avoient ensevelis!
Sous Henry, c'est ne voir goutte
Que de revoquer en doute
Le salut des fleurs de lis.

O Roy, qui du rang des hommes
T'exceptes par ta bonté,

Roy, qui de l'âge où nous sommes
Tout le mal as surmonté;
Si tes labeurs, d'où la France
A tiré sa delivrance,
Sont écrits avecque foy,
Qui sera si ridicule
Qu'il ne confesse qu'Hercule
Fut moins Hercule que toy?

De combien de tragedies,
Sans ton asseuré secours,
Estoient les trames ourdies
Pour ensanglanter nos jours!
Et qu'auroit fait l'innocence,
Si l'outrageuse licence,
De qui le souverain bien
Est d'opprimer et de nuire,
N'eust treuvé pour la détruire
Un bras fort comme le tien?

Mon Roy, cognois ta puissance;
Elle est capable de tout;
Tes desseins n'ont pas naissance
Qu'on en voit déja le bout;
Et la Fortune, amoureuse
De ta vertu genereuse,
Treuve de si doux apas
A te servir et te plaire

Que c'est la mettre en colere
Que de ne l'employer pas.

Use de sa bien-vueillance,
Et luy donne ce plaisir,
Qu'elle suive ta vaillance
A quelque nouveau desir.
Où que tes bannières aillent,
Quoy que tes armes assaillent,
Il n'est orgueil endurcy
Que, brisé comme du verre,
A tes pieds elle n'atterre,
S'il n'implore ta mercy.

Je sçay bien que les oracles
Predisent tous qu'à ton fils
Sont reservez les miracles
De la prise de Memphis;
Et que c'est luy dont l'épée,
Au sang barbare trempée,
Quelque jour apparoissant
A la Grece, qui soupire,
Fera décroistre l'empire
De l'infidelle Croissant.

Mais, tandis que les années
Pas à pas font avancer
L'âge où de ses destinées
La gloire doit commencer,

Que fais-tu, que, d'une armée
A te venger animée,
Tu ne mets dans le tombeau
Ces voisins dont les pratiques
De nos rages domestiques
Ont allumé le flambeau?

Quoy que les Alpes chenuës
Les couvrent de toutes parts,
Et facent monter aux nuës
Leurs effroyables remparts;
Alors que de ton passage
On leur fera le message,
Qui verront-elles venir
Envoyé sous tes auspices,
Qu'aussi-tost leurs precipices
Ne se laissent applanir?

Croy-moy, contente l'envie
Qu'ont tant de jeunes guerriers
D'aller exposer leur vie
Pour t'acquerir des lauriers;
Et ne tiens point ocieuses
Ces ames ambitieuses
Qui, jusques où le matin
Met les estoilles en fuite,
Oseront, sous ta conduite,
Aller querir du butin.

Déja le Tezin, tout morne,
Consulte de se cacher,
Voulant garantir sa corne,
Que tu luy dois arracher;
Et le Pò, tombe certaine
De l'audace trop hautaine,
Tenant baissé le menton
Dans sa caverne profonde,
S'appreste à voir en son onde
Cheoir un autre Phaëton.

Va, Monarque magnanime,
Souffre à ta juste douleur
Qu'en leurs rives elle imprime
Les marques de ta valeur;
L'astre dont la course ronde
Tous les jours voit tout le monde
N'aura point achevé l'an
Que tes conquestes ne rasent
Tout le Piémont, et n'écrasent
La couleuvre de Milan.

Ce sera là que ma lire,
Faisant son dernier effort,
Entreprendra de mieux dire
Qu'un cygne prés de sa mort;
Et, se rendant favorable
Ton oreille incomparable,

Te forcera d'avoüer
Qu'en l'aise de la victoire
Rien n'est si doux que la gloire
De se voir si bien loüer.

Il ne faut pas que tu penses
Trouver de l'eternité
En ces pompeuses dépenses
Qu'invente la vanité :
Tous ces chefs-d'œuvres antiques
Ont à peine leurs reliques.
Par les Muses seulement
L'homme est exempt de la Parque;
Et ce qui porte leur marque
Demeure eternellement.

Par elles traçant l'histoire
De tes faits laborieux,
Je deffendray ta memoire
Du trépas injurieux;
Et, quelque assaut que te face
L'oubly, par qui tout s'efface,
Ta louange, dans mes vers
D'amarante couronnée,
N'aura sa fin terminée
Qu'en celle de l'univers.

[STROPHE

ÉPARÉE ET NON EMPLOYÉE POUR TERMINER L'ODE QUI PRÉCÈDE]

1606

Je veux croire que la Seine
Aura des cygnes alors
Qui pour toy seront en peine
De faire quelques efforts.
Mais, veu le nom que me donne
Tout ce que ma lyre sonne,
Quelle sera la hauteur
De l'hymne de ta victoire,
Quand elle aura cette gloire,
Que Malherbe en soit l'auteur!

ODE VI

A M. DE BELLEGARDE

GRAND ESCUYER DE FRANCE

1608

A la fin, c'est trop de silence
En si beau sujet de parler:
Le merite qu'on veut celer
Souffre une injuste violence.
Bellegarde, unique support
Où mes vœux ont trouvé leur port,
Que tarde ma paresse ingrate,
Que déja ton bruit nompareil
Aux bords du Tage et de l'Eufrate
N'a veu l'un et l'autre soleil?

Les Muses, hautaines et braves,
Tiennent le flatter odieux,
Et, comme parentes des dieux,
Ne parlent jamais en esclaves;

Mais aussi ne sont-elles pas
De ces beautez dont les appas
Ne sont que rigueur et que glace,
Et de qui le cerveau leger,
Quelque service qu'on leur face,
Ne se peut jamais obliger!

La vertu, qui de leur estude
Est le fruit le plus precieux,
Sur tous les actes vicieux
Leur fait haïr l'ingratitude;
Et les agreables chansons,
Par qui les doctes nourrissons
Sçavent charmer les destinées,
Recompensent un bon accueil
De loûanges que les années
Ne mettent point dans le cercueil.

Les tiennes, par moy publiées,
Je le jure sur les autels,
En la memoire des mortels
Ne seront jamais oubliées;
Et l'eternité que promet
La montagne au double sommet
N'est que mensonge et que fumée,
Ou je rendray cet univers
Amoureux de ta renommée
Autant que tu l'es de mes vers.

Comme, en cueillant une guirlande,
L'homme est d'autant plus travaillé
Que le parterre est émaillé
D'une diversité plus grande,
Tant de fleurs de tant de costez
Faisant paroistre en leurs beautez
L'artifice de la nature
Qu'il tient suspendu son desir,
Et ne sçait en cette peinture
Ny que laisser, ny que choisir :

Ainsi quand, pressé de la honte
Dont me fait rougir mon devoir,
Je veux mon œuvre concevoir
Qui pour toy les âges surmonte,
Tu me tiens les sens enchantez
De tant de rares qualitez
Où brille un excez de lumiere
Que plus je m'arreste à penser
Laquelle sera la premiere,
Moins je sçay par où commencer.

Si nommer en son parentage
Une longue suitte d'ayeux
Que la gloire a mis dans les cieux
Est reputé grand avantage,
De qui n'est-il point recognu
Que tousjours les tiens ont tenu

Les charges les plus honorables,
Dont le merite et la raison,
Quand les destins sont favorables,
Parent une illustre maison?

Qui ne sçait de quelles tempestes
Leur fatale main autresfois,
Portant la foudre de nos rois,
Des Alpes a battu les testes?
Qui n'a veu, dessous leurs combas,
Le Pò mettre les cornes bas,
Et les peuples de ses deux rives,
Dans la frayeur ensevelis,
Laisser leurs dépoüilles captives
A la mercy des fleurs de lys?

Mais de chercher aux sepultures
Des témoignages de valeur,
C'est à ceux qui n'ont rien du leur
Estimable aux races futures;
Non pas à toy qui, revestu
De tous les dons que la vertu
Peut recevoir de la Fortune,
Cognois que c'est que du vray bien,
Et ne veux pas, comme la lune,
Luire d'autre feu que du tien.

Quand le monstre infame d'Envie,
A qui rien de l'autruy ne plaist,

Tout lasche et perfide qu'il est,
Jette les yeux dessus ta vie,
Et te voit emporter le pris
Des grands cœurs et des beaux esprits
Dont aujourd'huy la France est pleine,
Est-il pas contraint d'avoüer
Qu'il a luy-mesme de la peine
A s'empescher de te loüer?

Soit que l'honneur de la carriere
T'appelle à monter à cheval,
Soit qu'il se presente un rival
Pour la lice ou pour la barriere,
Soit que tu donnes ton loisir
A prendre quelque autre plaisir,
Eloigné des molles delices,
Qui ne sçait que toute la Court
A regarder tes exercices
Comme à des theatres accourt?

Quand tu passas en Italie,
Où tu fus querir pour mon Roy
Ce joyau d'honneur et de foy
Dont l'Arne à la Seine s'allie,
Thetis ne suivit-elle pas
Ta bonne grace et tes appas
Comme un objet émerveillable,
Et jura qu'avecque Jason

Jamais Argonaute semblable
N'alla conquerir la Toison?

Tu menois le blond Hymenée
Qui devoit solennellement
De ce fatal accouplement
Celebrer l'heureuse journée.
Jamais il ne fut si paré,
Jamais en son habit doré
Tant de richesses n'éclaterent;
Toutesfois les nymphes du lieu,
Non sans apparence, douterent
Qui de vous deux estoit le dieu.

De combien de pareilles marques,
Dont on ne me peut démentir,
Ay-je dequoy te garantir
Contre les menaces des Parques,
Si ce n'est qu'un si long discours
A de trop penibles détours,
Et qu'à bien dispenser les choses,
Il faut mesler pour un guerrier
A peu de myrte et peu de roses
Force palme et force laurier!

Achille estoit haut de corsage;
L'or éclattoit en ses cheveux,
Et les dames avecques vœux
Souspiroient aprés son visage;

Sa gloire à danser et chanter,
Tirer de l'arc, sauter, lutter,
A nulle autre n'estoit seconde :
Mais, s'il n'eust rien eu de plus beau,
Son nom, qui vole par le monde,
Seroit-il pas dans le tombeau?

S'il n'eust, par un bras homicide
Dont rien ne repoussoit l'effort,
Sur Ilion vengé le tort
Qu'avoit receu le jeune Atride,
De quelque adresse qu'au giron
Ou de Phenix ou de Chiron
Il eust fait son apprentissage,
Nostre âge auroit-il aujourd'huy
Le memorable témoignage
Que la Grece a donné de luy?

C'est aux magnanimes exemples
Qui, sous la banniere de Mars,
Sont faits au milieu des hazards
Qu'il appartient d'avoir des temples;
Et c'est avecques ces couleurs
Que l'histoire de nos malheurs
Marquera si bien ta memoire
Que tous les siecles avenir
N'auront point de nuit assez noire
Pour en cacher le souvenir.

En ce long-temps où les manies
D'un nombre infiny de mutins
Poussez de nos mauvais destins
Ont assouvy leurs felonnies,
Par quels faits d'armes valeureux
Plus que nul autre avantureux
N'as-tu mis ta gloire en estime,
Et declaré ta passion
Contre l'espoir illegitime
De la rebelle ambition?

Tel que d'un effort difficile
Un fleuve, au travers de la mer,
Sans que son goust devienne amer,
Passe d'Elide en la Sicile;
Ses flots, par moyens incognus
En leur douceur entretenus,
Aucun meslange ne reçoivent,
Et, dans Syracuse arrivant,
Sont trouvez de ceux qui les boivent
Aussi peu salez que devant :

Tel, entre ces esprits tragiques,
Ou plustost demons insensez,
Qui de nos dommages passez
Tramoient les funestes pratiques,
Tu ne t'es jamais diverty
De suivre le juste party;

Mais, blasmant l'impure licence
De leurs déloyales humeurs,
As tousjours aimé l'innocence
Et pris plaisir aux bonnes mœurs.

Depuis que, pour sauver sa terre,
Mon Roy, le plus grand des humains,
Eût laissé partir de ses mains
Le premier trait de son tonnerre,
Jusqu'à la fin de ses explois,
Que tout eut recognu ses lois,
A-t-il jamais défait armée
Pris ville, ny forcé rempart,
Où ta valeur accoustumée
N'ait eu la principale part?

Soit que prés de Seine et de Loire
Il pavast les plaines de morts,
Soit que le Rosne outre ses bords
Lui vist faire éclatter sa gloire,
Ne l'as-tu pas tousjours suivy?
Ne l'as-tu pas tousjours servy?
Et tousjours, par dignes ouvrages,
Témoigné le mépris du sort,
Que sçait imprimer aux courages
Le soin de vivre aprés la mort?

Mais quoy! ma barque vagabonde
Est dans les syrtes bien avant,

Et le plaisir, la decevant,
Tousjours l'emporte au gré de l'onde.
Bellegarde, les matelots
Jamais ne méprisent les flots,
Quelque phare qui les éclaire;
Je feray mieux de relascher,
Et borner le soin de te plaire
Par la crainte de te fascher.

L'unique but où mon attente
Croit avoir raison d'aspirer,
C'est que tu veuilles m'asseurer
Que mon offrande te contente.
Donne-m'en, d'un clin de tes yeux,
Un témoignage gracieux,
Et, si tu la trouves petite,
Ressouviens-toy qu'une action
Ne peut avoir peu de merite,
Ayant beaucoup d'affection.

Ainsi, de tant d'or et de soye
Ton âge devide son cours
Que tu reçoives tous les jours
Nouvelles matieres de joye!
Ainsi tes honneurs fleurissants
De jour en jour aillent croissants
Malgré la fortune contraire!
Et ce qui les fait trébucher,

De toy ny de Termes, ton frere,
Ne puisse jamais approcher!

Quand la faveur, à pleines voiles,
Tousjours compagne de vos pas,
Vous feroit devant le trépas
Avoir le front dans les estoilles,
Et remplir de votre grandeur
Ce que la terre a de rondeur,
Sans estre menteur, je puis dire
Que jamais vos prosperitez
N'iront jusques où je desire,
Ny jusques où vous meritez.

ODE VII

A LA REINE, MERE DU ROY

SUR LES HEUREUX SUCCEZ DE SA REGENCE

1610

Nymphe qui jamais ne sommeilles,
Et dont les messagers divers
En un moment sont aux oreilles
Des peuples de tout l'univers,
Vole viste, et de la contrée
Par où le jour fait son entrée
Jusqu'au rivage de Calis,
Conte sur la terre et sur l'onde
Que l'honneur unique du monde,
C'est la Reine des fleurs de lys.

Quand son Henry, de qui la gloire
Fut une merveille à nos yeux,
Loin des hommes s'en alla boire
Le nectar avecques les dieux,

En cette avanture effroyable,
A qui ne sembloit-il croyable
Qu'on alloit voir une saison
Où nos brutales perfidies
Feroient naistre des maladies
Qui n'auroient jamais guerison?

Qui ne pensoit que les Furíes
Viendroient des abysmes d'enfer
En de nouvelles barbaries
Employer la flamme et le fer?
Qu'un débordement de licence
Feroit souffrir à l'innocence
Toute sorte de cruautez,
Et que nos malheurs seroient pires
Que n'agueres, sous les Busires,
Que cet Hercule avoit domtez?

Toutesfois, depuis l'infortune
De cet abominable jour,
A peine la quatriéme lune
Acheve de faire son tour,
Et la France a les destinées
Pour elle tellement tournées
Contre les vents seditieux
Qu'au lieu de craindre la tempeste,
Il semble que jamais sa teste
Ne fut plus voisine des cieux.

Au delà des bords de la Meuse,
L'Alemagne a vu nos guerriers,
Par une conqueste fameuse,
Se couvrir le front de lauriers.
Tout a fléchi sous leur menace;
L'Aigle mesme leur a fait place,
Et, les regardant approcher,
Comme lyons à qui tout cede,
N'a point eu de meilleur remede
Que de fuïr et se cacher.

O Reine, qui, pleine de charmes
Pour toute sorte d'accidents,
As borné le flus de nos larmes
En ces miracles evidents,
Que peut la fortune publique
Te voüer d'assez magnifique,
Si, mise au rang des immortels
Dont ta vertu suit les exemples,
Tu n'as avec eux, dans nos temples,
Des images et des autels?

Que sauroit enseigner aux princes
Le grand demon qui les instruit,
Dont ta sagesse en nos provinces
Chaque jour n'épande le fruit?
Et qui justement ne peut dire,
A te voir regir cet empire,

Que, si ton heur estoit pareil
A tes admirables merites,
Tu ferois dedans ses limites
Lever et coucher le soleil?

Le soin qui reste à nos pensées,
O bel astre, c'est que tousjours
Nos felicitez commencées
Puissent continuer leur cours.
Tout nous rit, et nostre navire
A la bonace qu'il desire;
Mais, si quelque injure du sort
Provoquoit l'ire de Neptune,
Quel excez d'heureuse fortune
Nous garantiroit de la mort?

Assez de funestes batailles
Et de carnages inhumains
Ont fait en nos propres entrailles
Rougir nos déloyales mains;
Donne ordre que sous ton genie
Se termine cette manie,
Et que, las de perpetuer
Une si longue mal-vueillance,
Nous employons nostre vaillance
Ailleurs qu'à nous entre-tuer.

La Discorde, aux crins de couleuvres,
Peste fatale aux potentats,

Ne finit ses tragiques œuvres
Qu'en la fin mesme des Estats.
D'elle nasquit la frenesie
De la Grece contre l'Asie,
Et d'elle prindrent le flambeau
Dont ils desolerent leur terre
Les deux freres de qui la guerre
Ne cessa point dans le tombeau.

C'est en la paix que toutes choses
Succedent selon nos desirs;
Comme au printemps naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs;
Elle met les pompes aux villes,
Donne aux champs les moissons fertilles,
Et, de la majesté des lois
Appuyant les pouvoirs suprémes,
Fait demeurer les diadémes
Fermes sur la teste des rois.

Ce sera dessous cette ægide
Qu'invincible de tous costez
Tu verras ces peuples sans bride
Obeïr à tes volontez;
Et, surmontant leur esperance,
Remettras en telle asseurance
Leur salut, qui fut déploré,
Que vivre au siecle de Marie

Sans mensonge et sans flatterie,
Sera vivre au siecle doré.

Les Muses, les neuf belles fées,
Dont les bois suivent les chansons,
Rempliront de nouveaux Orphées
La troupe de leurs nourrissons;
Tous leurs vœux seront de te plaire;
Et, si ta faveur tutelaire
Fait signe de les avoüer,
Jamais ne partit de leurs veilles
Rien qui se compare aux merveilles
Qu'elles feront pour te loüer.

En cette hautaine entreprise,
Commune à tous les beaux esprits,
Plus ardent qu'un athlete à Pise,
Je me feray quitter le pris;
Et, quand j'auray peint ton image,
Quiconque verra mon ouvrage
Avoûra que Fontaine-bleau,
Le Louvre, ny les Tuileries,
En leurs superbes galeries,
N'ont point un si riche tableau.

Apollon, à portes ouvertes,
Laisse indifferemment cueillir
Les belles fueilles tousjours vertes

Qui gardent les noms de vieillir;
Mais l'art d'en faire des couronnes
N'est pas sceu de toutes personnes;
Et trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels on me range,
Peuvent donner une loüange
Qui demeure eternellement.

Mais, blasmant l'impure licence
De leurs déloyales humeurs,
As tousjours aimé l'innocence
Et pris plaisir aux bonnes mœurs.

Depuis que, pour sauver sa terre,
Mon Roy, le plus grand des humains,
Eût laissé partir de ses mains
Le premier trait de son tonnerre,
Jusqu'à la fin de ses explois,
Que tout eut recognu ses lois,
A-t-il jamais défait armée
Pris ville, ny forcé rempart,
Où ta valeur accoustumée
N'ait eu la principale part?

Soit que prés de Seine et de Loire
Il pavast les plaines de morts,
Soit que le Rosne outre ses bords
Lui vist faire éclatter sa gloire,
Ne l'as-tu pas tousjours suivy?
Ne l'as-tu pas tousjours servy?
Et tousjours, par dignes ouvrages,
Témoigné le mépris du sort,
Que sçait imprimer aux courages
Le soin de vivre aprés la mort?

Mais quoy! ma barque vagabonde
Est dans les syrtes bien avant,

Et le plaisir, la decevant,
Tousjours l'emporte au gré de l'onde.
Bellegarde, les matelots
Jamais ne méprisent les flots,
Quelque phare qui les éclaire;
Je feray mieux de relascher,
Et borner le soin de te plaire
Par la crainte de te fascher.

L'unique but où mon attente
Croit avoir raison d'aspirer,
C'est que tu veuilles m'asseurer
Que mon offrande te contente.
Donne-m'en, d'un clin de tes yeux,
Un témoignage gracieux,
Et, si tu la trouves petite,
Ressouviens-toy qu'une action
Ne peut avoir peu de merite,
Ayant beaucoup d'affection.

Ainsi, de tant d'or et de soye
Ton âge devide son cours
Que tu reçoives tous les jours
Nouvelles matieres de joye!
Ainsi tes honneurs fleurissants
De jour en jour aillent croissants
Malgré la fortune contraire!
Et ce qui les fait trébucher,

Et, quand j'auray, comme j'espere,
Fait ouïr, du Gange à l'Ibere,
Sa loüange à tout l'univers,
Permesse me soit un Cocyte,
Si jamais je vous solicite
De m'aider à faire des vers!

Aussi-bien chanter d'autre chose,
Ayant chanté de sa grandeur,
Seroit-ce pas, aprés la rose,
Aux pavots chercher de l'odeur,
Et des loüanges de la lune
Descendre à la clairté commune
D'un de ces feux du firmament
Qui, sans profiter et sans nuire,
N'ont receu l'usage de luire
Que par le nombre seulement?

Entre les rois à qui cet âge
Doit son principal ornement,
Ceux de la Tamise et du Tage
Font loüer leur gouvernement;
Mais, en de si calmes provinces
Où le peuple adore les princes,
Et met au degré le plus haut
L'honneur du sceptre legitime,
Sauroit-on excuser le crime
De ne regner pas comme il faut?

Ce n'est point aux rives d'un fleuve
Où dorment les vents et les eaux
Que fait sa veritable preuve
L'art de conduire les vaisseaux;
Il faut, en la plaine salée,
Avoir lutté contre Malée,
Et prés du naufrage dernier
S'estre vu dessous les Pléiades,
Eloigné de ports et de rades,
Pour estre creu bon marinier.

Ainsi, quand la Grece, partie
D'où le mol Anaure couloit,
Traversa les mers de Scithie
En la navire qui parloit,
Pour avoir sceu des Cyanées
Tromper les vagues forcenées,
Les pilotes du fils d'Eson,
Dont le nom jamais ne s'efface,
Ont gaigné la premiere place
En la fable de la Toison.

Ainsi, conservant cet empire
Où l'infidelité du sort,
Jointe à la nostre, encore pire,
Alloit faire un dernier effort,
Ma Reine acquiert à ses merites
Un nom qui n'a point de limites,

Et, ternissant le souvenir
Des reines qui l'ont precedée,
Devient une eternelle idée
De celles qui sont à venir.

Aussi-tost que le coup tragique,
Dont nous fusmes presque abbatus,
Eût fait la fortune publique
L'exercice de ses vertus,
En quelle nouveauté d'orage
Ne fut éprouvé son courage,
Et quelles malices de flots,
Par des murmures effroyables,
A des vœux à peine payables
N'obligerent les matelots?

Qui n'ouït la voix de Bellonne,
Lasse d'un repos de douze ans,
Telle que d'un foudre qui tonne,
Appeller tous ses partisans,
Et déja les rages extrémes,
Par qui tombent les diadémes,
Faire apprehender le retour
De ces combats dont la manie
Est l'eternelle ignominie
De Jarnac et de Moncontour?

Qui ne voit encor à cette heure
Tous les infidelles cerveaux

Dont la fortune est la meilleure
Ne chercher que troubles nouveaux,
Et ressembler à ces fontaines
Dont les conduites souterraines
Passent par un plomb si gasté
Que, tousjours ayant quelque tare,
Au mesme temps qu'on les repare,
L'eau s'enfuit d'un autre costé?

La paix ne voit rien qui menace
De faire renaistre nos pleurs,
Tout s'accorde à notre bonace,
Les hivers nous donnent des fleurs;
Et, si les pasles Eumenides,
Pour réveiller nos parricides,
Toutes trois ne sortent d'enfer,
Le repos du siecle où nous sommes
Va faire à la moitié des hommes
Ignorer que c'est que le fer.

Themis, capitale ennemie
Des ennemis de leur devoir,
Comme un rocher est affermie
En son redoutable pouvoir;
Elle va d'un pas et d'un ordre
Où la censure n'a que mordre;
Et les loix, qui n'exceptent rien
De leur glaive et de leur balance,

Font tout perdre à la violance
Qui veut avoir plus que le sien.

Nos champs mesme ont leur abondance
Hors de l'outrage des voleurs;
Les festins, les jeux et la danse
En bannissent toutes douleurs.
Rien n'y gemit, rien n'y souspire;
Chaque Amarille a son Tityre;
Et, sous l'épaisseur des rameaux,
Il n'est place où l'ombre soit bonne
Qui soir et matin ne resonne
Ou de voix ou de chalumeaux.

Puis, quand ces deux grands hymenées,
Dont le fatal embrassement
Doit applanir les Pyrenées,
Auront leur accomplissement,
Devons-nous douter qu'on ne voye,
Pour accompagner cette joye,
L'encens germer en nos buissons,
La myrrhe couler en nos rues,
Et, sans l'usage des charrues,
Nos plaines jaunir de moissons?

Quelle moins hautaine esperance
Pouvons-nous concevoir alors,
Que de conquester à la France
La Propontide en ses deux bors,

Et, vengeant de succez prosperes
Les infortunes de nos peres,
Que tient l'Egypte ensevelis,
Aller si prés du bout du monde
Que le soleil sorte de l'onde
Sur la terre des fleurs de lys?

Certes ces miracles visibles,
Excedant le penser humain,
Ne sont point ouvrages possibles
A moins qu'une immortelle main;
Et la raison ne se peut dire
De nous voir en notre navire
A si bon port acheminez,
Ou, sans fard et sans flatterie,
C'est Pallas que cette Marie
Par qui nous sommes gouvernez.

Quoy qu'elle soit, nymphe ou déesse,
De sang immortel ou mortel,
Il faut que le monde confesse
Qu'il ne vit jamais rien de tel;
Et quiconque fera l'histoire
De ce grand chef-d'œuvre de gloire,
L'incredule posterité
Rejettera son témoignage,
S'il ne la depeint belle et sage
Au deça de la verité.

Grand Henry, grand foudre de guerre,
Que (cependant que parmy nous
Ta valeur étonnoit la terre),
Les Destins firent son espous;
Roy dont la memoire est sans blasme,
Que dis-tu de cette belle ame,
Quand tu la vois si dignement
Adoucir toutes nos absynthes,
Et se tirer des labyrinthes
Où la met ton éloignement?

Que dis-tu, lorsque tu remarques,
Aprés ses pas, ton héritier
De la sagesse des monarques
Monter le penible sentier,
Et, pour étendre sa couronne,
Croistre comme un fan de lyonne?
Que, s'il peut un jour égaler
Sa force avecques sa furie,
Les Nomades n'ont bergerie
Qu'il ne suffise à desoler.

Qui doute que, si de ses armes
Ilion avait eu l'appuy,
Le jeune Atride avecque larmes
Ne s'en fust retourné chez luy,
Et qu'aux beaux champs de la Phrygie,
De tant de batailles rougie,

Ne fussent encore honorez
Ces ouvrages des mains celestes
Que, jusques à leurs derniers restes,
La flamme grecque a devorez!

Laisse-les esperer, laisse-les entreprendre:
Il suffit que ta cause est la cause de Dieu,
Et qu'avecque ton bras ell' a pour la deffendre
Les soings de Richelieu :

Richelieu, ce prelat de qui toute l'envie
Est de voir ta grandeur aux Indes se borner,
Et qui visiblement ne fait cas de sa vie
Que pour te la donner.

Rien que ton interest n'occupe sa pensée,
Nuls divertissemens ne l'appellent ailleurs;
Et, de quelques bons yeux qu'on ait vanté Lyncée,
Il en a de meilleurs.

Son ame, toute grande, est une ame hardie,
Qui pratique si bien l'art de nous secourir
Que, pourveu qu'il soit creu, nous n'avons maladie
Qu'il ne sçache guerir.

Le Ciel, qui doit le bien selon qu'on le merite,
Si de ce grand oracle il ne t'eust assisté,
Par un autre present n'eust jamais esté quitte
Envers ta pieté.

Va, ne differe plus tes bonnes destinées;
Mon Apollon t'asseure et t'engage sa foy
Qu'employant ce Typhis, syrtes et cyanées
Seront havres pour toy.

Certes, ou je me trompe, ou déja la Victoire
Qui son plus grand honneur de tes palmes attent,
Est aux bords de Charente en son habit de gloire,
Pour te rendre content.

Je la voy qui t'appelle, et qui semble te dire :
« Roy, le plus grand des rois, et qui m'es le plus cher,
Si tu veux que je t'aide à sauver ton empire,
Il est temps de marcher. »

Que sa façon est brave et sa mine asseurée !
Qu'elle a fait richement son armure étoffer !
Et qu'il se cognoist bien, à la voir si parée,
Que tu vas triompher !

Telle, en ce grand assaut où des fils de la Terre
La rage ambitieuse à leur honte parut,
Elle sauva le ciel, et rua le tonnerre
Dont Briare mourut.

Déja de tous costez s'avançoient les approches ;
Icy couroit Mimas, là Typhon se battoit,
Et là suoit Euryte à détacher les roches
Qu'Encelade jettoit.

A peine cette vierge eut l'affaire embrassée,
Qu'aussi-tost Jupiter, en son trosne remis,
Vit, selon son desir, la tempeste cessée,
Et n'eut plus d'ennemis.

Ces colosses d'orgueil furent tous mis en poudre,
Et tous couverts des monts qu'ils avoient arrachez;
Phlegre, qui les receut, pût encore la foudre
Dont ils furent touchez.

L'exemple de leur race, à jamais abolie,
Devoit sous ta mercy tes rebelles ployer;
Mais seroit-ce raison qu'une mesme folie
N'eust pas mesme loyer?

Déja l'étonnement leur fait la couleur blesme,
Et ce lasche voisin qu'ils sont allé querir,
Miserable qu'il est, se condamne luy-mesme
A fuïr ou mourir.

Sa faute le remord : Megere le regarde,
Et luy porte l'esprit à ce vray sentiment,
Que d'une injuste offense il aura, quoy qu'il tarde,
Le juste chastiment.

Bien semble estre la mer une barre assez forte
Pour nous oster l'espoir qu'il puisse estre battu;
Mais est-il rien de clos dont ne t'ouvre la porte
Ton heur et ta vertu?

Neptune, importuné de ses voiles infames,
Comme tu paroistras au passage des flots,
Voudra que ses Tritons mettent la main aux rames,
Et soient tes matelots.

Là rendront tes guerriers tant de sortes de preuves,
Et d'une telle ardeur pousseront leurs efforts,
Que le sang estranger fera monter nos fleuves
Au-dessus de leurs bords.

Par cet exploit fatal en tous lieux va renaistre
La bonne opinion des courages françois;
Et le monde croira, s'il doit avoir un maistre,
Qu'il faut que tu le sois.

O que, pour avoir part en si belle avanture,
Je me souhaiterois la fortune d'Eson,
Qui, vieil comme je suis, revint contre nature
En sa jeune saison!

De quel peril extreme est la guerre suivie,
Où je ne fisse voir que tout l'or du Levant
N'a rien que je compare aux honneurs d'une vie
Perduë en te servant?

Toutes les autres morts n'ont merite ny marque:
Celle-ci porte seule un éclat radieux
Qui fait revivre l'homme, et le met de la barque
A la table des dieux.

Mais quoy! tous les pensers dont les ames bien nées
Excitent leur valeur et flattent leur devoir,
Que sont-ce que regrets, quand le nombre d'années
Leur oste le pouvoir?

Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans les veines
En vain dans les combats ont des soins diligens;
Mars est comme l'Amour : ses travaux et ses peines
Veulent de jeunes gens.

Je suis vaincu du temps, je cede à ses outrages;
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
A de quoy témoigner en ses derniers ouvrages
Sa premiere vigueur.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore
Non loin de mon berceau commencerent leur cours;
Je les posseday jeune, et les possede encore
A la fin de mes jours.

Ce que j'en ay receu, je veux te le produire;
Tu verras mon adresse, et ton front, cette fois,
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la teste des rois.

Soit que de tes lauriers ma lyre s'entretienne,
Soit que de tes bontez je la face parler,
Quel rival assez vain pretendra que la sienne
Ait de quoy m'égaler?

Le fameux Amphion, dont la voix nompareille,
Bastissant une ville, étonna l'univers,
Quelque bruit qu'il ait eu, n'a point fait de merveille
Que ne facent mes vers.

Par eux de tes beaux faits la terre sera pleine,
Et les peuples du Nil, qui les auront ouïs,
Donneront de l'encens, comme ceux de la Seine,
Aux autels de Louis.

ODE X

A M. DE LA GARDE

AU SUJET DE SON HISTOIRE SAINCTE

1628

La Garde, tes doctes écrits
Montrent le soin que tu as pris
A sçavoir toutes belles choses;
Et ta prestance et tes discours
Etalent un heureux concours
De toutes les graces écloses.

Davantage tes actions
Captivent les affections
Des cœurs, des yeux et des oreilles,
Forçant les personnes d'honneur
De te souhaiter tout bonheur
Pour tes qualitez nonpareilles.

Tu sçais bien que je suis de ceux
Qui ne sont jamais paresseux

A loüer les vertus des hommes;
Et dans Paris, en mes vieux ans,
Je passe en ce devoir mon temps,
Au malheureux siecle où nous sommes.

Mais, las! la perte de mon fils,
Ses assassins d'orgueil bouffis,
Ont toute ma vigueur ravie;
L'ingratitude et peu de soin
Que montrent les grands au besoin
De douleur accablent ma vie.

Je ne desiste pas pourtant
D'estre dans moy-mesme content
D'avoir bien vécu dans le monde,
Prisé (quoique vieil abbatu)
Des gens de bien et de vertu;
Et voila le bien qui m'abonde.

Nos jours passent comme le vent;
Les plaisirs nous vont décevant,
Et toutes les faveurs humaines
Sont hemerocalles d'un jour:
Grandeurs, richesses et l'amour
Sont fleurs perissables et vaines.

Nous avons tant perdu d'amis
Et de biens par le sort transmis

Au pouvoir de nos adversaires!
Néantmoins nous voyons du port
D'autruy le debris et la mort,
En nous éloignant des corsaires.

Ainsi puissions-nous voir longtemps
Nos esprits libres et contents
Sous l'influence d'un bon astre!
Que vive et meure qui voudra!
La constance nous resoudra
Contre l'effort de tout desastre.

Le soldat, remis par son chef,
Pour se garantir de méchef,
En estat de faire sa garde,
N'oseroit pas en deloger
Sans congé pour se soulager,
Nonobstant que trop il luy tarde;

Car, s'il procedoit autrement,
Il seroit puni promptement
Aux dépens de sa propre vie.
Le parfait chrétien, tout ainsi,
Créé pour obéir icy,
Y tient sa fortune asservie.

Il ne doit pas quitter ce lieu
Ordonné par la loy de Dieu;

Car l'ame qui luy est commise,
Félonne, ne doit pas fuïr
Pour damnation n'encourir,
Et n'estre en l'Erebe remise.

Desolé, je tiens ce propos,
Voyant approcher Atropos
Pour couper le nœud de ma trame;
Et ne puis ny veux l'éviter,
Moins aussi la precipiter,
Car Dieu seul commande à mon ame.

Non, Malherbe n'est pas de ceux
Que l'esprit d'enfer a deceus
Pour acquerir la renommée
De s'estre affranchis de prison
Par une lame, ou par poison,
Ou par une rage animée.

Au seul point que Dieu prescrira,
Mon ame du corps partira
Sans contrainte ny violence;
De l'enfer les tentations,
Ny toutes mes afflictions
Ne forceront point ma constance.

Mais, La Garde, voyez comment
On se divague doucement,

Et comme notre esprit agrée
De s'entretenir prés et loin,
Encor qu'il n'en soit pas besoin,
Avec l'objet qui le recrée.

J'avois mis ma plume à la main,
Avec l'honnorable dessein
De louer votre Saincte Histoire;
Mais l'amitié que je vous dois,
Par delà ce que je voulois,
A fait débaucher ma memoire.

Vous m'estiez present en l'esprit,
En voulant tracer cet écrit,
Et me sembloit vous voir paroistre
Brave et galant en cette Cour,
Où les plus huppés à leur tour
Taschoient de vous voir et connoître.

Mais ores, à moy revenu,
Comme d'un doux songe advenu
Qui tous nos sentiments cajole,
Je veux vous dire franchement,
Et de ma façon librement,
Que vostre Histoire est une école.

Pour moy, dans ce que j'en ai veu,
J'asseure qu'elle aura l'aveu

De tout excellent personnage;
Et, puis que Malherbe le dit,
Cela sera sans contredit,
Car c'est un tres-juste presage.

Toute la France sçait fort bien
Que je n'estime ou reprends rien
Que par raison et par bon titre,
Et que les doctes de mon temps
Ont tousjours esté tres-contents
De m'élire pour leur arbitre.

La Garde, vous m'en croirez donc,
Que, si gentilhomme fut onc
Digne d'eternelle memoire,
Par vos vertus vous le serez,
Et votre los rehausserez,
Par vostre docte et saincte Histoire.





STANCES

I

A UNE DAME DE PROVENCE

1586

Si des maux, renaissans avecq' ma patience,
N'ont pouvoir d'arrester un esprit si hautain,
Le temps est medecin d'heureuse expérience:
Son remede est tardif, mais il est bien certain.

Le temps à mes douleurs promet une allégeance,
Et de voir vos beautez se passer quelque jour;
Lors je seray vengé, si j'ay de la vengeance
Pour un si beau sujet pour qui j'ay tant d'amour.

Vous aurez un mary sans estre guère aimée,
Ayant de ses desirs amorty le flambeau;
Et de cette prison, de cent chaisnes fermée,
Vous n'en sortirez point que par l'huis du tombeau.

Tant de perfections qui vous rendent superbe,
Les restes d'un mary, sentiront le reclus;
Et vos jeunes beautez flétriront comme l'herbe
Que l'on a trop foulée et qui ne fleurit plus.

Vous aurez des enfants, des douleurs incroyables,
Qui seront prés de vous et crieront à l'entour;
Lors fuiront de vos yeux les soleils agreables,
Y laissant pour jamais des estoilles autour.

Si je passe en ce temps dedans vostre province,
Vous voyant sans beautez et moy rempli d'honneur
(Car peut-estre qu'alors les bienfaits d'un grand prince
Marieront ma fortune avecques le bonheur),

Ayant un souvenir de ma peine fidelle,
Mais n'ayant point à l'heure autant que j'ay d'ennuis,
Je diray: « Autrefois cette femme fut belle,
Et je fus autrefois plus sot que je ne suis. »

II

POUR MONSIEUR DE MONTPENSIER

A MADAME DEVANT SON MARIAGE

1591 ou 1592

Beau ciel par qui mes jours sont troubles ou sont calmes,
Seule terre où je prens mes cyprés et mes palmes,
Catherine, dont l'œil ne luit que pour les dieux,
Punissez vos beautez plutost que mon courage,
Si, trop haut s'élevant, il adore un visage
Adorable par force à quiconque a des yeux.

Je ne suis pas ensemble aveugle et temeraire,
Je cognoy bien l'erreur que l'amour m'a fait faire,
Cela seul icy-bas surpassoit mon effort;
Mais mon ame qu'à vous ne peut estre asservie,
Les destins n'ayant point establi pour ma vie
Hors de cet ocean de naufrage ou de port.

Beauté, par qui les dieux, las de nostre dommage,
Ont voulu reparer les défauts de nostre âge,
Je mourrai dans vos feux; éteignez-les ou non,
Comme le fils d'Alcmene, en me bruslant moi-mesme:
Il suffit qu'en mourant dans cette flamme extréme,
Une gloire eternelle accompagne mon nom.

On ne doit point sans sceptre aspirer où j'aspire:
C'est pourquoy, sans quitter les loix de vostre empire,
Je veux de mon esprit tout espoir rejeter.
Qui cesse d'esperer, il cesse aussi de craindre;
Et, sans atteindre au but où l'on ne peut atteindre,
Ce m'est assez d'honneur que j'y voulois monter.

Je maudis le bon-heur où le Ciel m'a fait naistre,
Qui m'a fait desirer ce qu'il m'a fait cognoistre:
Il faut ou vous aimer, ou ne vous faut point voir.
L'astre qui luit aux grands, en vain, à ma naissance,
Espandit dessus moy tant d'heur et de puissance,
Si pour ce que je veux j'ay trop peu de pouvoir.

Mais il le faut vouloir, et vaut mieux se resoudre,
En aspirant au ciel, estre frappé de foudre
Qu'aux desseins de la terre asseuré se ranger.
J'ay moins de repentir plus je pense à ma faute,
Et la beauté des fruits d'une palme si haute
Me fait par le desir oublier le danger.

III

VICTOIRE DE LA CONSTANCE

Av. 1597

Enfin cette beauté m'a la place renduë,
Qu'elle avoit contre moy si longtemps defenduë:
Mes vainqueurs sont vaincus; ceux qui m'ont fait la loy,
La reçoivent de moy.

J'honore tant la palme acquise en cette guerre
Que, si, victorieux des deux bouts de la terre,
J'avois mille lauriers de ma gloire témoins,
Je les priserois moins.

Au repos où je suis, tout ce qui me travaille,
C'est la doute que j'ay qu'un malheur ne m'assaille,
Qui me separe d'elle, et me face lascher
Un bien que j'ay si cher.

Il n'est rien icy-bas d'eternelle durée :
Une chose qui plaist n'est jamais asseurée ;
L'épine suit la rose, et ceux qui sont contens
Ne le sont pas long-temps.

Et puis qui ne sçait point que la mer amoureuse
En sa bonace mesme est souvent dangereuse,
Et qu'on y voit tousjours quelques nouveaux rochers,
Incognus aux nochers?

Déja de toutes parts tout le monde m'éclaire ;
Et bien-tost les jaloux, ennuyez de se taire,
Si les vœux que je fais n'en detournent l'assaut
Vont médire tout haut.

Peuple, qui me veux mal, et m'imputes à vice
D'avoir esté payé d'un fidelle service,
Où trouves-tu qu'il faille avoir semé son bien,
Et ne recueillir rien?

Voudrois-tu que ma dame, estant si bien servie
Refusast le plaisir où l'âge la convie,
Et qu'elle eust des rigueurs à qui mon amitié
Ne sceust faire pitié?

Ces vieux contes d'honneur, invisibles chimeres,
Qui naissent aux cerveaux des maris et des meres,
Estoient-ce impressions qui pûssent aveugler
Un jugement si clair?

Non, non; elle a bien fait de m'estre favorable,
Voyant mon feu si grand et ma foy si durable;
Et j'ay bien fait aussi d'asservir ma raison
En si belle prison.

C'est peu d'experience à conduire sa vie,
De mesurer son aise au compas de l'envie,
Et perdre ce que l'âge a de fleur et de fruit
Pour éviter un bruit.

De moy, que tout le monde à me nuire s'appreste,
Le Ciel à tous ses traits face un but de ma teste:
Je me suis résolu d'attendre le trépas,
Et ne la quitter pas.

Plus j'y voy de hazard, plus j'y trouve d'amorce:
Où le danger est grand, c'est là que je m'efforce;
En un sujet aisé moins de peine apportant,
Je ne brusle pas tant.

Un courage élevé toute peine surmonte:
Les timides conseils n'ont rien que de la honte,
Et le front d'un guerrier aux combas étonné
Jamais n'est couronné.

Soit la fin de mes jours contrainte ou naturelle,
S'il plaist à mes destins que je meure pour elle,
Amour en soit loué! je ne veux un tombeau
Plus heureux ny plus beau.

IV

CONSOLATION A CARITÉE

SUR LA MORT DE SON MARY

1599

Ainsi, quand Mausole fut mort,
Artemise accusa le sort,
De pleurs se noya le visage,
Et dit aux astres innocens
Tout ce que fait dire la rage
Quand elle est maistresse des sens.

Ainsi fut sourde au reconfort,
Quand elle eut trouvé dans le port
La perte qu'elle avoit songée,
Celle de qui les passions
Firent voir à la mer Egée
Le premier nid des Alcyons.

Vous n'estes seule en ce tourment
Qui témoignez du sentiment,

O trop fidelle Caritée!
En toutes ames l'amitié,
De mesmes ennuis agitée,
Fait les mesmes traits de pitié.

De combien de jeunes maris,
En la querelle de Pâris,
Tomba la vie entre les armes,
Qui fussent retournez un jour,
Si la mort se payoit de larmes,
A Mycenes faire l'amour.

Mais le Destin, qui fait nos lois
Est jaloux qu'on passe deux fois
Au deçà du rivage blesme;
Et les dieux ont gardé ce don
Si rare que Jupiter mesme
Ne le sceut faire à Sarpedon.

Pourquoy donc si peu sagement,
Dèmentant votre jugement,
Passez-vous en cette amertume
Le meilleur de votre saison,
Aimant mieux plaindre par coustume
Que vous consoler par raison?

Nature fait bien quelque effort
Qu'on ne peut condamner qu'à tort;

Mais que direz-vous pour deffendre
Ce prodige de cruauté,
Par qui vous semblez entreprendre
De ruïner vostre beauté?

Que vous ont fait ces beaux cheveux,
Dignes objets de tant de vœux,
Pour endurer votre colere,
Et, devenus vos ennemis,
Recevoir l'injuste salaire
D'un crime qu'ils n'ont point commis?

Quelles aymables qualitez
En celuy que vous regrettez
Ont pu meriter qu'à vos roses
Vous ostiez leur vive couleur,
Et livriez de si belles choses
A la mercy de la douleur?

Remettez-vous l'ame en repos,
Changez ces funestes propos;
Et, par la fin de vos tempestes,
Obligeant tous les beaux esprits,
Conservez au siecle où vous estes
Ce que vous luy donnez de prix.

Amour, autresfois en vos yeux
Plein d'appas si delicieux,

Devient melancolique et sombre,
Quand il voit qu'un si long ennuy
Vous fait consumer pour une ombre
Ce que vous n'avez que pour luy.

S'il vous ressouvient du pouvoir
Que ses traits vous ont fait avoir,
Quand vos lumieres estoient calmes,
Permettez-luy de vous guerir,
Et ne differez point les palmes
Qu'il brusle de vous acquerir.

Le Temps, d'un insensible cours,
Nous porte à la fin de nos jours:
C'est à nostre sage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous consoler de sa fuite
En le ménageant comme il faut.

V

DESSEIN DE QUITTER UNE DAME

QUI NE LE CONTENTOIT QUE DE PROMESSE

AV. 1599

Beauté, mon beau soucy, de qui l'ame incertaine
A, comme l'ocean, son flus et son reflus,
Pensez de vous resoudre à soulager ma peine,
Ou je me vay resoudre à ne le souffrir plus.

Vos yeux ont des appas que j'aime et que je prise,
Et qui peuvent beaucoup dessus ma liberté;
Mais, pour me retenir, s'ils font cas de ma prise,
Il leur faut de l'amour autant que de beauté.

Quand je pense estre au point que cela s'accomplisse,
Quelque excuse tousjours en empesche l'effet:
C'est la toile sans fin de la femme d'Ulysse,
Dont l'ouvrage du soir au matin se deffait.

Madame, avisez-y, vous perdez votre gloire
De me l'avoir promis et vous rire de moy.
S'il ne vous en souvient, vous manquez de memoire,
Et s'il vous en souvient, vous n'avez point de foy.

J'avois tousjours fait compte, aimant chose si haute,
De ne m'en separer qu'avecque le trespas;
S'il arrive autrement, ce sera votre faute,
De faire des sermens et ne les tenir pas.

———

VI

CONSOLATION A M. DU PERIER

GENTIL-HOMME D'AIX EN PROVENCE

SUR LA MORT DE SA FILLE

1599

Ta douleur, Du Perier, sera donc eternelle,
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront tousjours!

Le malheur de ta fille, au tombeau descenduë
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perduë
Ne se retreuve pas?

Je sçay de quels appas son enfance estoit pleine,
Et n'ay pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine,
Avecque son mépris.

Mais elle estoit du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin,
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Puis, quand ainsi seroit que, selon ta priere,
Elle auroit obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carriere,
Qu'en fust-il advenu?

Penses-tu que, plus vieille, en la maison celeste
Elle eust eu plus d'accueil?
Ou qu'elle eust moins senti la poussiere funeste
Et les vers du cercueil?

Non, non, mon Du Perier, aussi-tost que la Parque
Oste l'ame du corps,
L'âge s'évanouït au deçà de la barque,
Et ne suit point les morts.

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale;
Et Pluton aujourd'huy,
Sans égard du passé, les mérites égale
D'Archemore et de luy.

Ne te lasse donc plus d'inutiles complaintes;
Mais, sage à l'advenir,
Aime une ombre comme ombre, et de cendres éteintes
Eteins le souvenir.

C'est bien, je le confesse, une juste coustume,
Que le cœur affligé,
Par le canal des yeux vuidant son amertume,
Cherche d'estre allegé.

Mesme quand il advient que la tombe separe
Ce que nature a joint,
Celuy qui ne s'émeut a l'ame d'un barbare,
Ou n'en a du tout point.

Mais d'estre inconsolable et dedans sa memoire
Enfermer un ennuy,
N'est-ce pas se hayr pour acquerir la gloire
De bien aimer autruy?

Priam, qui vit ses fils abbatus par Achille,
Denüé de support
Et hors de tout espoir du salut de sa ville,
Receut du reconfort.

François, quand la Castille, inégale à ses armes,
Luy vola son Dauphin,
Sembla d'un si grand coup devoir jetter des larmes
Qui n'eussent point de fin.

Il les secha pourtant, et, comme un autre Alcide,
Contre fortune instruit,
Fit qu'à ses ennemis d'un acte si perfide
La honte fut le fruit.

Leur camp, qui la Durance avoit presque tarie
De bataillons épais,
Entendant sa constance, eut peur de sa furie,
Et demanda la paix.

De moy, deja deux fois d'une pareille foudre
Je me suis vu perclus,
Et deux fois la raison m'a si bien fait resoudre
Qu'il ne m'en souvient plus.

Non qu'il ne me soit grief que la tombe possede
Ce qui me fut si cher;
Mais, en un accident qui n'a point de remede,
Il n'en faut point chercher.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles.
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses loix,
Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre
N'en défend point nos rois.

De murmurer contr' elle et perdre patience,
Il est mal à propos :
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

VII

PROSOPOPÉE D'OSTENDE

1604

Trois ans déja passez, theatre de la guerre,
J'exerce de deux chefs les funestes combas,
Et fais émerveiller tous les yeux de la terre,
De voir que le malheur ne m'ose mettre à bas.

A la mercy du Ciel en ces rives je reste,
Où je souffre l'hiver, froid à l'extrémité;
Lorsque l'esté revient, il m'apporte la peste,
Et le glaive est le moins de ma calamité.

Tout ce dont la Fortune afflige cette vie,
Pesle-mesle assemblé, me presse tellement
Que c'est parmi les miens estre digne d'envie
Que de pouvoir mourir d'une mort seulement.

Que tardez-vous, Destins? Ceci n'est pas matiere
Qu'avecque tant de doute il faille decider;
Toute la question n'est que d'un cimetiere :
Prononcez librement qui le doit posseder.

VIII

AUX OMBRES DE DAMON

Av. 1605

L'Orne comme autre-fois nous reverroit encore,
Ravis de ces pensers que le vulgaire ignore,
Esgarer à l'écart nos pas et nos discours;
Et, couchez sur les fleurs comme estoilles semées,
Rendre en si doux ébat les heures consumées
Que les soleils nous seroient cours.

Mais, ô loy rigoureuse à la race des hommes!
C'est un point arresté, que tout ce que nous sommes
Yssus de peres roys et de peres bergers
La Parque également sous la tombe nous serre;
Et les mieux établis au repos de la terre
N'y sont qu'hostes et passagers.

Tout ce que la grandeur a de vains équipages,
D'habillements de pourpre et de suitte de pages,
Quand le terme est écheu, n'alonge point nos jours;

Il faut aller tout nus où le destin commande;
Et de toutes douleurs la douleur la plus grande,
C'est qu'il faut laisser nos amours.

Amours qui, la plupart infidelles et feintes,
Font gloire de manquer à nos cendres éteintes,
Et qui, plus que l'honneur estimant les plaisirs,
Sous le masque trompeur de leurs visages blesmes
Acte digne du foudre, en nos obseques mesmes
Conçoivent de nouveaux desirs.

Elles sçavent assez alleguer Artemise,
Disputer du devoir et de la foy promise;
Mais tout ce beau langage est de si peu d'efait
Qu'à peine en leur grand nombre une seule se treuve
De qui la foy survive, et qui face la preuve
Que ta Carinice te fait.

Depuis que tu n'es plus, la campagne deserte
A dessous deux hyvers perdu sa robbe verte,
Et deux fois le printemps l'a rèpeinte de fleurs,
Sans que d'aucuns discours sa douleur se console,
Et que ny la raison, ny le temps, qui s'envole,
Puisse faire tarir ses pleurs.

Le silence des nuits, l'horreur des cimetieres,
De son contentement sont les seules matieres;
Tout ce qui plaist déplaist à son triste penser;

Et, si tous ses appas sont encor en sa face,
C'est que l'amour y loge, et que rien qu'elle face
N'est capable de l'en chasser.

. . . .

Mais quoy! c'est un chef-d'œuvre où tout merite abonde,
Un miracle du Ciel, une perle du monde,
Un esprit adorable à tous autres esprits;
Et nous sommes ingrats d'une telle avanture,
Si nous ne confessons que jamais la nature
N'a rien fait de semblable pris.

J'ay veu maintes beautez à la Cour adorées,
Qui, des vœux des amants à l'envy desirées,
Aux plus audacieux ostoient la liberté:
Mais de les approcher d'une chose si rare,
C'est vouloir que la rose au pavot se compare,
Et le nuage à la clarté.

Celle à qui dans mes vers, sous le nom de Nerée,
J'allois bastir un temple eternel en durée,
Si sa déloyauté ne l'avoit abbattu,
Luy peut bien ressembler du front ou de la joüe :
Mais quoy! puis qu'à ma honte il faut que je l'avoüe,
Elle n'a rien de sa vertu.

L'ame de cette ingrate est un' ame de cire,
Matiere à toute forme, incapable d'élire,

Changeant de passion aussi-tost que d'objet;
Et de la vouloir vaincre avecque des services,
Aprés qu'on a tout fait, on trouve que ses vices
Sont de l'essence du sujet.

Souvent de tes conseils la prudence fidelle
M'avoit solicité de me separer d'elle,
Et de m'assujettir à de meilleures loix :
Mais l'aise de la voir avoit tant de puissance
Que cet ombrage faux m'ostoit la cognoissance
Du vray bien où tu m'appellois.

Enfin, aprés quatre ans, une juste colere
. . . .
Que le flus de ma peine a treuvé son reflus;
Mes sens, qu'elle aveugloit, ont cognu leur offense,
Je les en ay purgez, et leur ay fait deffense
De me la ramentevoir plus.

La femme est une mer aux naufrages fatale;
Rien ne peut applanir son humeur inégale;
Ses flames d'aujourd'huy seront glaces demain;
Et, s'il s'en rencontre une à qui cela n'avienne,
Fais compte, cher esprit, qu'elle a, comme la tienne,
Quelque chose de plus qu'humain.

IX

PARAPHRASE DU PSEAUME VIII

Av. 1605.

O sagesse eternelle, à qui cet univers
Doit le nombre infiny des miracles divers
Qu'on voit également sur la terre et sur l'onde!
        Mon Dieu, mon Createur,
Que ta magnificence étonne tout le monde,
Et que le ciel est bas au prix de ta hauteur!

Quelques blasphemateurs, oppresseurs d'innocens,
A qui l'excez d'orgueil a fait perdre le sens,
De prophanes discours ta puissance rabaissent;
        Mais la naiveté
Dont mesmes au berceau les enfants te confessent
Clost-elle pas la bouche à leur impieté?

De moy, toutes les fois que j'arreste les yeux
A voir les ornements dont tu pares les cieux,

Tu me sembles si grand, et nous si peu de chose,
Que mon entendement
Ne peut s'imaginer quelle amour te dispose
A nous favoriser d'un regard seulement.

Il n'est foiblesse égale à nos infirmitez :
Nos plus sages discours ne sont que vanitez,
Et nos sens corrompus n'ont goust qu'à des ordures;
Toutesfois, ô bon Dieu,
Nous te sommes si chers qu'entre tes creatures,
Si l'ange a le premier, l'homme a le second lieu.

Quelles marques d'honneur se peuvent adjouster
A ce comble de gloire où tu l'as fait monter?
Et, pour obtenir mieux, quel souhait peut-il faire,
Luy que, jusqu'au ponant,
Depuis où le soleil vient dessus l'emisphere,
Ton absolu pouvoir a fait son lieutenant?

Si tost que le besoin excite son desir,
Qu'est-ce qu'en ta largesse il ne trouve à choisir?
Et, par ton reglement, l'air, la mer et la terre
N'entretiennent-ils pas
Une secrette loy de se faire la guerre
A qui de plus de mets fournira ses repas?

Certes, je ne puis faire, en ce ravissement,
Que r'appeller mon ame, et dire bassement :

Et tant de fois nos destinées
Des Alpes et des Pyrenées
Les sommets auront fait branler,
Afin que je ne sçay quels Scythes,
Bas de fortune et de merites,
Presument de nous égaler?

Non, non : s'il est vrai que nous sommes
Yssus de ces nobles ayeux
Que la voix commune des hommes
A fait asseoir entre les dieux,
Ces arrogans, à leur dommage,
Apprendront un autre langage,
Et, dans leur honte ensevelis,
Feront voir à toute la terre
Qu'on est brisé comme du verre
Quand on choque les fleurs de lys.

Henry, l'exemple des monarques
Les plus vaillans et les meilleurs,
Plein de merites et de marques
Qui jamais ne furent ailleurs,
Bel astre vrayement adorable
De qui l'ascendant favorable
En tous lieux nous sert de rempart,
Si vous aimez vostre loüange,
Desirez-vous pas qu'on la vange
D'une injure où vous avez part?

Ces arrogans, qui se defient
De n'avoir pas de lustre assez,
Impudemment se glorifient
Aux fables des siecles passez,
Et, d'une audace ridicule,
Nous content qu'ils sont fils d'Hercule,
Sans toutesfois en faire foy;
Mais qu'importe-t-il qui puisse estre
Ny leur pere ny leur ancestre,
Puis que vous estes nostre Roy?

Contre l'avanture funeste
Que leur garde nostre courroux,
Si quelque esperance leur reste,
C'est d'obtenir grace de vous,
Et confesser que nos épées,
Si fortes et si bien trempées
Qu'il faut leur ceder ou mourir,
Donneront à vostre couronne
Tout ce que le ciel environne,
Quand vous le voudrez acquerir.

XI

PRIERE POUR LE ROY HENRY LE GRAND

ALLANT EN LIMOZIN

1605

O Dieu, dont les bontez, de nos larmes touchées,
Ont aux vaines fureurs les armes arrachées,
Et rengé l'insolence aux pieds de la raison,
Puis qu'à rien d'imparfait ta loüange n'aspire,
Acheve ton ouvrage au bien de cet empire,
Et nous rends l'embonpoint comme la guerison.

Nous sommes sous un Roy si vaillant et si sage,
Et qui si dignement a fait l'apprentissage
De toutes les vertus propres à commander,
Qu'il semble que cet heur nous impose silence,
Et qu'asseurez par luy de toute violence,
Nous n'avons plus sujet de te rien demander.

Certes quiconque a veu pleuvoir dessus nos testes
Les funestes éclats des plus grandes tempestes

Qu'exciterent jamais deux contraires partis,
Et n'en voit aujourd'huy nulle marque paroistre,
En ce miracle seul il peut assez cognoistre
Quelle force a la main qui nous a garantis.

Mais quoy ! De quelque soin qu'incessamment il veille,
Quelque gloire qu'il ait à nulle autre pareille,
Et quelque excez d'amour qu'il porte à nostre bien,
Comme échaperons-nous, en des nuits si profondes,
Parmy tant de rochers que luy cachent les ondes,
Si ton entendement ne gouverne le sien?

Un malheur incognu glisse parmy les hommes,
Qui les rend ennemis du repos où nous sommes:
La pluspart de leurs vœux tendent au changement;
Et, comme s'ils vivoient des miseres publiques,
Pour les renouveller ils font tant de pratiques
Que qui n'a point de peur n'a point de jugement.

En ce fascheux estat, ce qui nous reconforte,
C'est que la bonne cause est tousjours la plus forte,
Et qu'un bras si puissant t'ayant pour son appuy,
Quand la rebellion, plus qu'une hydre feconde,
Auroit pour le combattre assemblé tout le monde,
Tout le monde assemblé s'enfuiroit devant luy.

Conforme donc, Seigneur, ta grace à nos pensées;
Oste-nous ces objets qui des choses passées

Ramenent à nos yeux le triste souvenir;
Et, comme sa valeur, maistresse de l'orage,
A nous donner la paix a montré son courage,
Fais luire sa prudence à nous l'entretenir.

Il n'a point son espoir au nombre des armées,
Estant bien asseuré que ces vaines fumées
N'adjoustent que de l'ombre à nos obscuritez.
L'aide qu'il veut avoir, c'est que tu le conseilles :
Si tu le fais, Seigneur, il fera des merveilles,
Et vaincra nos souhaits par nos prospéritez.

Les fuites des méchans, tant soient-elles secretes,
Quand il les poursuivra, n'auront point de cachetes;
Aux lieux les plus profonds ils seront éclairez;
Il verra sans effet leur honte se produire,
Et rendra les desseins qu'ils feront pour luy nuire
Aussi tost confondus comme délibérez.

La rigueur de ses loix, aprés tant de licence,
Redonnera le cœur à la foible innocence,
Que dedans la misere on faisoit envieillir.
A ceux qui l'oppressoient il ostera l'audace;
Et, sans distinction de richesse ou de race,
Tous, de peur de la peine, auront peur de faillir.

La terreur de son nom rendra nos villes fortes;
On n'en gardera plus ny les murs ny les portes,

Les veilles cesseront aux sommets de nos tours;
Le fer, mieux employé, cultivera la terre,
Et le peuple, qui tremble aux frayeurs de la guerre,
Si ce n'est pour danser, n'aura plus de tambours.

Loin des mœurs de son siecle il bannira les vices,
L'oisive nonchalance et les molles delices,
Qui nous avoient portez jusqu'aux derniers hazarts;
Les vertus reviendront de palmes couronnées,
Et ses justes faveurs, aux merites données,
Feront ressusciter l'excellence des arts.

La foy de ses ayeux, ton amour et ta crainte,
Dont il porte dans l'ame une eternelle emprainte,
D'actes de pieté ne pourront l'assouvir;
Il étendra ta gloire autant que sa puissance,
Et, n'ayant rien si cher que ton obeïssance,
Où tu le fais regner, il te fera servir.

Tu nous rendras alors nos douces destinées;
Nous ne reverrons plus ces fascheuses années
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs.
Toute sorte de biens comblera nos familles,
La moisson de nos champs lassera les faucilles,
Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

La fin de tant d'ennuis dont nous fusmes la proye
Nous ravira les sens de merveille et de joye;

Et, d'autant que le monde est ainsi composé
Qu'une bonne fortune en craint une mauvaisc,
Ton pouvoir absolu, pour conserver nostre aise,
Conservera celuy qui nous l'aura causé.

Quand un roy faineant, la vergogne des princes,
Laissant à ses flateurs le soin de ses provinces,
Entre les voluptez indignement s'endort,
Quoy que l'on dissimule, on n'en fait point d'estime;
Et, si la verité se peut dire sans crime,
C'est avecque plaisir qu'on survit à sa mort.

Mais ce Roy, des bons rois l'eternel exemplaire,
Qui de nostre salut est l'ange tutelaire,
L'infaillible refuge et l'asseuré secours,
Son extreme douceur, ayant dompté l'envie,
De quels jours assez longs peut-il borner sa vie,
Que nostre affection ne les juge trop cours?

Nous voyons les esprits nez à la tyrannie,
Ennuyez de couver leur cruelle manie,
Tourner tous leurs conseils à notre affliction;
Et lisons clairement dedans leur conscience
Que, s'ils tiennent la bride à leur impatience,
Nous n'en sommes tenus qu'à sa protection.

Qu'il vive donc, Seigneur, et qu'il nous face vivre!
Que de toutes ces peurs nos ames il delivre;

Et, rendant l'univers de son heur étonné,
Adjouste chaque jour quelque nouvelle marque
Au nom, qu'il s'est acquis, du plus rare monarque
Que ta bonté propice ait jamais couronné!

Cependant son Dauphin, d'une vistesse pronte,
Des ans de sa jeunesse accomplira le conte,
Et, suivant de l'honneur les aimables appas,
De faits si renommez ourdira son histoire
Que ceux qui dedans l'ombre eternellement noire
Ignorent le soleil ne l'ignoreront pas.

Par sa fatale main, qui vengera nos pertes,
L'Espagne pleurera ses provinces desertes,
Ses chasteaux abbatus et ses champs déconfits;
Et, si de nos discors l'infame vitupere
A pu la derober aux victoires du pere,
Nous la verrons captive aux triomphes du fils.

XII

AUX DAMES

POUR LES DEMY-DIEUX MARINS CONDUITS PAR NEPTU!

1606

O! qu'une sagesse profonde
Aux avantures de ce monde
Preside souverainement,
Et que l'audace est mal apprise
De ceux qui font une entreprise,
Sans douter de l'évenement!

Le renom, que chacun admire,
Du Prince qui tient cet empire
Nous avoit fait ambitieux
De meriter sa bien-vueillance,
Et donner à nostre vaillance
Le témoignage de ses yeux.

Nos forces, partout recognues,
Faisoient monter jusques aux nues

Les desseins de nos vanitez;
Et voicy qu'avecque des charmes
Un enfant qui n'avoit point d'armes
Nous a ravy nos libertez.

Belles merveilles de la terre,
Doux sujets de paix et de guerre,
Pouvons-nous avecque raison
Ne benir pas les destinées
Par qui nos ames enchainées
Servent en si belle prison?

L'aise nouveau de cette vie
Nous ayant fait perdre l'envie
De nous en retourner chez nous,
Soit nostre gloire ou nostre honte,
Neptune peut bien faire conte
De nous laisser avecques vous.

Nous sçavons quelle obeïssance
Nous oblige, à nostre naissance,
De porter à sa royauté;
Mais est-il ny crime ny blâme
Dont vous ne dispensiez une ame
Qui dépend de vostre beauté?

Qu'il s'en aille à ses Neréides,
Dedans ses cavernes humides,

Et vive miserablement,
Confiné parmy ses tempestes;
Quant à nous, estant où vous estes,
Nous sommes en nostre élement.

XIII

POUR M. DE BELLEGARDE

1606

Phylis, qui me voit le teint blesme,
Les sens ravis, hors de moy-mesme,
Et les yeux trempez tout le jour,
Cherchant la cause de ma peine,
Se figure, tant elle est vaine,
Qu'elle m'a donné de l'amour.

Je suis marry que la colere
Me porte jusqu'à luy déplaire;
Mais pourquoy ne m'est-il permis
De luy dire qu'elle s'abuse,
Puis qu'à ma honte elle s'accuse
De ce qu'elle n'a point commis?

En quelle eschole nompareille
Auroit-elle appris la merveille

De si bien charmer ses appas
Que je peusse la trouver belle,
Pallir, transir, languir pour elle,
Et ne m'en appercevoir pas?

O! qu'il me seroit desirable
Que je ne fusse miserable
Que pour estre dans sa prison!
Mon mal ne m'étonneroit gueres,
Et les herbes les plus vulgaires
M'en donneroient la guerison.

Mais, ô rigoureuse avanture!
Un chef-d'œuvre de la nature,
Au lieu du monde le plus beau,
Tient ma liberté si bien close
Que le mieux que je m'en propose,
C'est d'en sortir par le tombeau.

Pauvre Phylis mal advisée,
Cessez de servir de risée,
Et souffrez que la verité
Vous témoigne vostre ignorance,
Afin que, perdant l'esperance,
Vous perdiez la temerité.

C'est de Glicere que procedent
Tous les ennuis qui me possedent,

Sans remede et sans reconfort.
Glicere fait mes destinées;
Et, comme il luy plaist, mes années
Sont ou prés ou loin de la mort.

C'est bien un courage de glace,
Où la pitié n'a point de place,
Et que rien ne peut émouvoir;
Mais, quelque defaut que j'y blasme,
Je ne puis l'oster de mon ame,
Non plus que vous y recevoir.

XIV

POUR LA VICOMTESSE D'AUCHY

1608

Laisse-moy, raison importune,
Cesse d'affliger mon repos
En me faisant mal à propos
Desesperer de ma fortune;
Tu perds temps de me secourir,
Puis que je ne veux point guerir.

Si l'Amour, en tout son empire,
Au jugement des beaux esprits,
N'a rien qui ne quitte le pris
A celle pour qui je souspire,
D'où vient que tu me veux ravir
L'aise que j'ay de la servir?

A quelles roses ne fait honte
De son teint la vive fraischeur?

Quelle neige a tant de blancheur
Que sa gorge ne la surmonte?
Et quelle flamme luit aux cieux
Claire et nette comme ses yeux?

Soit que de ses douces merveilles
Sa parole enchante les sens,
Soit que sa voix de ses accens
Frappe les cœurs par les oreilles,
A qui ne fait-elle advoüer
Qu'on ne la peut assez loüer?

Tout ce que d'elle on me peut dire,
C'est que son trop chaste penser,
Ingrat à me recompenser,
Se mocquera de mon martyre :
Supplice qui jamais ne faut
Aux desirs qui volent trop haut.

Je l'accorde, il est veritable :
Je devois bien moins desirer;
Mais mon humeur est d'aspirer
Où la gloire est indubitable.
Les dangers me sont des appas :
Un bien sans mal ne me plaist pas.

Je me rends donc sans resistance
A la mercy d'elle et du sort :

Aussi bien par la seule mort
Se doit faire la penitence
D'avoir osé deliberer
Si je la devois adorer.

XV

SUR L'ÉLOIGNEMENT PROCHAIN

D'UNE DAME

1608

Le dernier de mes jours est dessus l'orison :
Celle dont mes ennuis avoient leur guerison
S'en va porter ailleurs ses appas et ses charmes.
Je fais ce que je puis, l'en pensant divertir ;
Mais tout m'est inutile, et semble que mes larmes
Excitent sa rigueur à la faire partir.

Beaux yeux, à qui le Ciel et mon consentement,
Pour me combler de gloire, ont donné justement
Dessus mes volontez un empire supréme,
Que ce coup m'est sensible, et que tout à loisir
Je vais bien épreuver qu'un déplaisir extréme
Est tousjours à la fin d'un extréme plaisir !

Quel tragique succez ne dois-je redouter
Du funeste voyage où vous m'allez oster

Pour un terme si long tant d'aimables delices,
Puis que, vostre presence estant mon element,
Je pense estre aux enfers et souffrir leurs supplices
Lorsque je m'en separe une heure seulement!

Au moins si je voyois cette fiere beauté,
Préparant son départ, cacher sa cruauté
Dessous quelque tristesse ou feinte ou veritable,
L'espoir, qui volontiers accompagne l'amour,
Soulageant ma langueur, la rendroit supportable,
Et me consoleroit jusques à son retour.

Mais quel aveuglement me le fait desirer?
Avec quelle raison me puis-je figurer
Que cette ame de roche une grace m'octroye,
Et qu'ayant fait dessein de ruïner ma foy,
Son humeur se dispose à vouloir que je croye
Qu'elle a compassion à s'éloigner de moy?

Puis, estant son merite infiny comme il est,
Dois-je pas me resoudre à tout ce qui luy plaist,
Quelques loix qu'elle face et quoy qu'il m'en avienne,
Sans faire cette injure à mon affection,
D'appeler sa douleur au secours de la mienne,
Et chercher mon repos en son affliction?

Non, non, qu'elle s'en aille, à son contentement,
Ou dure ou pitoyable, il n'importe comment;

Je n'ay point d'autre vœu que ce qu'elle souhaite;
Et, quand de mes souhaits je n'aurois jamais rien,
Le sort en est jeté, l'entreprise en est faite,
Je ne sçaurois brusler d'autre feu que du sien.

Je ne ressemble point à ces foibles esprits
Qui, bien-tost delivrés comme ils sont bien-tost pris,
En leur fidelité n'ont rien que du langage :
Toute sorte d'objets les touche également.
Quant à moy, je dispute avant que je m'engage;
Mais, quand je l'ay promis, j'aime eternellement.

XVI

A MADAME LA PRINCESSE DE CONTI

POUR M. DE BELLEGARDE

1608

Dure contrainte de partir,
A quoy je ne puis consentir,
Et dont je ne m'ose deffendre,
Que ta rigueur a de pouvoir,
Et que tu me fais bien apprendre
Quel tyran c'est que le devoir!

J'auray donc nommé ces beaux yeux
Tant de fois mes rois et mes dieux,
Pour aujourd'huy n'en tenir conte,
Et permettre qu'à l'avenir
On leur impute cette honte
De ne m'avoir sceu retenir[1]

Ils auront donc ce deplaisir
Que je meure aprés un desir

Où la vanité me convie,
Et qu'ayant juré si souvent
D'estre auprés d'eux toute ma vie,
Mes serments s'en aillent au vent!

Vrayement je puis bien avoüer
Que j'aurois tort de me loüer
Par-dessus le reste des hommes;
Je n'ay point d'autre qualité
Que celle du siecle où nous sommes :
La fraude et l'infidelité.

Mais à quoy tendent ces discours,
O beauté qui de mes amours
Estes le port et le naufrage?
Ce que je dy contre ma foy
N'est-ce pas un vray témoignage
Que je suis déja hors de moy?

Vostre esprit, de qui la beauté
Dans la plus sombre obscurité
Se fait une insensible voye,
Ne vous laisse pas ignorer
Que c'est le comble de ma joye
Que l'honneur de vous adorer.

Mais pourrois-je n'obeïr pas
Au Destin, de qui le compas

Marque à chacun son avanture,
Puisqu'en leur propre adversité
Les dieux, tous puissans de nature,
Cedent à la necessité?

Pour le moins j'ay ce reconfort,
Que les derniers traits de la mort
Sont peints en mon visage blesme,
Et font voir assez clair à tous
Que c'est m'arracher à moy-mesme
Que de me separer de vous.

Un lasche espoir de revenir
Tasche en vain de m'entretenir:
Ce qu'il me propose m'irrite,
Et mes vœux n'auront point de lieu,
Si par le trépas je n'évite
La douleur de vous dire adieu.

XVII

BALET DE LA REINE

1609

La Renommée au Roy

Pleine de langues et de voix,
O Roy, le miracle des rois,
Je viens de voir toute la terre,
Et publier en ses deux bouts
Que pour la paix ny pour la guerre
Il n'est rien de pareil à vous.

Par ce bruit je vous ay donné
Un renom qui n'est terminé
Ny de fleuve ny de montagne;
Et par luy j'ay fait desirer
A la troupe que j'accompagne
Dè vous voir et vous adorer.

Ce sont douze rares beautez,
Qui de si dignes qualitez

Tirent un cœur à leur service
Que leur souhaiter plus d'appas,
C'est vouloir avec injustice
Ce que les cieux ne peuvent pas.

L'Orient, qui de leurs ayeux
Sçait les tiltres ambitieux,
Donne à leur sang un avantage
Qu'on ne leur peut faire quitter,
Sans estre issu du parentage
Ou de vous, ou de Jupiter.

Tout ce qu'à façonner un corps
Nature assemble de tresors
Est en elles sans artifice;
Et la force de leurs esprits,
D'où jamais n'approche le vice,
Fait encore accroistre leur pris.

Elles souffrent bien que l'Amour
Par elles face chaque jour
Nouvelle preuve de ses charmes;
Mais si-tost qu'il les veut toucher,
Il recognoist qu'il n'a point d'armes
Qu'elles ne facent reboucher.

Loin des vaines impressions
De toutes folles passions,

La vertu leur apprend à vivre,
Et dans la Cour leur fait des lois
Que Diane auroit peine à suivre,
Au plus grand silence des bois.

Une Reine, qui les conduit,
De tant de merveilles reluit
Que le soleil, qui tout surmonte,
Quand mesme il est plus flamboyant,
S'il estoit sensible à la honte,
Se cacheroit en la voyant.

Aussi le temps a beau courir,
Je la feray tousjours fleurir
Au rang des choses eternelles,
Et, non moins que les immortels,
Tant que mon dos aura des ailes,
Son image aura des autels.

Grand Roy, faites-leur bon accueil;
Loüez leur magnanime orgueil,
Que vous seul avez fait ployable,
Et vous acquerez sagement,
Afin de me rendre croyable,
La faveur de leur jugement.

Jusqu'icy vos faits glorieux
Peuvent avoir des envieux;

Mais quelles ames si farouches
Oseront douter de ma foy,
Quand on verra leurs belles bouches
Les raconter avecque moy?

XVIII

BALET DE MADAME

1609

De petites nymphes qui menent l'Amour prisonnier.

AU ROY.

A la fin tant d'amants, dont les ames blessées
Languissent nuit et jour,
Verront sur leur autheur leurs peines renversées,
Et seront consolez aux dépens de l'Amour.

Ce publique ennemy, cette peste du monde,
Que l'erreur des humains
Fait le maistre absolu de la terre et de l'onde,
Se treuve à la mercy de nos petites mains.

Nous le vous amenons dépoüillé de ses armes;
O Roy, l'astre des rois,
Quittez vostre bonté, mocquez-vous de ses larmes,
Et luy faites sentir la rigueur de vos lois.

Commandez que sans grace on luy face justice :
Il sera mal-aisé

Que sa vaine eloquence ait assez d'artifice
Pour démentir les faits dont il est accusé.

Jamais ses passions, par qui chacun soupire,
Ne nous ont fait d'ennuy;
Mais c'est un bruit commun, que dans tout vostre empire
Il n'est point de malheur qui ne vienne de luy.

Mars, qui met sa loüange à deserter la terre
Par des meurtres épais,
N'a rien de si tragique aux fureurs de la guerre
Comme ce déloyal aux douceurs de la paix.

Mais, sans qu'il soit besoin d'en parler davantage,
Vostre seule valeur,
Qui de son impudence a ressenti l'outrage,
Vous fournit-elle pas une juste douleur?

Ne meslez rien de lasche à vos hautes pensées,
Et, par quelques appas
Qu'il demande mercy de ses fautes passées,
Imitez son exemple à ne pardonner pas.

L'ombre de vos lauriers, admirez de l'envie,
Fait l'Europe trembler;
Attachez bien ce monstre, ou le privez de vie :
Vous n'aurez jamais rien qui vous puisse troubler.

XIX

POUR ALCANDRE

1609

« Quelque ennuy donc qu'en cette absence,
Avec une injuste licence,
Le Destin me face endurer,
Ma peine luy semble petite,
Si chaque jour il ne l'irrite
D'un nouveau sujet de pleurer !

« Parolles que permet la rage
A l'innocence qu'on outrage,
C'est aujourd'huy vostre saison ;
Faites-vous ouïr en ma plainte :
Jamais l'ame n'est bien atteinte
Quand on parle avecque raison.

« O fureurs dont mesmes les Scythes
N'useroient pas vers des merites

Qui n'ont rien de pareil à soy!
Ma dame est captive, et son crime,
C'est que je l'aime, et qu'on estime
Qu'elle en fait de mesme de moy!

« Rochers où mes inquietudes
Viennent chercher les solitudes
Pour blasphemer contre le sort,
Quoy qu'insensibles aux tempestes,
Je suis plus rocher que vous n'estes,
De le voir et n'estre pas mort!

« Assez de preuves à la guerre,
D'un bout à l'autre de la terre,
Ont fait paroistre ma valeur;
Icy je renonce à la gloire,
Et ne veux point d'autre victoire
Que de ceder à ma douleur.

« Quelquefois les dieux, pitoyables,
Terminent des maux incroyables;
Mais, en un lieu que tant d'appas
Exposent à la jalousie,
Ne seroit-ce pas frenesie
De ne les en soupçonner pas?

« Qui ne sçait combien de mortelles
Les ont fait soupirer pour elles,

Et, d'un conseil audacieux,
En bergers, bestes et satyres,
Afin d'appaiser leurs martyres,
Les ont fait descendre des cieux?

« Non, non; si je veux un remede,
C'est de moy qu'il faut qu'il procede,
Sans les importuner de rien :
J'ai sceu faire la delivrance
Du malheur de toute la France;
Je la sçauray faire du mien.

« Hastons donc ce fatal ouvrage;
Trouvons le salut au naufrage,
Et multiplions dans les bois
Les herbes, dont les feuilles peintes
Gardent les sanglantes empraintes
De la fin tragique des rois.

« Pour le moins la haine et l'envie
Ayant leur rigueur assouvie
Quand j'auray clos mon dernier jour,
Oranthe sera sans alarmes,
Et mon trépas aura des larmes
De quiconque aura de l'amour. »

A ces mots, tombant sur la place,
Transi d'une mortelle glace,

Alcandre cessa de parler;
La nuit assiegea ses prunelles,
Et son ame, estendant les ailes,
Fut toute preste à s'en voler.

« Que fais-tu, Monarque adorable,
Luy dit un demon favorable,
En quels termes te reduis-tu?
Veux-tu succomber à l'orage,
Et laisser perdre à ton courage
Le nom qu'il a pour sa vertu?

« N'en doute point, quoy qu'il avienne,
La belle Oranthe sera tienne;
C'est chose qui ne peut faillir.
Le temps adoucira les choses,
Et tous deux vous aurez des roses
Plus que vous n'en sçaurez cueillir. »

XX

POUR ALCANDRE

AU RETOUR D'ORANTHE A FONTAINEBLEAU

1609

Revenez, mes plaisirs, Madame est revenuë,
Et les vœux que j'ay faits pour revoir ses beaux yeux,
Rendant par mes soupirs ma douleur recognuë,
Ont eu grace des cieux.

Les voicy de retour, ces astres adorables,
Où prend mon ocean son flus et son reflus;
Soucis, retirez-vous, cherchez les miserables:
Je ne vous cognois plus!

Peut-on voir ce miracle, où le soin de Nature
A semé comme fleurs tant d'aimables appas,
Et ne confesser point qu'il n'est pire avanture
Que de ne la voir pas?

Certes l'autre soleil, d'une erreur vagabonde,
Court inutilement par ses douze maisons :
C'est elle, et non pas luy, qui fait sentir au monde
Le change des saisons.

Avecque sa beauté toutes beautez arrivent;
Ces desers sont jardins de l'un à l'autre bout,
Tant l'extrême pouvoir des graces qui la suivent
Les penetre par tout.

Ces bois en ont repris leur verdure nouvelle;
L'orage en est cessé, l'air en est éclaircy,
Et mesme ces canaux ont leur course plus belle
Depuis qu'elle est icy.

De moy, que les respects obligent au silence,
J'ay beau me contrefaire et beau dissimuler,
Les douceurs où je nage ont une violence
Qui ne se peut celer.

Mais, ô rigueur du sort! tandis que je m'arreste
A chatoüiller mon ame en ce contentement,
Je ne m'apperçois pas que le Destin m'appreste
Un autre partement.

Arriere ces pensers que la crainte m'envoye!
Je ne sçay que trop bien l'inconstance du sort;
Mais de m'oster le goust d'une si chere joye,
C'est me donner la mort.

XXI

ALCANDRE

PLAINT LA CAPTIVITÉ DE SA MAISTRESSE

1600

« Que d'épines, Amour, accompagnent tes roses !
Que d'une aveugle erreur tu laisses toutes choses
A la mercy du sort !
Qu'en tes prosperitez à bon droit on soupire,
Et qu'il est mal-aisé de vivre en ton empire,
Sans desirer la mort !

« Je sers, je le confesse, une jeune merveille
En rares qualitez à nulle autre pareille,
Seule semblable à soy,
Et, sans faire le vain, mon avanture est telle
Que, de la mesme ardeur que je brusle pour elle,
Elle brusle pour moy.

« Mais parmy tout cet heur, ô dure destinée,
Que de tragiques soins, comme oiseaux de Phinée,
Sens-je me dévorer!
Et ce que je supporte avecques patience,
Ay-je quelque ennemy, s'il n'est sans conscience,
Qui le vist sans pleurer?

« La mer a moins de vents qui ses vagues irritent
Que je n'ay de pensers qui tous me solicitent
D'un funeste dessein :
Je ne treuve la paix qu'à me faire la guerre,
Et, si l'enfer est fable au centre de la terre,
Il est vray dans mon sein.

« Depuis que le soleil est dessus l'hemisphere,
Qu'il monte ou qu'il descende, il ne me voit rien faire
Que plaindre et soupirer;
Des autres actions j'ay perdu la coustume;
Et ce qui s'offre à moy, s'il n'a de l'amertume,
Je ne puis l'endurer.

« Comme la nuit arrive, et que par le silence,
Qui fait des bruits du jour cesser la violence,
L'esprit est relasché,
Je voy de tous costez, sur la terre et sur l'onde,
Les pavots qu'elle seme assoupir tout le monde,
Et n'en suis point touché.

« S'il m'avient quelquefois de clorre les paupieres,
Aussi-tost ma douleur en nouvelles matieres
Fait de nouveaux efforts;
Et, de quelque souci qu'en veillant je me ronge,
Il ne me trouble point comme le meilleur songe
Que je fais quand je dors.

« Tantost cette beauté, dont ma flamme est le crime,
M'apparoist à l'autel, où comme une victime
On la veut égorger;
Tantost je me la voy d'un pirate ravie,
Et tantost la fortune abandonne sa vie
A quelque autre danger.

« En ces extrémitez, la pauvrette s'écrie:
« Alcandre, mon Alcandre, oste-moi, je te prie,
« Du malheur où je suis! »
La fureur me saisit, je mets la main aux armes;
Mais son destin m'arreste, et luy donner des larmes,
C'est tout ce que je puis.

« Voila comme je vy; voila ce que j'endure,
Pour une affection que je veux qui me dure
Au delà du trépas.
Tout ce qui me la blasme offense mon oreille,
Et qui veut m'affliger, il faut qu'il me conseille
De ne m'affliger pas.

« On me dit qu'à la fin toute chose se change,
Et qu'avecque le temps les beaux yeux de mon ange
Reviendront m'éclairer;
Mais, voyant tous les jours ses chaisnes se rétraindre,
Desolé que je suis, que ne dois-je point craindre,
Ou que puis-je esperer?

« Non, non; je veux mourir, la raison m'y convie;
Aussi bien le sujet qui m'en donne l'envie
Ne peut estre plus beau;
Et le sort, qui détruit tout ce que je consulte,
Me fait voir assez clair que jamais ce tumulte
N'aura paix qu'au tombeau. »

Ainsi le grand Alcandre aux campagnes de Seine
Faisoit, loin de témoins, le recit de sa peine,
Et se fondoit en pleurs.
Le fleuve en fut ému, ses nymphes se cacherent,
Et l'herbe du rivage où ses larmes toucherent
Perdit toutes ses fleurs.

XXII

[SUR LE MÊME SUJET]

1610

« Donc cette merveille des cieux,
Pource qu'elle est chere à mes yeux,
En sera tousjours esloignée,
Et mon impatiente amour,
Par tant de larmes témoignée,
N'obtiendra jamais son retour!

« Mes vœux donc ne servent de rien!
Les dieux, ennemis de mon bien,
Ne veulent plus que je la voye;
Et semble que les rechercher
De me permettre cette joye
Les invite à me l'empescher.

« O beauté, Reyne des beautez!
Seule de qui les volontez

President à ma destinée,
Pourquoy n'est, comme la Toison,
Votre conqueste abandonnée
A l'effort de quelque Jason?

« Quels feux, quels dragons, quels taureaux,
Quelle horreur de monstres nouveaux,
Et quelle puissance de charmes
Garderoit que jusqu'aux enfers
Je n'allasse avecques les armes
Rompre vos chaisnes et vos fers?

« N'ay-je pas le cœur aussi haut,
Et, pour oser tout ce qu'il faut,
Un aussi grand desir de gloire,
Que j'avois lorsque je couvry
D'exploits d'éternelle memoire
Les plaines d'Arques et d'Ivry?

« Mais quoy! ces loix, dont la rigueur
Retient mes souhaits en langueur,
Regnent avec un tel empire
Que, si le Ciel ne les dissout,
Pour pouvoir ce que je desire,
Ce n'est rien que de pouvoir tout.

« Je ne veux point, en me flattant,
Croire que le sort inconstant

De ces tempestes me delivre;
Quelque espoir qui se puisse offrir,
Il faut que je cesse de vivre
Si je veux cesser de souffrir.

« Arriere donc ces vains discours!
Qu'aprés les nuits viennent les jours,
Et le repos aprés l'orage.
Autre sorte de reconfort
Ne me satisfait le courage
Que de me resoudre à la mort.

« C'est là que de tout mon tourment
Se bornera le sentiment;
Ma foy seule, aussi pure et belle
Comme le sujet en est beau,
Sera ma compagne éternelle,
Et me suivra dans le tombeau. »

Ainsi, d'une mourante voix,
Alcandre, au silence des bois,
Témoignoit ses vives attaintes;
Et son visage sans couleur
Faisoit cognoistre que ses plaintes
Estoient moindres que sa douleur.

Oranthe, qui par les zephirs
Receut les funestes souspirs

D'une passion si fidelle,
Le cœur outré de mesme ennuy,
Jura que, s'il mouroit pour elle,
Elle mouroit avecques luy.

XXIII

PLAINTE SUR UNE ABSENCE

Av. 1610

Complices de ma servitude,
Pensers où mon inquietude
Trouve son repos desiré,
Mes fideles amis et mes vrais secretaires,
Ne m'abandonnez point en ces lieux solitaires:
C'est pour l'amour de vous que j'y suis retiré.

Partout ailleurs je suis en crainte,
Ma langue demeure contrainte;
Si je parle, c'est à regret;
Je pese mes discours, je me trouble et m'étonne,
Tant j'ay peu d'asseurance en la foy de personne;
Mais à vous je suis libre, et n'ay rien de secret.

Vous lisez bien en mon visage
Ce que je souffre en ce voyage,
Dont le Ciel m'a voulu punir;
Et sçavez bien aussi que je ne vous demande,
Estant loin de Madame, une grace plus grande
Que d'aimer sa memoire et m'en entretenir.

Dites-moy donc sans artifice,
Quand je luy voüay mon service,
Failly-je en mon élection?
N'est-ce pas un objet digne d'avoir un temple,
Et dont les qualitez n'ont jamais eu d'exemple,
Comme il n'en fut jamais de mon affection?

Au retour des saisons nouvelles,
Choisissez les fleurs les plus belles
De qui la campagne se peinct;
En trouverez-vous une où le soin de nature
Ait avecques tant d'art employé sa peinture
Qu'elle soit comparable aux roses de son teinct?

Peut-on assez vanter l'yvoire
De son front où sont en leur gloire
La douceur et la majesté,
Ses yeux moins à des yeux qu'à des soleils semblables
Et de ses beaux cheveux les nœus inviolables,
D'où n'échappe jamais rien qu'elle ait arresté?

Adjoûtez à tous ces miracles
Sa bouche, de qui les oracles
Ont tousjours de nouveaux thresors;
Prenez garde à ses mœurs, considerez-la toute :
Ne m'avoürez-vous pas que vous estes en doute
Ce qu'elle a plus parfait, ou l'esprit, ou le corps?

Mon Roy, par son rare merite,
A fait que la terre est petite
Pour un nom si grand que le sien;
Mais, si mes longs travaux faisoient cette conqueste,
Quelques fameux lauriers qui luy couvrent la teste,
Il n'en auroit pas un qui fust égal au mien.

Aussi, quoy que l'on me propose
Que l'esperance m'en est close
Et qu'on n'en peut rien obtenir,
Puis qu'à si beau dessein mon desir me convie,
Son extréme rigueur me coustera la vie,
Ou mon extréme foy m'y fera parvenir.

Si les tygres les plus sauvages
Enfin apprivoisent leurs rages,
Flattez par un doux traitement,
Par la mesme raison, pourquoy n'est-il croyable
Qu'à la fin mes ennuis la rendront pitoyable,
Pourveu que je la serve à son contentement?

Toute ma peur est que l'absence
Ne luy donne quelque licence
De tourner ailleurs ses appas,
Et qu'estant, comme elle est, d'un sexe variable,
Ma foy, qu'en me voyant elle avoit agreable,
Ne luy soit contemptible en ne me voyant pas.

Amour a cela de Neptune,
Que tousjours à quelque infortune
Il se faut tenir preparé;
Ses infidelles flots ne sont point sans orages :
Aux jours les plus sereins, on y fait des naufrages,
Et mesme dans le port on est mal assuré.

Peut-estre qu'à cette mesme heure
Que je languy, souspire et pleure,
De tristesse me consumant,
Elle, qui n'a soucy de moy, ny de mes larmes,
Estale ses beautez, fait montre de ses charmes,
Et met en ses filets quelque nouvel amant.

Tout beau, pensers melancoliques,
Auteurs d'avantures tragiques,
Dequoy m'osez-vous discourir?
Impudents boute-feux de noise et de querelle,
Ne sçavez-vous pas bien que je brusle pour elle,
Et que me la blasmer, c'est me faire mourir!

Dites-moy qu'elle est sans reproche,
Que sa constance est une roche,
Que rien n'est égal à sa foy;
Préchez-moy ses vertus, contez-m'en des merveilles,
C'est le seul entretien qui plaist à mes oreilles;
Mais, pour en dire mal, n'approchez point de moy.

XXIV

SUR LA MORT DE HENRY LE GRAND

1610

« En fin l'ire du Ciel et sa fatale envie,
Dont j'avois repoussé tant d'injustes efforts,
Ont détruit ma fortune, et, sans m'oster la vie,
M'ont mis entre les morts.

« Henry, ce grand Henry, que les soins de nature
Avoient fait un miracle aux yeux de l'univers,
Comme un homme vulgaire est dans la sepulture
A la mercy des vers !

« Belle ame, beau patron des celestes ouvrages,
Qui fus de mon espoir l'infaillible recours,
Quelle nuict fut pareille aux funestes ombrages
Où tu laisses mes jours !

« C'est bien à tout le monde une commune playe,
Et le malheur que j'ay, chacun l'estime sien ;
Mais en quel autre cœur est la douleur si vraye
Comme elle est dans le mien ?

« Ta fidele compagne, aspirant à la gloire
Que son affliction ne se puisse imiter,
Seule de cet ennuy me debat la victoire,
Et me la fait quitter.

« L'image de ses pleurs, dont la source feconde
Jamais depuis ta mort ses vaisseaux n'a taris,
C'est la Seine en fureur qui deborde son onde
Sur les quaiz de Paris.

« Nulle heure de beau temps ses orages n'essuye,
Et sa grace divine endure en ce tourment
Ce qu'endure une fleur que la bise ou la pluie
Bat excessivement.

« Quiconque approche d'elle a part à son martire,
Et par contagion prend sa triste couleur,
Car, pour la consoler, que luy sçauroit-on dire
En si juste douleur ?

« Revien la voir, grande ame ! oste-luy cette nuë
Dont la sombre espesseur aveugle sa raison,
Et fay du mesme lieu d'où sa peine est venuë
Venir sa guerison.

« Bien que tout reconfort luy soit une amertume,
Avec quelque douceur qu'il luy soit presenté,
Elle prendra le tien, et, selon sa coutume,
Suivra ta volonté.

« Quelque soir en sa chambre apparois devant elle,
Non le sang en la bouche et le visage blanc,
Comme tu demeuras sous l'atteinte mortelle
Qui te perça le flanc;

« Viens-y tel que tu fus, quand aux monts de Savoye
Hymen en robbe d'or te la vint amener,
Ou tel qu'à Saint-Denis, entre nos cris de joye,
Tu la fis couronner.

« Aprés cet essay fait, s'il demeure inutile,
Je ne cognois plus rien qui la puisse toucher,
Et sans doute la France aura, comme Sypile,
Quelque fameux rocher.

« Pour moy, dont la foiblesse à l'orage succombe,
Quand mon heur abbattu pourroit se redresser,
J'ay mis avecques toy mes desseins en la tombe;
Je les y veux laisser.

« Quoy que pour m'obliger face la destinée,
Et quelque heureux succez qui me puisse arriver,
Je n'attends mon repos qu'en l'heureuse journée
Où je t'iray trouver. »

si, de cette Cour l'honneur et la merveille,
ppe soupiroit, prest à s'évanouyr.
l'auroit consolé; mais il ferme l'oreille,
De peur de rien ouyr.

XXV

A LA REINE MERE DU ROY

[MARIE DE MEDICIS]

PENDANT SA REGENCE

1611

Objet divin des ames et des yeux,
Reine, le chef-d'œuvre des cieux,
Quels doctes vers me feront avoüer
Digne de te loüer?

Les monts fameux des vierges que je sers
Ont-ils des fleurs en leurs deserts
Qui, s'efforçant d'embellir ta couleur,
Ne ternissent la leur?

Le Thermodon a vu seoir autresfois
Des reines au throsne des rois;
Mais que vit-il par qui soit debatu
Le pris à ta vertu?

Certes nos lys, quoy que bien cultivez,
Ne s'étoient jamais élevez
Au point heureux où les destins amis
Sous ta main les ont mis.

A leur odeur l'Anglois, se relaschant,
Notre amitié va recherchant;
Et l'Espagnol, prodige merveilleux,
Cesse d'estre orgueilleux.

De tous costez nous regorgeons de biens;
Et qui voit l'aise où tu nous tiens,
De ce vieux siecle aux fables recité
Voit la felicité.

Quelque discord, murmurant bassement,
Nous fit peur au commencement;
Mais sans effet presque il s'évanouït
Plustost qu'on ne l'ouït.

Tu menaças l'orage paroissant,
Et, tout soudain obeïssant,
Il disparut comme flots courroucez
Que Neptune a tancez.

Que puisses-tu, grand soleil de nos jours,
Faire sans fin le mesme cours,
Le soin du Ciel te gardant aussi bien
Que nous garde le tien!

Puisses-tu voir sous le bras de ton fils
Trébuchér les murs de Memphis,
Et de Marseille au rivage de Tyr
Son empire aboutir!

Les vœux sont grands; mais avecques raison
Que ne peut l'ardente oraison!
Et, sans flatter, ne sers-tu pas les dieux
Assez pour avoir mieux?

XXVI

LES SYBILLES

SUR LA FESTE DES ALLIANCES

DE FRANCE ET D'ESPAGNE

1612

LA SYBILLE PERSIQUE

Que Bellone et Mars se détachent,
Et de leurs cavernes arrachent
Tous les vents des seditions;
La France est hors de leur furie
Tant qu'elle aura pour alcyons
L'heur et la vertu de Marie.

LA LYBIQUE

Cesse, Pò, d'abuser le monde;
Il est temps d'oster à ton onde

Sa fabuleuse royauté.
L'Arne, sans en faire autres preuves,
Ayant produit cette beauté,
S'est acquis l'empire des fleuves.

LA DELFIQUE

La France à l'Espagne s'allie;
Leur discorde est ensevelie,
Et tous leurs orages finis.
Armes du reste de la terre,
Contre ces deux peuples unis
Qu'estes-vous que paille et que verre?

LA CUMÉE

Arrière ces plaintes communes,
Que les plus durables fortunes
Passent du jour au lendemain;
Les nœux de ces grands hyménées
Sont-ils pas de la propre main
De ceux qui font les destinées?

L'ERITHRÉE

Taisez-vous, funestes langages,
Qui jamais ne faittes presages

Où quelque malheur ne soit joint;
La discorde icy n'est meslée,
Et Thetis n'y soupire point
Pour avoir espousé Pelée.

LA SAMIENE

Roy que tout bon-heur accompagne,
Voy partir du costé d'Espagne
Un soleil qui te vient chercher.
O vrayment divine avanture,
Que ton respect fasse marcher
Les astres contre leur nature!

LA CUMANE

O que l'heur de tes destinées
Poussera tes jeunes années
A de magnanimes soucis,
Et combien te verront épandre
De sang des peuples circoncis
Les flots qui noyerent Leandre!

L'HELESPONTIQUE

Soit que le Danube t'arreste,
Soit que l'Euphrate à sa conqueste

Te face tourner ton desir,
Treuveras-tu quelque puissance
A qui tu ne faces choisir
Ou la mort, ou l'obeïssance?

LA PHRYGIENNE

Courage, Reyne sans pareille :
L'esprit sacré qui te conseille
Est ferme en ce qu'il a promis.
Achève, et que rien ne t'arreste :
Le Ciel tient pour ses ennemis
Les ennemis de cette feste.

LA TYBURTINE

Sous ta bonté s'en va renaistre
Le siecle où Saturne fut maistre:
Themis les vices détruira,
L'honneur ouvrira son échole,
Et dans Seine et Marne luyra
Mesme sablon que dans Pactole.

XXVII

SUR LE MESME SUJET

1612

Donc, aprés un si long sejour,
Fleurs de lys, voicy le retour
De vos avantures prosperes;
Et vous allez estre à nos yeux
Fresches comme aux yeux de nos peres,
Lors que vous tombastes des cieux.

A ce coup s'en vont les destins
Entre les jeux et les festins
Nous faire couler nos années,
Et commencer une saison
Où nulles funestes journées
Ne verront jamais l'orizon.

Ce n'est plus comme auparavant
Que, si l'Aurore en se levant
Davanture nous voyoit rire,
On se pouvoit bien asseurer,

Tant la Fortune avoit d'empire,
Que le soir nous verroit pleurer.

De toutes parts sont éclaircis
Les nuages de nos soucis;
La seureté chasse les craintes,
Et la Discorde, sans flambeau,
Laisse mettre avecques nos plaintes
Tous nos soupçons dans le tombeau.

O qu'il nous eust cousté de morts,
O que la France eust fait d'efforts
Avant que d'avoir par les armes
Tant de provinces qu'en un jour,
Belle reine, avecques vos charmes,
Vous nous acquerez par amour!

Qui pouvoit, sinon vos bontez,
Faire à des peuples indomtez
Laisser leurs haines obstinées
Pour jurer solemnellement,
En la main de deux hyménées,
D'estre amis eternellement?

Fleur des beautez et des vertus,
Aprés nos malheurs abbatus
D'une si parfaite victoire,
Quel marbre à la posterité

Fera paroistre votre gloire
Au lustre qu'elle a merité?

Non, non, malgré les envieux,
La raison veut qu'entre les dieux
Vostre image soit adorée,
Et qu'aidant comme eux aux mortels,
Lorsque vous serez implorée,
Comme eux vous ayez des autels.

Nos fastes sont pleins de lauriers
De toute sorte de guerriers;
Mais, hors de toute flatterie,
Furent-ils jamais embellis
Des miracles que fait Marie
Pour le salut des fleurs de lys?

[TOUTES LES SYBILLES]

A ce coup la France est guerie;
Peuples, fatalement sauvez,
Payez les vœux que vous devez
A la sagesse de Marie.

XXVIII

PARAPHRASE DU PSEAUME CXXVIII

1614

Les funestes complots des ames forcenées
Qui pensoient triompher de mes jeunes années
Ont d'un commun assaut mon repos offensé.
Leur rage a mis au jour ce qu'elle avoit de pire,
Certes, je le puis dire ;
Mais je puis dire aussi qu'ils n'ont rien avancé.

J'estois dans leurs filets, c'estoit fait de ma vie ;
Leur funeste rigueur, qui l'avoit poursuivie,
Méprisoit le conseil de revenir à soy ;
Et le coutre aiguisé s'imprime sur la terre
Moins avant que leur guerre
N'esperoit imprimer ses outrages sur moy.

Dieu, qui de ceux qu'il aime est la garde eternelle,
Me témoignant contr' eux sa bonté paternelle,

A selon mes souhaits terminé mes douleurs.
Il a rompu leur piége, et, de quelque artifice
Qu'ait usé leur malice,
Ses mains, qui peuvent tout, m'ont dégagé des leurs.

La gloire des méchans est pareille à cette herbe
Qui, sans porter jamais ny javelle ny gerbe,
Croist sur le toict pourry d'une vieille maison :
On la voit sèche et morte aussi tost qu'elle est née,
Et vivre une journée
Est reputé pour elle une longue saison.

Bien est-il mal-aisé que l'injuste licence
Qu'ils prennent chaque jour d'affliger l'innocence
En quelqu'un de leurs vœux ne puisse prosperer;
Mais tout incontinent leur bon-heur se retire,
Et leur honte fait rire
Ceux que leur insolence avoit fait souspirer.

XXIX

RECIT D'UN BERGER

AU BALET DE MADAME

PRINCESSE D'ESPAGNE

1615

Houlete de Louys, houlete de Marie,
Dont le fatal appuy met nostre bergerie
Hors du pouvoir des loups,
Vous placer dans les cieux en la mesme contrée
Des balances d'Astrée,
Est-ce un prix de vertu qui soit digne de vous?

Vos penibles travaux, sans qui nos pasturages,
Battus depuis cinq ans de gresles et d'orages,
S'en alloient desolez,
Sont-ce pas des effets que, mesme en Arcadie,
Quoy que la Grece die,
Les plus fameux pasteurs n'ont jamais égalez?

Voyez des bords de Loire et des bords de Garonne
Jusques à ce rivage où Thetis se couronne
De bouquets d'orangers,
A qui ne donnez-vous une heureuse bonace,
Loin de toute menace
Et de maux intestins et de maux estrangers?

Où ne voit-on la paix, comme un roc affermie,
Faire à nos Gerions detester l'infamie
De leurs actes sanglans,
Et la belle Cerés, en javelles feconde,
Oster à tout le monde
La peur de retourner à l'usage des glans?

Aussi dans nos maisons, en nos places publiques,
Ce ne sont que festins, ce ne sont que musiques
De peuples réjouys;
Et, que l'astre du jour, ou se leve ou se couche,
Nous n'avons en la bouche
Que le nom de Marie et le nom de Louys.

Certes une douleur quelques ames afflige,
Qu'un fleuron de nos lys, separé de sa tige
Soit prest à nous quitter;
Mais, quoy qu'on nous augure et qu'on nous face craindre,
Elize est-elle à plaindre
D'un bien que tous nos vœux luy doivent souhaitter?

Le jeune demy-dieu qui pour elle soupire
De la fin du Couchant termine son empire
En la source du jour.
Elle va dans ses bras prendre part à sa gloire :
Quelle malice noire
Peut sans aveuglement condamner leur amour?

Il est vray qu'elle est sage, il est vray qu'elle est belle,
Et nostre affection pour autre que pour elle
Ne peut mieux s'employer.
Aussi la nommons-nous la Pallas de cet âge ;
Mais que ne dit le Tage
De celle qu'en sa place il nous doit envoyer?

Esprits mal avisez, qui blâmez un échange
Où se prend et se baille un ange pour un ange,
Jugez plus sainement.
Nostre grande bergere a Pan qui la conseille :
Seroit-ce pas merveille
Qu'un dessein qu'elle eust fait n'eust bon évenement?

C'est en l'assemblement de ces couples celestes
Que, si nos maux passez ont laissé quelques restes,
Ils vont du tout finir.
Mopse, qui nous l'asseure, a le don de predire,
Et les chesnes d'Épire
Sçavent moins qu'il ne sçait des choses à venir.

Un siecle renaistra comblé d'heur et de joye,
Où le nombre des ans sera la seule voye
D'arriver au trépas.
Tous venins y mourront comme au temps de nos peres,
Et mesme les viperes
Y picqueront sans nuire, ou n'y picqueront pas.

La terre en tous endroits produira toutes choses;
Tous metaux seront or, toutes fleurs seront roses,
Tous arbres oliviers;
L'an n'aura plus d'hiver, le jour n'aura plus d'ombre,
Et les perles sans nombre
Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

Dieux, qui de vos arrests formez nos destinées,
Donnez un dernier terme à ces grands hymenées,
C'est trop les differer;
L'Europe les demande, accordez sa requeste :
Qui verra cette feste
Pour mourir satisfait n'aura que desirer.

XXXI

POUR LA GUERISON DE CHRISANTHE

1616

Les destins sont vaincus, et le flus de mes larmes
De leur main insolente a fait tomber les armes;
Amour, en ce combat, a recognu ma foy :
Lauriers, couronnez-moy.

Quel penser agreable a soulagé mes plaintes,
Quell' heure de repos a diverty mes craintes,
Tant que du cher objet en mon ame adoré
Le peril a duré?

J'ay tousjours veu Madame avoir toutes les marques
De n'estre point sujette à l'outrage des Parques;
Mais quel espoir de bien en l'excez de ma peur
N'estimois-je trompeur?

Aujourd'huy c'en est fait, elle est toute guerie;
Et les soleils d'avril, peignant une prairie,
En leurs tapis de fleurs n'ont jamais égallé
Son teint renouvellé.

Je ne la vy jamais si fresche ny si belle;
Jamais de si bon cœur je ne bruslay pour elle,
Et ne pense jamais avoir tant de raison
De benir ma prison.

Dieux, dont la providence et les mains souveraines,
Terminant sa langueur, ont mis fin à mes peines,
Vous sçaurois-je payer avec assez d'encens
L'aise que je ressens?

Aprés une faveur si visible et si grande,
Je n'ay plus à vous faire aucune autre demande;
Vous m'avez tout donné, redonnant à mes yeux
Ce chef-d'œuvre des cieux.

Certes vous estes bons; et, combien que nos crimes
Vous donnent quelquefois des courroux legitimes,
Quand des cœurs bien touchez vous demandent secours,
Ils l'obtiennent tousjours.

Continuez, grands dieux, et ne faites pas dire,
Ou que rien icy-bas ne cognoist vostre empire,
Ou qu'aux occasions les plus dignes de soins
Vous en avez le moins.

Donnez-nous tous les ans des moissons redoublées;
Soient tousjours de nectar nos rivieres comblées;
Si Chrisante ne vit, et ne se porte bien,
Nous ne vous devons rien.

XXXII

[POUR LE COMTE DE CHARNY]

1619

En fin ma patience et les soins que j'ay pris
Ont, selon mes souhaits, adoucy les esprits
Dont l'injuste rigueur si longtemps m'a fait plaindre.
Cessons de soupirer :
Graces à mon destin, je n'ay plus rien à craindre
Et puis tout esperer.

Soit qu'estant le soleil dont je suis enflammé,
Le plus aimable objet qui jamais fut aimé,
On ne m'ait peu nier qu'il ne fust adorable;
Soit que d'un oppressé
Le droit bien recognu soit tousjours favorable,
Les dieux m'ont exaucé.

N'agueres que j'oyois la tempeste soufler,
Que je voyois la vague en montagne s'enfler,

Et Neptune à mes cris faire la sourde oreille,
A peu prés englouty,
Eussé-je osé pretendre à l'heureuse merveille
D'en estre garanty?

Contre mon jugement les orages cessez
Ont des calmes si doux en leur place laissez
Qu'aujourd'huy ma fortune a l'empire de l'onde;
Et je vois sur le bort
Un ange, dont la grace est la gloire du monde,
Qui m'asseure du port.

Certes c'est laschement qu'un tas de médisans,
Imputans à l'Amour qu'il abuse nos ans,
De frivoles soupçons nos courages étonnent;
Tous ceux à qui déplaist
L'agreable tourment que ses flammes nous donnent
Ne sçavent ce qu'il est.

S'il a de l'amertume à son commencement,
Pourveu qu'à mon exemple on souffre doucement,
Et qu'aux appas du change une ame ne s'envole,
On se peut asseurer
Qu'il est maistre équitable, et qu'en fin il console
Ceux qu'il a fait pleurer.

XXXIII

STANCES SPIRITUELLES

1619

Loüez Dieu par toute la terre,
Non pour la crainte du tonnerre
Dont il menace les humains,
Mais pour ce que sa gloire en merveilles abonde
Et que tant de beautez qui reluisent au monde
Sont des ouvrages de ses mains.

Sa providence liberale
Est une source generale
Toujours preste à nous arrouser.
L'Aurore et l'Occident s'abreuvent en sa course;
On y puise en Afrique, on y puise sous l'Ourse;
Et rien ne la peut épuiser.

N'est-ce pas luy qui fait aux ondes
Germer les semences fecondes

D'un nombre infiny de poissons;
Qui peuple de troupeaux les bois et les montagnes,
Donne aux prez la verdure, et couvre les campagnes
De vandanges et de moissons?

Il est bien dur à sa justice
De voir l'impudente malice
Dont nous l'offensons chaque jour;
Mais, comme nostre pere, il excuse nos crimes,
Et mesme ses courroux, tant soient-ils legitimes,
Sont des marques de son amour.

Nos affections passageres,
Tenant de nos humeurs legeres,
Se font vieilles en un moment;
Quelque nouveau desir comme un vent les emporte;
La sienne, tousjours ferme et tousjours d'une sorte,
Se conserve éternellement.

XXXIV

POUR MONSEIGNEUR

LE COMTE DE SOISSONS

1622

Ne deliberons plus, allons droit à la mort;
La tristesse m'appelle à ce dernier effort,
Et l'honneur m'y convie.
Je n'ay que trop gemy :
Si, parmy tant d'ennuis, j'aime encore ma vie,
Je suis mon ennemy

O beaux yeux, beaux objets de gloire et de grandeur,
Vives sources de flamme où j'ay pris une ardeur
Qui toute autre surmonte;
Puis-je souffrir assez
Pour expier le crime et reparer la honte
De vous avoir laissez?

Quelqu'un dira pour moy que je fais mon devoir,
Et que les volontez d'un absolu pouvoir

Sont de justes contraintes;
Mais à quelle autre loy
Doit un parfait amant des respects et des craintes,
Qu'à celle de sa foy?

Quand le Ciel offriroit à mes jeunes desirs
Les plus rares tresors et les plus grands plaisirs
Dont sa richesse abonde,
Que sçaurois-je esperer
A quoy votre presence, ô merveille du monde,
Ne soit à preferer?

On parle de l'enfer et des maux éternels
Baillez pour chastiment à ces grands criminels
Dont les fables sont pleines;
Mais ce qu'ils souffrent tous,
Le souffré-je pas seul en la moindre des peines
D'estre éloigné de vous?

J'ay beau par la raison exhorter mon amour
De vouloir reserver à l'aise du retour
Quelque reste de larmes;
Miserable qu'il est,
Contenter sa douleur et luy donner des armes,
C'est tout ce qui luy plaist.

Non, non, laissons-nous vaincre aprés tant de combas,
Allons épouvanter les ombres de là bas

De mon visage blesme;
Et, sans nous consoler,
Mettons fin à des jours que la Parque elle-mesme
A pitié de filer.

Je cognois Charigene, et n'ose desirer
Qu'elle ait un sentiment qui la face pleurer
Dessus ma sepulture;
Mais, cela m'arrivant,
Quelle seroit ma gloire, et pour quelle avanture
Voudrois-je estre vivant?

XXXV

CONSOLATION

POUR M. LE PREMIER PRESIDENT DE VERD

SUR LA MORT DE MADAME SA FEMME

1626

Sacré ministre de Themis,
Verdun, en qui le Ciel a mis
Une sagesse non commune,
Sera-ce pour jamais que ton cœur abbatu
Laissera sous une infortune,
Au mepris de ta gloire, accabler ta vertu?

Toy, de qui les avis prudens
En toute sorte d'accidens
Sont loüez mesme de l'envie,
Perdras-tu la raison jusqu'à te figurer
Que les morts reviennent en vie,
Et qu'on leur rende l'ame à force de pleurer?

Tel qu'au soir on voit le soleil
Se jeter aux bras du sommeil,

Tel au matin il sort de l'onde.
Les affaires de l'homme ont un autre destin :
Aprés qu'il est party du monde,
La nuit qui luy survient n'a jamais de matin.

Jupiter, amy des mortels,
Ne rejette de ses autels
Ny requestes ny sacrifices;
Il reçoit en ses bras ceux qu'il a menacez,
Et qui s'est nettoyé de vices
Ne luy fait point de vœux qui ne soiènt exaucez.

Neptune, en la fureur des flots
Invoqué par les matelots,
Remet l'espoir en leurs courages,
Et ce pouvoir si grand dont il est renommé
N'est cognu que par les naufrages
Dont il a garanty ceux qui l'ont reclamé.

Pluton est seul entre les dieux
Denué d'oreilles et d'yeux
A quiconque le solicite;
Il dévore sa proye aussi-tost qu'il la prend,
Et, quoy qu'on lise d'Hippolyte,
Ce qu'une fois il tient jamais il ne le rend.

S'il estoit vray que la pitié
De voir un excés d'amitié

Luy fist faire ce qu'on desire,
Qui devoit le flechir avec plus de couleur
Que ce fameux joueur de lyre
Qui fut jusqu'aux enfers luy montrer sa douleur?

Cependant il eut beau chanter,
Beau prier, presser et flatter,
Il s'en revint sans Eurydice;
Et la vaine faveur dont il fut obligé
Fut une si noire malice
Qu'un absolu refus l'auroit moins affligé.

Mais, quand tu pourrois obtenir
Que la mort laissast revenir
Celle dont tu pleures l'absence,
La voudrois-tu remettre en un siecle effronté
Qui, plein d'une extréme licence,
Ne feroit que troubler son extréme bonté?

Que voyons-nous que des Titans,
De bras et de jambes luttans
Contre les pouvoirs legitimes,
Infames rejettons de ces audacieux
Qui, dedaignans les petits crimes,
Pour en faire un illustre attaquerent les cieux?

Quelle horreur de flamme et de fer
N'est esparse, comme en enfer,

Aux plus beaux lieux de cet empire?
Et les moins travaillez des injures du sort
Peuvent-ils pas justement dire
Qu'un homme dans la tombe est un navire au port?

Croy-moy, ton deuil a trop duré,
Tes plaintes ont trop murmuré;
Chasse l'ennuy qui te possede,
Sans t'irriter en vain contre une adversité
Que tu sçais bien qui n'a remede
Autre que d'obeïr à la necessité.

Rends à ton ame le repos
Qu'elle s'oste mal à propos
Jusqu'à te dégouster de vivre;
Et, si tu n'as l'amour que chacun a pour soy,
Aime ton Prince et le delivre
Du regret qu'il aura s'il est privé de toy.

Quelque jour ce jeune lion
Choquera la rebellion,
En sorte qu'il en sera maistre;
Mais quiconque voit clair ne cognoist-il pas bien
Que, pour l'empescher de renaistre,
Il faut que ton labeur accompagne le sien?

La Justice, le glaive en main,
Est un pouvoir autre qu'humain

Contre les revoltes civiles.
Elle seule fait l'ordre, et les sceptres des rois
N'ont que des pompes inutiles,
S'ils ne sont appuyez de la force des lois.

XXXVI

PARAPHRASE DU PSEAUME CXLV

1626

N'esperons plus, mon ame, aux promesses du monde :
Sa lumiere est un verre, et sa faveur une onde
Que tousjours quelque vent empesche de calmer.
Quittons ces vanitez, lassons-nous de les suivre :
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lasches envies,
Nous passons prés des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris et ployer les genoux :
Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont comme nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussiere
Que cette majesté si pompeuse et si fiere

Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'univers;
Et, dans ces grands tombeaux où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangez des vers.

Là se perdent ces noms de maistres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre;
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flateurs,
Et tombent avec eux d'une cheute commune
Tous ceux que leur fortune
Faisoit leurs serviteurs.

XXXVII

POUR UNE MASCARADE

Ceux-cy de qui vos yeux admirent la venuë,
Pour un fameux honneur qu'ils bruslent d'acquerir,
Partis des bords lointains d'une terre incognuë,
S'en vont au gré d'Amour tout le monde courir.
Ce grand demon, qui se déplaīst
D'estre profané comme il est,
Par eux veut repurger son temple;
Et croy qu'ils auront ce pouvoir,
Que ce qu'on ne fait par devoir,
On le fera par leur exemple.

Ce ne sont point esprits qu'une vague licence
Porte inconsiderez à leurs contentemens :
L'or de cet âge vieil où regnoit l'innocence,
N'est pas moins en leurs mœurs qu'en leurs accoustremens
La foy, l'honneur et la raison
Gardent la clef de leur prison;

Penser au change leur est crime;
Leurs paroles n'ont point de fart,
Et faire les choses sans art
Est l'art dont ils font plus d'estime.

Composez-vous sur eux, ames belles et hautes;
Retirez vostre humeur de l'infidelité;
Lassez-vous d'abuser les jeunesses peu cautes,
Et de vous prevaloir de leur credulité.
N'ayez jamais impression
Que d'une seule passion,
A quoy que l'espoir vous convie.
Bien aimer soit vostre vray bien,
Et, bien aimez, n'estimez rien
Si doux qu'une si douce vie.

On tient que ce plaisir est fertile de peines,
Et qu'un mauvais succez l'accompagne souvent;
Mais n'est-ce pas la loy des fortunes humaines,
Qu'elles n'ont point de havre à l'abry de tout vent?
Puis cela n'avient qu'aux amours
Où les desirs, comme vautours,
Se paissent de sales rapines:
Ce qui les forme les détruit;
Celles que la vertu produit
Sont roses qui n'ont point d'épines.

XXXVIII

Quoy donc! ma lascheté sera si criminelle,
Et les vœux que j'ay faits pourront si peu sur moy,
Que je quitte Madame, et démante la foy
Dont je luy promettois une amour eternelle?

Que ferons-nous, mon cœur? Avec quelle science
Vaincrons-nous les malheurs qui nous sont preparez?
Courrons-nous le hazard comme desesperez,
Ou nous resoudrons-nous à prendre patience?

Non, non; quelques assauts que me donne l'envie,
Et quelques vains respects qu'allegue mon devoir,
Je ne cederay point que, du mesme pouvoir
Dont on m'oste Madame, on ne m'oste la vie.

Mais où va ma fureur? Quelle erreur me transporte,
De vouloir en geant aux astres commander?
Ay-je perdu l'esprit, de me persuader
Que la necessité ne soit pas la plus forte?

Achille, à qui la Grece a donné cette marque,
D'avoir eu le courage aussi haut que les cieux,
Fut en la mesme peine, et ne put faire mieux
Que souspirer neuf ans dans le fonds d'une barque.

Je veux, du mesme esprit que ce miracle d'armes,
Chercher en quelque part un sejour écarté,
Où ma douleur et moy soyons en liberté,
Sans que rien qui m'approche interrompe mes larmes.

Bien sera-ce à jamais renoncer à la joye,
D'estre sans la beauté dont l'objet m'est si doux;
Mais qui m'empeschera qu'en dépit des jaloux,
Avecque le penser mon ame ne la voye?

Le temps, qui toujours vole, et sous qui tout succombe,
Fléchira cependant l'injustice du sort,
Ou d'un pas insensible avancera la mort,
Qui bornera ma peine au repos de la tombe.

La fortune en tous lieux à l'homme est dangereuse:
Quelque chemin qu'il tienne, il trouve des combas;
Mais, des conditions où l'on vit icy bas,
Certes celle d'aimer est la plus malheureuse.



LES LARMES DE SAINCT PIERRE

IMITÉES DE TANSILLE

[AU ROY HENRY III]

1587

Ce n'est pas en mes vers qu'une amante abusée
Des apas enchanteurs d'un parjure Thesée,
Aprés l'honneur ravy de sa pudicité,
Laissée ingratement en un bord solitaire,
Fait de tous les assauts que la rage peut faire
Une fidelle preuve à l'infidelité.

Les ondes que j'épans d'une eternelle veine
Dans un courage sainct ont leur saincte fontaine,
Où, l'amour de la terre et le soin de la chair
Aux fragiles pensers ayant ouvert la porte,
Une plus belle amour se rendit la plus forte,
Et le fit repentir aussi tost que pecher.

Henry, de qui les yeux et l'image sacrée
Font un visage d'or à ceste âge ferrée,

Ne refuse à mes vœux un favorable appuy;
Et, si pour ton autel ce n'est chose assez grande,
Pense qu'il est si grand qu'il n'auroit point d'offranc
S'il n'en recevoit point que d'égales à luy.

La foy qui fut au cœur d'où sortirent ces larmes
Est le premier essay de tes premieres armes,
Pour qui tant d'ennemis à tes pieds abattus,
Pasles ombres d'enfer, poussiere de la terre,
Ont cognu ta fortune, et que l'art de la guerre
A moins d'enseignements que tu n'as de vertus.

De son nom de rocher, comme d'un bon augure,
Un eternel estat l'Eglise se figure;
Et croit, par le destin de tes justes combas,
Que ta main, relevant son épaule courbée,
Un jour, qui n'est pas loin, elle verra tombée
La troupe qui l'assaut et la veut mettre bas.

Mais le coq a chanté pendant que je m'arreste
A l'ombre des lauriers qui t'embrassent la teste,
Et la source, déja commençant à s'ouvrir,
A lasché les ruisseaux qui font bruire leur trace,
Entre tant de malheurs estimant une grace
Qu'un Monarque si grand les regarde courir.

Ce miracle d'amour, ce courage invincible,
Qui n'esperoit jamais une chose possible

Que rien finist sa foy que le mesme trespas,
De vaillant fait coüard, de fidelle fait traistre,
Aux portes de la peur abandonne son maistre,
Et jure impudemment qu'il ne le cognoit pas.

A peine la parolle avoit quitté sa bouche
Qu'un regret aussi prompt en son ame le touche;
Et, mesurant sa faute à la peine d'autruy,
Voulant faire beaucoup, il ne peut davantage
Que souspirer tout bas, et se mettre au visage
Sur le feu de sa honte une cendre d'ennuy.

Les arcs qui de plus prés sa poitrine joignirent,
Les traits qui plus avant dans le sein l'atteignirent,
Ce fut quand du Sauveur il se vit regardé;
Les yeux furent les arcs, les œillades les fléches
Qui percerent son ame, et remplirent de bréches
Le rempart qu'il avoit si laschement gardé.

Cet assaut, comparable à l'éclat d'une foudre,
Pousse et jette d'un coup ses défenses en poudre,
Ne laissant rien chez luy que le mesme penser
D'un homme qui, tout nu de glaive et de courage,
Voit de ses ennemis la menace et la rage,
Qui, le fer en la main, le viennent offenser.

Ces beaux yeux souverains, qui traversent la terre
Mieux que les yeux mortels ne traversent le verre,

Et qui n'ont rien de clos à leur juste courroux,
Entrent victorieux en son ame étonnée
Comme dans une place au pillage donnée,
Et luy font recevoir plus de morts que de coups.

La mer a dans son sein moins de vagues courantes
Qu'il n'a dans le cerveau de formes differentes,
Et n'a rien toutesfois qui le mette en repos,
Car aux flots de la peur sa navire, qui tremble,
Ne trouve point de port, et tousjours il luy semble
Que des yeux de son maistre il entend ce propos :

« Et bien ! où maintenant est ce brave langage?
Cette roche de foy, cet acier de courage?
Qu'est le feu de ton zele au besoin devenu?
Où sont tant de serments qui juroient une fable?
Comme tu fus menteur, suis-je pas veritable?
Et que t'ay-je promis qui ne soit avenu?

« Toutes les cruautez de ces mains qui m'attachent,
Le mépris effronté que ces bourreaux me crachent,
Les preuves que je fais de leur impieté,
Pleines également de fureur et d'ordure,
Ne me sont une pointe aux entrailles si dure
Comme le souvenir de ta déloyauté.

« Je sçay bien qu'au danger les autres de ma suite
Ont eu peur de la mort et se sont mis en fuite ;

Mais toy que plus que tous j'aimay parfaitement,
Pour rendre en me niant ton offense plus grande,
Tu suis mes ennemis, t'assembles à leur bande,
Et des maux qu'ils me font prens ton ébatement. »

Le nombre est infiny des parolles empraintes
Que regarde l'apostre en ces lumieres sainctes;
Et celuy seulement que sous une beauté
Les feux d'un œil humain ont rendu tributaire
Jugera sans mentir quel effet a pû faire
Des rayons immortels l'immortelle clarté.

Il est bien asseuré que l'angoisse qu'il porte
Ne s'emprisonne pas sous les clefs d'une porte,
Et que de tous costez elle suivra ses pas;
Mais, pour ce qu'il la voit dans les yeux de son maistre,
Il se veut absenter, esperant que peut-estre
Il la sentira moins en ne la voyant pas.

La place lui déplaist où la troupe maudite
Son Seigneur attaché par outrage dépite;
Et craint tant de tomber en un autre forfait
Qu'il estime déja ses oreilles coupables
D'entendre ce qui sort de leurs bouches damnables,
Et ses yeux d'assister aux tourmens qu'on luy fait.

Il part, et la douleur, qui d'un morne silence
Entre les ennemis couvroit sa violence,

Comme il se voit dehors, a si peu de compas
Qu'il demande tout haut que le sort favorable
Luy face rencontrer un amy secourable
Qui, touché de pitié, luy donne le trépas.

En ce piteux estat, il n'a rien de fidelle
Que sa main, qui le guide où l'orage l'appelle :
Ses pieds, comme ses yeux, ont perdu la vigueur;
Il a de tout conseil son ame dépourveuë,
Et dit, en soupirant, que la nuit de sa veuë
Ne l'empesche pas tant que la nuit de son cœur.

Sa vie, auparavant si cherement gardée,
Luy semble trop longtemps icy bas retardée;
C'est elle qui le fasche et le fait consumer :
Il la nomme parjure, il la nomme cruelle,
Et, tousjours se plaignant que sa faute vient d'elle,
Il n'en veut faire conte, et ne la peut aimer.

« Va, laisse-moy, dit-il, va, déloyale vie;
Si de te retenir autresfois j'eus envie,
Et si j'ay desiré que tu fusses chez moy,
Puis que tu m'as esté si mauvaise compaigne,
Ton infidelle foy maintenant je dédaigne;
Quitte-moy, je te quitte et ne veux plus de toy.

« Sont-ce tes beaux desseins, mensongère et méchante,
Qu'une seconde fois ta malice m'enchante,

Et que, pour retarder une heure seulement,
La nuit déja prochaine à ta courte journée,
Je demeure en danger que l'ame, qui est née
Pour ne mourir jamais, meure eternellement?

« Non, ne m'abuse plus d'une lasche pensée;
Le coup encores frais de ma cheute passée
Me doit avoir apris à me tenir debout,
Et sçavoir discerner de la tréve la guerre,
Des richesses du ciel les fanges de la terre,
Et d'un bien qui s'envole un qui n'a point de bout.

« Si quelqu'un d'avanture en délices abonde,
Il se perd aussitost, et déloge du monde:
Qui te porte amitié, c'est à luy que tu nuis;
Ceux qui te veulent mal sont ceux que tu conserves;
Tu vas à qui te fuit, et tousjours le reserves
A souffrir, en vivant, davantage d'ennuis.

« On voit par ta rigueur tant de blondes jeunesses,
Tant de riches grandeurs, tant d'heureuses vieillesses,
En fuyant le trépas au trépas arriver;
Et celuy qui, chetif, aux miseres succombe,
Sans vouloir autre bien que le bien de la tombe,
N'ayant qu'un jour à vivre, il ne peut l'achever!

« Que d'hommes fortunez, en leur âge premiere,
Trompez de l'inconstance à nos ans coutumiere,

Du depuis se sont veus en étrange langueur,
Qui fussent morts contens si le Ciel, amiable,
Ne les abusant pas en son sein variable,
Au temps de leur repos eust coupé sa longueur.

« Quiconque de plaisir a son ame assouvie,
Plein d'honneur et de bien, non sujet à l'envie,
Sans jamais en son aise un mal-aise éprouver,
S'il demande à ses jours davantage de terme,
Que fait-il, ignorant, qu'attendre de pied ferme
De voir à son beau temps un orage arriver?

« Et moy, si de mes jours l'importune durée
Ne m'eust en vieillissant la cervelle empirée,
Ne devois-je estre sage, et me ressouvenir
D'avoir veu la lumiere aux aveugles renduë,
Rebailler aux muets la parole perduë,
Et faire dans les corps les ames revenir?

« De ces faits non communs la merveille profonde,
Qui par la main d'un seul étonnoit tout le monde,
Et tant d'autres encor, me devoient avertir
Que, si pour leur autheur j'endurois de l'outrage,
Le mesme qui les fit, en faisant davantage,
Quand on m'offenseroit, me pouvoit garantir.

« Mais, troublé par les ans, j'ay souffert que la crainte,
Loin encore du mal, ait découvert ma fainte,

Et, sortant promptement de mon sens et de moy,
Ne me suis apperceu qu'un destin favorable
M'offroit en ce danger un sujet honorable
D'acquerir par ma perte un triomphe à ma foy.

« Que je porte d'envie à la troupe innocente
De ceux qui, massacrez d'une main violente,
Virent dés le matin leur beau jour accourcy!
Le fer qui les tua leur donna cette grace
Que, si de faire bien ils n'eurent pas l'espace,
Ils n'eurent pas le temps de faire mal aussi.

« De ces jeunes guerriers la flote vagabonde
Alloit courre fortune aux orages du monde,
Et déja pour voguer abandonnoit le bord,
Quand l'aguet d'un pirate arresta leur voyage;
Mais leur sort fut si bon que d'un mesme naufrage
Ils se virent sous l'onde et se virent au port.

« Ce furent de beaux lis qui, mieux que la nature
Meslans à leur blancheur l'incarnate peinture
Que tira de leur sein le cousteau criminel,
Devant que d'un hiver la tempeste et l'orage
A leur teint delicat pûssent faire dommage,
S'en allerent fleurir au printemps eternel.

« Ces enfans bien-heureux (creatures parfaites,
Sans l'imperfection de leurs bouches muettes)

Ayans Dieu dans le cœur, ne le pûrent loüer;
Mais leur sang leur en fut un témoin veritable;
Et moy, pouvant parler, j'ay parlé, miserable,
Pour luy faire vergogne et le desavoüer.

« Le peu qu'ils ont vécu leur fut grand avantage,
Et le trop que je vy ne me fait que dommage.
Cruelle occasion du soucy qui me nuit!
Quand j'avois de ma foy l'innocence premiere,
Si la nuit de ma mort m'eût privé de lumiere,
Je n'aurois pas la peur d'une immortelle nuit.

« Ce fut en ce troupeau que, venant à la guerre
Pour combattre l'enfer et défendre la terre,
Le Sauveur incognu sa grandeur abaissa;
Par eux il commença la premiere meslée,
Et furent eux aussi que la rage aveuglée
Du contraire party les premiers offença.

« Qui voudra se vanter avec eux se compare,
D'avoir receu la mort par un glaive barbare,
Et d'être allé soy-mesme au martyre s'offrir :
L'honneur leur appartient d'avoir ouvert la porte
A quiconque osera, d'une ame belle et forte,
Pour vivre dans le ciel, en la terre mourir.

« O désirable fin de leurs peines passées!
Leurs pieds, qui n'ont jamais les ordures pressées,

Un superbe planché des estoiles se font;
Leur salaire payé les services precede;
Premier que d'avoir mal, ils trouvent le remede,
Et devant le combat ont les palmes au front.

« Que d'applaudissemens, de rumeur et de presses,
Que de feux, que de jeux, que de traits de caresses,
Quand là-haut en ce point on les vid arriver!
Et quel plaisir encor, à leur courage tendre,
Voyant Dieu devant eux en ses bras les attendre,
Et pour leur faire honneur les anges se lever!

« Et vous, femmes, trois fois, quatre fois bien-heureuses,
De ces jeunes amours les meres amoureuses;
Que faites-vous pour eux, si vous les regrettez?
Vous faschez leur repos, et vous rendez coupables,
Ou de n'estimer pas leurs trépas honorables,
Ou de porter envie à leurs félicitez.

« Le soir fut avancé de leurs belles journées;
Mais qu'eussent-ils gagné par un siecle d'années?
Ou que leur avint-il, en ce viste départ,
Que laisser promptement une basse demeure,
Qui n'a rien que du mal, pour avoir de bonne heure
Aux plaisirs eternels une eternelle part?

« Si vos yeux, penetrans jusqu'aux choses futures,
Vous pouvoient enseigner leurs belles avantures,

Vous auriez tant de bien en si peu de malheurs
Que vous ne voudriez pas pour l'empire du monde
N'avoir eu dans le sein la racine feconde
D'où nasquit entre nous ce miracle de fleurs.

« Mais moy, puisque les loix me défendent l'outrage
Qu'entre tant de langueurs me commande la rage,
Et qu'il ne faut soy-mesme éteindre son flambeau,
Que m'est-il demeuré pour conseil et pour armes,
Que d'écouler ma vie en un fleuve de larmes,
Et, la chassant de moy, l'envoyer au tombeau ?

« Je scay bien que, ma langue ayant commis l'offense,
Mon cœur incontinent en a fait penitence.
Mais quoy ! si peu de cas ne me rend satisfait.
Mon regret est si grand, et ma faute si grande,
Qu'une mer eternelle à mes yeux je demande
Pour pleurer à jamais le peché que j'ay fait. »

Pendant que le chetif en ce point se lamente,
S'arrache les cheveux, se bat et se tourmente,
En tant d'extrémitez cruellement reduit,
Il chemine tousjours ; mais, resvant à sa peine,
Sans donner à ses pas une reigle certaine,
Il erre vagabond où le pied le conduit.

A la fin, égaré (car la nuit, qui le trouble,
Par les eaux de ses pleurs son ombrage redouble),

Soit un cas d'avanture ou que Dieu l'ait permis,
Il arrive au jardin où la bouche du traistre,
Profanant d'un baiser la bouche de son maistre,
Pour en priver les bons aux méchans l'a remis.

Comme un homme dolent que le glaive contraire
A privé de son fils et du tiltre de pere,
Plaignant deçà delà son malheur advenu,
S'il arrive en la place où s'est fait le dommage,
L'ennuy renouvellé plus rudement l'outrage
En voyant le sujet à ses yeux revenu;

Le vieillard, qui n'attend une telle rencontre,
Si tost qu'au dépourveu sa fortune lui montre
Le lieu qui fut témoin d'un si lasche méfait,
De nouvelles fureurs se déchire et s'entame,
Et de tous les pensers qui travaillent son ame
L'extréme cruauté plus cruelle se fait.

Toutesfois il n'a rien qu'une tristesse peinte;
Ses ennuis sont des jeux, son angoisse une feinte,
Son malheur un bonheur, et ses larmes un ris,
Au prix de ce qu'il sent quand sa veuë abaissée
Remarque les endroits où la terre pressée
A des pieds du Sauveur les vestiges écris.

C'est alors que ses cris en tonnerre s'éclatent,
Ses souspirs se font vents qui les chesnes combattent,

Et ses pleurs, qui tantost descendoient mollement,
Ressemblent un torrent qui des hautes montagnes,
Ravageant et noyant les voisines campagnes,
Veut que tout l'univers ne soit qu'un element.

Il y fiche ses yeux, il les baigne, il les baise,
Il se couche dessus, et seroit à son aise
S'il pouvoit avec eux à jamais s'attacher.
Il demeure muet du respect qu'il leur porte;
Mais en fin la douleur, se rendant la plus forte,
Lui fait encore un coup une plainte arracher.

« Pas adorez de moy, quand par accoustumance
Je n'auroy, comme j'ay, de vous la cognoissance,
Tant de perfections vous découvrent assez;
Vous avez une odeur des parfums d'Assyrie;
Les autres ne l'ont pas, et la terre, flétrie,
Est belle seulement où vous estes passez.

« Beaux pas de ces seuls pieds que les astres cognoissent,
Comme ores à mes yeux vos marques apparoissent!
Telle autrefois de vous la merveille me prit,
Quand, déja demy-clos sous la vague profonde,
Vous ayant appelez, vous affermistes l'onde,
Et, m'asseurant les pieds, m'étonnastes l'esprit.

« Mais, ô de tant de biens indigne recompense!
O dessus les sablons inutile semence!

Une peur, ô Seigneur, m'a separé de toy,
Et, d'une ame semblable à la mienne parjure,
Tous ceux qui furent tiens, s'ils ne t'ont fait injure,
Ont laissé ta presence, et t'ont manqué de foy.

« De douze, deux fois cinq, étonnez de courage,
Par une lasche fuite éviterent l'orage,
Et tournerent le dos quand tu fus assailly;
L'autre, qui fut gagné d'une sale avarice,
Fit un prix de ta vie à l'injuste supplice;
Et l'autre, en te niant, plus que tous a failly.

« C'est chose à mon esprit impossible à comprendre;
Et nul autre que toy ne me la peut apprendre,
Comme a pû ta bonté nos outrages souffrir.
Et qu'attend plus de nous ta longue patience,
Sinon qu'à l'homme ingrat la seule conscience
Doive estre le cousteau qui le face mourir?

« Toutesfois tu sçais tout, tu cognois qui nous sommes,
Tu vois quelle inconstance accompagne les hommes,
Faciles à fléchir quand il faut endurer.
Si j'ay fait comme un homme en faisant une offence,
Tu feras comme Dieu d'en laisser la vengeance,
Et m'oster un sujet de me desesperer.

« Au moins, si les regrets de ma faute avenuë
M'ont de ton amitié quelque part retenuë,

Pendant que je me trouve au milieu de tes pas,
Desireux de l'honneur d'une si belle tombe,
Afin qu'en autre part ma dépoüille ne tombe,
Puisque ma fin est prés, ne la recule pas. »

En ces propos mourans ses complaintes se meurent,
Mais vivantes sans fin ses angoisses demeurent,
Pour le faire en langueur à jamais consumer.
Tandis la nuit s'en va, ses lumières s'étaignent,
Et déja devant lui les campagnes se peignent
Du safran que le jour apporte de la mer.

L'Aurore, d'une main, en sortant de ses portes,
Tient un vase de fleurs languissantes et mortes;
Elle verse de l'autre une cruche de pleurs,
Et, d'un voile tissu de vapeur et d'orage
Couvrant ses cheveux d'or, découvre en son visage
Tout ce qu'une ame sent de cruelles douleurs.

Le Soleil, qui dédaigne une telle carriere,
Puis qu'il faut qu'il déloge, éloigne sa barriere;
Mais, comme un criminel qui chemine au trépas,
Montrant que dans le cœur ce voyage le fasche,
Il marche lentement, et desire qu'on sçache
Que, si ce n'estoit force, il ne le feroit pas.

Ses yeux par un dépit en ce monde regardent;
Ses chevaux tantost vont, et tantost se retardent,

Eux-mesmes ignorans de la course qu'ils font;
Sa lumière paslit, sa couronne se cache;
Aussi n'en veut-il pas, cependant qu'on attache
A Celuy qui l'a fait des épines au front.

Au point accoustumé, les oiseaux, qui sommeillent,
Apprestez à chanter dans les bois se réveillent;
Mais, voyant ce matin des autres different,
Remplis d'étonnement, ils ne daignent paroistre,
Et font à qui les voit ouvertement cognoistre
De leur peine secrette un regret apparent.

Le jour est déja grand, et la honte plus claire
De l'apostre ennuyé l'avertit de se taire;
Sa parolle se lasse, et le quitte au besoin;
Il voit de tous costez qu'il n'est veu de personne;
Toutesfois le remors que son ame lui donne
Témoigne assez le mal qui n'a point de témoin.

Aussi l'homme qui porte une ame belle et haute,
Quand seul en une part il a fait une faute,
S'il n'a de jugement son esprit dépourveu,
Il rougit de luy-mesme; et, combien qu'il ne sente
Rien que le ciel present et la terre presente,
Pense qu'en se voyant tout le monde l'a veu.



SONNETS

I

[A MONSIEUR PERRACHE]

1585

Le guerrier qui, bruslant, dans les cieux se rendit,
De monstres et de maux dépeupla tout le monde,
Arracha d'un taureau la torche vagabonde,
Et sans vie à ses pieds un lyon étendit;

Antée dessous luy la poussiere mordit,
Inégal à sa force à nul autre seconde,
Et l'Hydre, si souvent à renaistre feconde,
Par un coup de sa main les sept testes perdit.

De tout ce qui troubloit le repos de la terre
Le Berlan seulement fut exempt de sa guerre,
N'osant pas sa vertu poursuivre ce bonheur.

Perrache, qui s'émeut d'une saincte colere,
L'attaque, le combat, et remporte l'honneur
D'avoir fait un travail qu'Alcide n'a sceu faire.

II

A MADAME LA PRINCESSE DOUAIRIERE

CHARLOTTE DE LA TRIMOUILLE

1605

Quoy donc! grande princesse, en la terre adorée,
Et que mesme le ciel est contraint d'admirer,
Vous avez resolu de nous voir demeurer
En une obscurité d'eternelle durée?

La flamme de vos yeux, dont la Cour éclairée
A vos rares vertus ne peut rien preférer,
Ne se lasse donc point de nous desespérer,
Et d'abuser les vœux dont elle est desirée?

Vous estes en des lieux où les champs tousjours vers,
Pour ce qu'ils n'ont jamais que de tiedes hyvers,
Semblent en apparence avoir quelque merite;

Mais, si c'est pour cela que vous causez nos pleurs,
Comment faites-vous cas de chose si petite,
Vous de qui chaque pas fait naistre mille fleurs?

III

AU ROY HENRY LE GRAND

1607

Je le cognois, Destins, vous avez arresté
Qu'aux deux fils de mon Roy se partage la terre,
Et qu'aprés le trépas ce miracle de guerre
Soit encor effroyable en sa posterité.

Leur courage aussi grand que leur prosperité
Tous les forts orgueilleux brisera comme verre;
Et qui de leurs combats attendra le tonnerre
Aura le chastiment de sa temerité.

Le cercle imaginé qui de mesme intervalle
Du nord et du midy les distances égale,
De pareille grandeur bornera leur pouvoir :

Mais, estans fils d'un pere où tant de gloire abonde,
Pardonnez-moy, Destins, quoy qu'ils puissent avoir,
Vous ne leur donnez rien, s'ils n'ont chacun un monde.

IV

AU ROY HENRY LE GRAND

1607

Mon Roy, s'il est ainsi, que des choses futures
L'école d'Apollon apprend la verité,
Quel ordre merveilleux de belles avantures
Va combler de lauriers vostre posterité!

Que vos jeunes lyons vont amasser de proye,
Soit qu'aux rives du Tage ils portent leurs combas,
Soit que de l'Orient mettant l'empire bas,
Ils veuillent rebastir les murailles de Troye!

Ils seront mal-heureux seulement en un point,
C'est que, si leur courage à leur fortune joint
Avoit assujetty l'un et l'autre hemisphere,

Votre gloire est si grande en la bouche de tous
Que tousjours on dira qu'ils ne pouvoient moins faire,
Puisqu'ils avoient l'honneur d'estre sortis de vous.

V

AU ROY HENRY LE GRAND

POUR LE PREMIER BALET DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN

1608

Voicy de ton Estat la plus grande merveille,
Ce fils où ta vertu reluit si vivement;
Aproche-toy, mon Prince, et voy le mouvement
Qu'en ce jeune Dauphin la musique réveille.

Qui témoigna jamais une si juste oreille
A remarquer des tons le divers changement?
Qui jamais à les suyvre eut tant de jugement,
Ou mesura ses pas d'une grace pareille?

Les esprits de la Cour, s'attachans par les yeux
A voir en cet objet un chef-d'œuvre des cieux,
Disent tous que la France est moins qu'il ne merite.

Mais moy, que du futur Apolon avertit,
Je dy que sa grandeur n'aura point de limite,
Et que tout l'univers luy sera trop petit.

VI

A M. DE FLEURANCE

SUR SON ART D'EMBELLIR

1608

Voyant ma Caliste si belle
Que l'on n'y peut rien desirer,
Je ne pouvois me figurer
Que ce fust chose naturelle.

J'ignorois que ce pouvoit estre
Qui luy coloroit ce beau teint
Où l'aurore mesme n'atteint,
Quand elle commence de naistre.

Mais, Fleurance, ton docte écrit
M'ayant fait voir qu'un bel esprit
Est la cause d'un beau visage,

Ce ne m'est plus de nouveauté,
Puis qu'elle est parfaitement sage,
Qu'elle soit parfaite en beauté.

VII

SUR L'ABSENCE

DE LA VICOMTESSE D'AUCHY

1608

Quel astre malheureux ma fortune a bastie?
A quelles dures loix m'a le Ciel attaché,
Que l'extréme regret ne m'ait point empesché
De me laisser resoudre à ceste départie?

Quelle sorte d'ennuis fut jamais ressentie
Egale au deplaisir dont j'ay l'esprit touché?
Qui vit jamais coupable expier son peché
D'une douleur si forte et si peu divertie?

On doute en quelle part est le funeste lieu
Que reserve aux damnés la justice de Dieu,
Et de beaucoup d'avis la dispute en est plaine.

Mais, sans estre savant et sans philosofer,
Amour en soit loüé, je n'en suis point en peine :
Où Caliste n'est point, c'est là qu'est mon enfer.

VIII

[POUR LA MÈME]

1608

Il n'est rien de si beau comme Caliste est belle :
C'est une œuvre où Nature a fait tous ses efforts;
Et nostre âge est ingrat qui voit tant de tresors,
S'il n'éleve à sa gloire une marque eternelle.

La clarté de son teint n'est pas chose mortelle :
Le baume est dans sa bouche, et les roses dehors;
Sa parole et sa voix ressuscitent les morts,
Et l'art n'égalle point sa douceur naturelle.

La blancheur de sa gorge éblouït les regards;
Amour est en ses yeux, il y trempe ses dards,
Et la fait recognoistre un miracle visible.

En ce nombre infiny de graces et d'appas,
Qu'en dis-tu, ma raison? croy-tu qu'il soit possible
D'avoir du jugement et ne l'adorer pas?

IX

[A LA VICOMTESSE D'AUCHY]

1608

Beauté de qui la grace étonne la nature,
Il faut donc que je cede à l'injure du sort,
Que je vous abandonne, et, loin de votre port,
M'en aille, au gré du vent, suivre mon avanture!

Il n'est ennuy si grand que celuy que j'endure;
Et la seule raison qui m'empesche la mort,
C'est la doute que j'ay que ce dernier effort
Ne fust mal employé pour une ame si dure.

Caliste, où pensez-vous? qu'avez-vous entrepris?
Vous resoudrez-vous point à borner ce mépris
Qui de ma patience indignement se jouë?

Mais, ô de mon erreur l'étrange nouveauté!
Je vous souhaitte douce, et toutesfois j'avouë
Que je doy mon salut à vostre cruauté.

X

[SUR L'ABSENCE DE LA MÊME]

1608

Beaux et grands bastimens d'eternelle structure,
Superbes de matiere et d'ouvrages divers,
Où le plus digne Roy qui soit en l'univers
Aux miracles de l'art fait ceder la nature ;

Beau parc et beaux jardins qui dans vostre closture
Avez tousjours des fleurs et des ombrages vers,
Non sans quelque demon qui deffend aux hyvers
D'en effacer jamais l'agreable peinture ;

Lieux qui donnez aux cœurs tant d'aimables desirs,
Bois, fontaines, canaux, si parmy vos plaisirs
Mon humeur est chagrine et mon visage triste,

Ce n'est point qu'en effet vous n'ayez des appas ;
Mais, quoy que vous ayez, vous n'avez point Caliste,
Et moy je ne voy rien, quand je ne la voy pas.

XI

[SUR LE MÊME SUJET]

1608

Caliste, en cet exil, j'ay l'ame si gesnée
Qu'au tourment que je souffre il n'est rien de pareil,
Et ne saurois ouïr ny raison ny conseil,
Tant je suis dépité contre ma destinée.

J'ay beau voir commencer et finir la journée,
En quelque part des cieux que luise le soleil,
Si le plaisir me fuit, aussi fait le sommeil,
Et la douleur que j'ay n'est jamais terminée.

Toute la Cour fait cas du sejour où je suis,
Et pour y prendre goust je fais ce que je puis
Mais j'y deviens plus sec, plus j'y voy de verdure.

En ce piteux estat, si j'ay du reconfort,
C'est, ô rare beauté, que vous estes si dure
Qu'autant prés comme loin je n'attens que la mort.

XII

[POUR LA MÊME]

1608

C'est fait, belle Caliste, il n'y faut plus penser;
Il se faut affranchir des loix de vostre empire.
Leur rigueur me dégouste, et fait que je souspire
Que ce qui s'est passé n'est à recommencer.

Plus en vous adorant je me pense avancer,
Plus vostre cruauté, qui tousjours devient pire,
Me deffend d'arriver au bon-heur où j'aspire,
Comme si vous servir estoit vous offencer.

Adieu donc, ô beauté, des beautez la merveille!
Il faut qu'à l'avenir ma raison me conseille,
Et dispose mon ame à se laisser guerir.

Vous m'étiez un tresor aussi cher que la vie;
Mais, puis que vostre amour ne se peut acquerir,
Comme j'en perds l'espoir, j'en veux perdre l'envie.

XIII

AU SUJET DE LA GOUTTE DU ROY

1609

Quoy donc! c'est un arrest qui n'épargne personne,
Que rien n'est icy bas heureux parfaitement,
Et qu'on ne peut au monde avoir contentement,
Qu'un funeste malheur aussi-tost n'empoisonne!

La santé de mon Prince en la guerre estoit bonne,
Il vivoit aux combats comme en son element;
Depuis que dans la paix il regne absolument,
Tous les jours la douleur quelque atteinte luy donne.

Dieux, à qui nous devons ce miracle des rois,
Qui du bruit de sa gloire et de ses justes lois
Invite à l'adorer tous les yeux de la terre;

Puis que seul aprés vous il est nostre soutien,
Quelques malheureux fruits que produise la guerre,
N'ayons jamais la paix, et qu'il se porte bien!

XIV

EPITAPHE

DE MADEMOISELLE DE CONTY

MARIE DE BOURBON

1610

Tu vois, passant, la sepulture
D'un chef-d'œuvre si precieux
Qu'avoir mille rois pour ayeux
Fut le moins de son avanture.

O quel affront à la nature
Et quelle injustice des cieux,
Qu'un moment ait fermé les yeux
D'une si belle creature !

On doute pour quelle raison
Les Destins, si hors de saison,
De ce monde l'ont appellée :

Mais leur pretexte le plus beau,
C'est que la terre estoit bruslée,
S'ils n'eussent tué ce flambeau.

XV

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN

Av. 1610

Que l'honneur de mon Prince est cher aux Destinées!
Que le demon est grand qui luy sert de support,
Et que visiblement un favorable sort
Tient ses prospéritez l'une à l'autre enchaisnées!

Ses filles sont encor en leurs tendres années,
Et déja leurs appas ont un charme si fort
Que les rois les plus grands du Ponant et du Nort
Bruslent d'impatience aprés leurs hymenées.

Pensez à vous, Dauphin; j'ay predit en mes vers
Que le plus grand orgueil de tout cet univers
Quelque jour à vos pieds doit abaisser la teste;

Mais ne vous flattez point de ces vaines douceurs :
Si vous ne vous hastez d'en faire la conqueste,
Vous en serez frustré par les yeux de vos sœurs.

XVI

EPITAPHE

DE FEU MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS

1611

Plus Mars que Mars de la Thrace,
Mon pere victorieux
Aux rois les plus glorieux
Osta la premiere place.

Ma mere vient d'une race
Si fertile en demy-dieux
Que son éclat radieux
Toutes lumieres efface.

Je suis poudre toutefois,
Tant la Parque a fait ses loix
Egales et necessaires.

Rien ne m'en a sceu parer :
Apprenez, ames vulgaires,
A mourir sans murmurer.

XVI.

A LA REINE MERE DU ROY

[MARIE DE MÉDICIS]

SUR LA MORT DE MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS

1611

Consolez-vous, Madame, appaisez vostre plainte :
La France, à qui vos yeux tiennent lieu de soleil,
Ne dormira jamais d'un paisible sommeil,
Tant que sur vostre front la douleur sera peinte.

Rendez-vous à vous-mesme, asseurez vostre crainte,
Et de vostre vertu recevez ce conseil,
Que souffrir sans murmure est le seul appareil
Qui peut guerir l'ennuy dont vous estes atteinte.

Le Ciel, en qui vostre ame a borné ses amours,
Estoit bien obligé de vous donner des jours
Qui fussent sans orage, et qui n'eussent point d'ombre;

Mais, ayant de vos fils les grands cœurs découverts,
N'a-t-il pas moins failli d'en oster un du nombre
Que d'en partager trois en un seul univers ?

XVIII

A M. DU MAINE

SUR SES ŒUVRES SPIRITUELLES

1611

Tu me ravis, du Maine, il faut que je l'advoüe,
Et tes sacrez discours me charment tellement
Que, le monde aujourd'huy ne m'estant plus que boüe,
Je me tiens profané d'en parler seulement.

Je renonce à l'amour, je quitte son empire,
Et ne veux point d'excuse à mon impieté,
Si la beauté des cieux n'est l'unique beauté
Dont on m'orra jamais les merveilles écrire.

Caliste se plaindra de voir si peu durer
La forte passion qui me faisoit jurer
Qu'elle auroit en mes vers une gloire eternelle;

Mais, si mon jugement n'est point hors de son lieu,
Doy-je estimer l'ennuy de me separer d'elle
Autant que le plaisir de me donner à Dieu?

XIX

[A LA REINE]

POUR M. DE LA CEPPEDE

SUR SON LIVRE DE LA *Passion de Nostre Seigneur*

1612

J'estime la Ceppede, et l'honore, et l'admire
Comme un des ornemens des premiers de nos jours;
Mais qu'à sa plume seule on doive ce discours,
Certes sans le flatter je ne l'oserois dire.

L'esprit du Tout-Puissant, qui ses graces inspire
A celuy qui sans feinte en attend le secours,
Pour élever nostre ame aux celestes amours,
Sur un si beau sujet l'a fait si bien écrire.

Reine, l'heur de la France et de tout l'univers,
Qui voyez chaque jour tant d'hommages divers
Que presente la Muse aux pieds de vostre image,

Bien que votre bonté leur soit propice à tous,
Ou je n'y cognois rien, ou, devant cet ouvrage,
Vous n'en vistes jamais qui fust digne de vous.

XX

[ÉPITAPHE DE LA FEMME DE M. PUGET]

1614

Celle qu'avoit Hymen à mon cœur attachée,
Et qui fut icy bas ce que j'aimé le mieux,
Allant changer la terre à de plus dignes lieux,
Au marbre que tu vois sa dépoüille a cachée.

Comme tombe une fleur que la bise a sechée,
Ainsi fut abbatu ce chef-d'œuvre des cieux;
Et, depuis le trépas qui luy ferma les yeux,
L'eau que versent les miens n'est jamais étanchée.

Ny prieres ny vœux ne m'y pûrent servir;
La rigueur de la mort se voulut assouvir,
Et mon affection n'en pût avoir dispense.

Toy dont la pieté vient sa tombe honorer,
Pleure mon infortune, et, pour ta recompense,
Jamais autre douleur ne te face pleurer.

[DÉDICACE

DE L'ÉPITAPHE PRÉCÉDENTE]

1614

Belle ame, qui fus mon flambeau,
Reçoy l'honneur qu'en ce tombeau
Je suis obligé de te rendre.
Ce que je fais te sert de peu;
Mais au moins tu vois en la cendre
Comme j'en conserve le feu.

XXI

A MADAME LA PRINCESSE DE CONTY

1619

Race de mille rois, adorable Princesse,
Dont le puissant appuy de faveurs m'a comblé,
Si faut-il qu'à la fin j'acquitte ma promesse,
Et m'allege du faix dont je suis accablé.

Telle que nostre siecle aujourd'huy vous regarde,
Merveille incomparable en toute qualité,
Telle je me resous de vous bailler en garde
Aux fastes eternels de la posterité.

Je sçay bien quel effort cet ouvrage demande;
Mais, si la pesanteur d'une charge si grande
Resiste à mon audace et me la refroidit,

Voy-je pas vos bontez à mon aide paroistre,
Et parler dans vos yeux un signe qui me dit
Que c'est assez payer que de bien recognoistre?

XXII

A RABEL, PEINTRE

SUR UN LIVRE DE FLEURS

1624

Quelques loüanges nompareilles
Qu'ait Appelle encor aujourd'huy,
Cet ouvrage plein de merveilles
Met Rabel au-dessus de luy.

L'art y surmonte la nature,
Et, si mon jugement n'est vain,
Flore luy conduisoit la main
Quand il faisoit cette peinture.

Certes il a privé mes yeux
De l'objet qu'ils aiment le mieux,
N'y mettant point de marguerite;

Mais pouvoit-il estre ignorant
Qu'une fleur de tant de merite
Auroit terny le demeurant?

XXIII

A MONSEIGNEUR FRERE DU ROY

[LE DUC D'ORLÉANS]

VERS 1624

Muses, quand finira cette longue remise
De contenter Gaston, et d'écrire de luy?
Le soin que vous avez de la gloire d'autruy
Peut-il mieux s'employer qu'à si belle entreprise?

En ce malheureux siecle, où chacun vous méprise,
Et quiconque vous sert n'en a que de l'ennuy,
Miserable neufvaine, où sera vostre appuy,
S'il ne vous tend les mains et ne vous favorise?

Je croy bien que la peur d'oser plus qu'il ne faut,
Et les difficultez d'un ouvrage si haut,
Vous ostent le desir que sa vertu vous donne;

Mais, tant de beaux objets tous les jours s'augmentans,
Puis qu'en âge si bas leur nombre vous étonne,
Comme y fournirez-vous quand il aura vingt ans?

XXIV

AU ROY [LOUIS XIII]

1624

Muses, je suis confus : mon devoir me convie
A loüer de mon Roy les rares qualitez ;
Mais le mauvais destin qu'ont les temeritez
Fait peur à ma foiblesse, et m'en oste l'envie.

A quel front orgueilleux n'a l'audace ravie
Le nombre des lauriers qu'il a déja plantez ?
Et ce que sa valeur a fait en deux estez,
Alcide l'eust-il fait en deux siecles de vie?

Il arrivoit à peine à l'âge de vingt ans,
Quand sa juste colere, assaillant nos Titans,
Nous donna de nos maux l'heureuse delivrance.

Certes, ou ce miracle a mes sens ébloüis,
Ou Mars s'est mis luy-mesme au trosne de la France,
Et s'est fait nostre Roy sous le nom de Loüis.

XXV

A MONSEIGNEUR

LE CARDINAL DE RICHELIEU

1624

A ce coup, nos frayeurs n'auront plus de raison,
Grande ame aux grands travaux sans repos adonnée;
Puis que par vos conseils la France est gouvernée,
Tout ce qui la travaille aura sa guerison.

Tel que fut rajeuny le vieil âge d'Eson,
Telle cette princesse, en vos mains resinée,
Vaincra de ses destins la rigueur obstinée,
Et reprendra le teint de sa verte saison.

Le bon sens de mon Roy m'a tousjours fait predire
Que les fruits de la paix combleroient son empire,
Et comme un demy-dieu le feroient adorer;

Mais, voyant que le vostre aujourd'huy le seconde,
Je ne luy promets pas ce qu'il doit esperer
Si je ne luy promets la conqueste du monde.

XXVI

AU ROY [LOUIS XIII]

1624

Qu'avec une valeur à nulle autre seconde,
Et qui seule est fatale à nostre guerison,
Votre courage, meur en sa verte saison,
Nous ait acquis la paix sur la terre et sur l'onde;

Que l'hydre de la France, en revoltes feconde,
Par vous soit du tout morte ou n'ait plus de poison,
Certes, c'est un bon-heur dont la juste raison
Promet à vostre front la couronne du monde.

Mais qu'en de si beaux faits vous m'ayez pour témoin,
Cognoissez-le, mon Roy, c'est le comble du soin
Que de vous obliger ont eu les Destinées.

Tous vous savent louër, mais non également;
Les ouvrages communs vivent quelques années.
Ce que Malherbe écrit dure eternellement.

XXVII

POUR LE MARQUIS DE LA VIEUVILLE

SUPERINTENDANT DES FINANCES

1624

Il est vray, la Vieuville, et quiconque le nie
Condamne impudemment le bon goust de mon Roy,
Nous devons des autels à la sincère foy
Dont ta dexterité nos affaires manie.

Tes soins laborieux et ton libre genie,
Qui hors de la raison ne cognoist point de loy,
Ont mis fin aux malheurs qu'attiroit aprés soy
De nos profusions l'effroyable manie.

Tout ce qu'à tes vertus il reste à desirer,
C'est que les beaux esprits les veuillent honorer,
Et qu'en l'eternité la Muse les imprime.

J'en ay bien le dessein dans mon ame formé,
Mais je suis genereux, et tiens cette maxime
Qu'il ne faut point aimer quand on n'est point aimé.

XXVIII

POUR M. LE CARDINAL DE RICHELIEU

1626

Peuples, çà, de l'encens! peuples, çà, des victimes
A ce grand Cardinal, grand chef-d'œuvre des cieux,
Qui n'a but que la gloire, et n'est ambitieux
Que de faire mourir l'insolence des crimes!

A quoy sont employez tant de soins magnanimes
Où son esprit travaille et fait veiller ses yeux,
Qu'à tromper les complots de nos seditieux,
Et soumettre leur rage aux pouvoirs legitimes?

Le merite d'un homme, ou savant, ou guerrier,
Trouve sa recompense aux chapeaux de laurier,
Dont la vanité grecque a donné les exemples.

Le sien, je l'ose dire, est si grand et si haut
Que si, comme nos Dieux, il n'a place en nos temples,
Tout ce qu'on luy peut faire est moins qu'il ne luy faut.

XXIX

[SUR LA MORT DE SON FILS]

1627

Que mon fils ait perdu sa dépoüille mortelle,
Ce fils qui fut si brave et que j'aimay si fort,
Je ne l'impute point à l'injure du sort,
Puis que finir à l'homme est chose naturelle.

Mais que de deux marauds la surprise infidelle
Ait terminé ses jours d'une tragique mort,
En cela ma douleur n'a point de reconfort,
Et tous mes sentiments sont d'accord avec elle.

O mon Dieu, mon Sauveur, puis que, par la raison,
Le trouble de mon ame estant sans guerison,
Le vœu de la vengeance est un vœu legitime,

Fay que de ton appuy je sois fortifié.
Ta justice t'en prie, et les autheurs du crime
Sont fils de ces bourreaux qui t'ont crucifié.

XXX

[A M. DE LA MORELLE

SUR LA PASTORALE DE L'AMOUR CONTRAIRE]

1628

Si l'on peut acquerir par la plume la gloire
D'un des plus beaux esprits qui soit en l'univers,
Je veux laisser juger aux filles de Memoire
La grace et le parler de tes amoureux vers :

Il semble, en les voyant, que l'on lise une histoire
Traversée en amour d'accidents tous divers,
Dont le discours parfait à tout chacun fait croire
Que la prose n'est rien au prix de tes beaux vers.

Quand elles auront veu ce sujet, qui ravy,
Si doctement dépeint, si dignement suivy,
Sans doute elles diront, ainsi que je le pense,

Que, pour favoriser les hommes et les Dieux
Et purger d'ignorans tout ce qu'on voit des cieux,
Il te faut marier avecque l'Eloquence.

XXXI

SUR LA MORT D'UN GENTILHOMME

QUI FUT ASSASSINÉ

Belle ame, aux beaux travaux sans repos adonnée,
Si, parmy tant de gloire et de contentement,
Rien te fasche là-bas, c'est l'ennuy seulement
Qu'un indigne trépas ait clos ta destinée.

Tu penses que d'Yvry la fatale journée,
Où ta belle vertu parut si clairement,
Avecque plus d'honneur et plus heureusement
Auroit de tes beaux jours la carriere bornée.

Toutesfois, bel esprit, console ta douleur :
Il faut par la raison adoucir le malheur,
Et telle qu'elle vient prendre son avanture.

Il ne se fit jamais un acte si cruel ;
Mais c'est un témoignage à la race future
Qu'on ne t'auroit sceu vaincre en un juste duel.



CHANSONS

I

1607

QU'AUTRES que vous soient desirées,
Qu'autres que vous soient adorées,
Cela se peut facilement,
Mais qu'il soit des beautez pareilles
A vous, merveille des merveilles,
Cela ne se peut nullement.

Que chacun sous telle puissance
Captive son obeïssance,
Cela se peut facilement;
Mais qu'il soit une amour si forte

Que celle-là que je vous porte,
Cela ne se peut nullement.

Que le fascheux nom de cruelles
Semble doux à beaucoup de belles,
Cela se peut facilement;
Mais qu'en leur ame trouve place
Rien de si froid que vostre glace,
Cela ne se peut nullement.

Qu'autres que moy soient miserables
Par vos rigueurs inexorables,
Cela se peut facilement;
Mais que la cause de leurs plaintes
Porte de si vives atteintes,
Cela ne se peut nullement.

Qu'on serve bien, lorsque l'on pense
En recevoir la recompense,
Cela se peut facilement;
Mais qu'une autre foy que la mienne
N'espere rien, et se maintienne,
Cela ne se peut nullement.

Qu'à la fin la raison essaye
Quelque guerison à ma playe,
Cela se peut facilement,
Mais que d'un si digne servage

La remontrance me dégage,
Cela ne se peut nullement.

Qu'en ma seule mort soient finies
Mes peines et vos tyrannies,
Cela se peut facilement;
Mais que jamais, par le martyre
De vous servir, je me retire,
Cela ne se peut nullement.

II

[PLAINTE D'ALCANDRE

SUR LA CAPTIVITÉ DE SA MAITRESSE]

1610

Que n'estes-vous lassées,
Mes tristes pensées,
De troubler ma raison,
Et faire avecque blâme
Rebeller mon ame
Contre ma guerison!

Que ne cessent mes larmes,
Inutiles armes!
Et que n'oste des cieux
La fatale ordonnance
A ma souvenance
Ce qu'elle oste à mes yeux!

O beauté nompareille,
Ma chere merveille,

Que le rigoureux sort
Dont vous m'estes ravie
  Aimeroit ma vie,
S'il m'envoyoit la mort!

Quelles pointes de rage
  Ne sent mon courage
De voir que le danger,
En vos ans les plus tendres,
  Menace vos cendres
D'un cercueil estranger!

Je m'impose silence,
  En la violence
Que me fait le malheur;
Mais j'accrois mon martyre,
  Et n'oser rien dire
M'est douleur sur douleur.

Aussi suis-je un squelette,
  Et la violette,
Qu'un froid hors de saison
Ou le soc a touchée,
  De ma peau seichée
Est la comparaison.

Dieux, qui les destinées
  Les plus obstinées

Tournez de mal en bien,
Aprés tant de tempestes
Mes justes requestes
N'obtiendront-elles rien?

Avez-vous eu les titres
D'absolus arbitres
De l'estat des mortels,
Pour estre inexorables
Quand les miserables
Implorent vos autels?

Mon soin n'est point de faire
En l'autre hemisphere
Voir mes actes guerriers,
Et, jusqu'aux bords de l'onde
Où finit le monde,
Acquerir des lauriers.

Deux beaux yeux sont l'empire
Pour qui je souspire;
Sans eux rien ne m'est doux.
Donnez-moy cette joye
Que je les revoye,
Je suis dieu comme vous

III

1614

Ils s'en vont, ces rois de ma vie,
Ces yeux, ces beaux yeux,
Dont l'éclat fait paslir d'envie
Ceux mesme des cieux.
Dieux, amis de l'innocence,
Qu'ay-je fait pour meriter
Les ennuis où cette absence
Me va precipiter?

Elle s'en va, cette merveille
Pour qui nuit et jour,
Quoy que la raison me conseille,
Je brusle d'amour.
Dieux, amis. Etc.

En quel effroy de solitude
Assez écarté

Mettray-je mon inquietude
En sa liberté?
Dieux, amis. Etc.

Les affligez ont en leurs peines
Recours à pleurer;
Mais, quand mes yeux seroient fontaines,
Que puis-je esperer?
Dieux, amis. Etc.

IV

1614

Sus, debout, la merveille des belles;
Allons voir sur les herbes nouvelles
Luire un émail dont la vive peinture
Défend à l'art d'imiter la nature.

L'air est plein d'une haleine de roses,
Tous les vents tiennent leurs bouches closes,
Et le soleil semble sortir de l'onde
Pour quelque amour plus que pour luire au monde.

On diroit, à luy voir sur la teste
Ses rayons comme un chapeau de feste,
Qu'il s'en va suivre en si belle journée
Encore un coup la fille de Penée.

Toute chose aux delices conspire,
Mettez-vous en votre humeur de rire :
Les soins profonds d'où les rides nous viennent
A d'autres ans qu'aux vostres appartiennent.

Il fait chaud, mais un fueillage sombre
Loin du bruit nous fournira quelque ombre,
Où nous ferons, parmy les violettes,
Mépris de l'ambre et de ses cassolettes.

Prés de nous, sur les branches voisines
Des genests, des houx et des épines,
Le rossignol, déployant ses merveilles,
Jusqu'aux rochers donnera des oreilles.

Et peut-estre, à travers les fougeres,
Verrons-nous de bergers à bergeres,
Sein contre sein et bouche contre bouche,
Naistre et finir quelque douce escarmouche.

C'est chez eux qu'Amour est à son aise ;
Il y saute, il y danse, il y baise,
Et foule aux pieds les contraintes serviles
De tant de lois qui le gesnent aux villes.

O qu'un jour mon ame auroit de gloire
D'obtenir cette heureuse victoire,
Si la pitié de mes peines passées
Vous disposoit à semblables pensées!

Votre honneur, le plus vain des idoles,
Vous remplit de mensonges frivoles;
Mais quel esprit que la raison conseille,
S'il est aimé, ne rend point la pareille?

V

POUR UN BALET DE MADAME

1615

Cette Anne si belle,
Qu'on vante si fort,
Pourquoy ne vient-elle?
Vrayment ell' a tort.

Son Louïs soupire
Aprés ses appas;
Que veut-elle dire,
De ne venir pas?

S'il ne la possede,
Il s'en va mourir;
Donnons-y remede,
Allons la querir.

Assemblons, Marie,
Ses yeux à vos yeux;
Nostre bergerie
N'en vaudra que mieux.

Hastons le voyage;
Le siecle doré
En ce mariage
Nous est asseuré.

VI

[POUR M. DE BELLEGARDE]

Ap. 1616

Mes yeux, vous m'estes superflus :
Cette beauté qui m'est ravie
Fut seule ma veuë et ma vie,
Je ne voy plus ny ne vy plus.
  Qui me croit absent, il a tort :
Je ne le suis point, je suis mort.

O qu'en ce triste éloignement,
Où la necessité me traine,
Les dieux me témoignent de haine
Et m'affligent indignement!
  Qui me croit absent, il a tort :
Je ne le suis point, je suis mort.

Quelles fléches a la douleur
Dont mon ame ne soit percée,

Et quelle tragique pensée
N'est point en ma pasle couleur?
  Qui me croit absent, il a tort :
Je ne le suis point, je suis mort.

Certes, où l'on peut m'écouter,
J'ay des respects qui me font taire;
Mais en un reduit solitaire
Quels regrets ne fais-je éclatter?
  Qui me croit absent, il a tort :
Je ne le suis point, je suis mort.

Quelle funeste liberté
Ne prennent mes pleurs et mes plaintes,
Quand je puis trouver à mes craintes
Un sejour assez écarté!
  Qui me croit absent, il a tort :
Je ne le suis point, je suis mort.

Si mes amis ont quelque soin
De ma pitoyable avanture,
Qu'ils pensent à ma sepulture :
C'est tout ce de quoy j'ay besoin.
  Qui me croit absent, il a tort :
Je ne le suis point, je suis mort.

VII

[POUR LE MÊME]

Ap. 1616

C'est assez, mes desirs, qu'un aveugle penser
Trop peu discretement vous ait fait adresser
Au plus haut objet de la terre;
Quittez cette poursuite, et vous ressouvenez
Qu'on ne voit jamais le tonnerre
Pardonner au dessein que vous entreprenez.

Quelque flatteur espoir qui vous tienne enchantez,
Ne cognoissez-vous pas qu'en ce que vous tentez
Toute raison vous desavoüe,
Et que vous allez faire un second Ixion,
Cloué là-bas sur une roüe,
Pour avoir trop permis à son affection?

Bornez-vous, croyez-moy, dans un juste compas,
Et fuyez une mer, qui ne s'irrite pas

Que le succez n'en soit funeste.
Le calme jusqu'icy vous a trop asseurez ;
Si quelque sagesse vous reste,
Cognoissez le peril, et vous en retirez.

Mais, ô conseil infame ! ô profanes discours
Tenus indignement des plus dignes amours
Dont jamais ame fut blessée !
Quel excez de frayeur m'a sceu faire gouster
Cette abominable pensée
Que ce que je poursuis me peut assez couster ?

D'où s'est coulée en moy cette lasche poison
D'oser impudemment faire comparaison
De mes épines à mes roses ?
Moy de qui la fortune est si proche des cieux
Que je voy sous moy toutes choses,
Et tout ce que je voy n'est qu'un point à mes yeux.

Non, non, servons Chrysanthe, et, sans penser à moy,
Pensons à l'adorer d'une aussi ferme foy
Que son empire est legitime.
Exposons-nous pour elle aux injures du sort ;
Et, s'il faut estre sa victime,
En un si beau danger moquons-nous de la mort.

Ceux que l'opinion fait plaire aux vanitez
Font dessus leurs tombeaux graver des qualitez

Dont à peine un dieu seroit digne ;
Moy, pour un monument et plus grand et plus beau
Je ne veux rien que cette ligne :
« L'exemple des amans est clos dans ce tombeau. »

VIII

POUR LA MARQUISE DE RAMBOUILLET]

1619

Chere beauté, que mon ame ravie
Comme son pole va regardant,
Quel astre d'ire et d'envie,
Quand vous naissiez, marquoit votre ascendant,
Que votre courage endurcy,
Plus je le supplie, moins ait de mercy?

En tous climats, voire au fonds de la Thrace,
Aprés les neiges et les glaçons,
Le beau temps reprend sa place,
Et les estez meurissent les moissons :
Chaque saison y fait son cours;
En vous seule on trouve qu'il gele tousjours.

J'ay beau me plaindre et vous conter mes peines,
Avec prieres d'y compatir,

J'ay beau m'épuiser les veines,
Et tout mon sang en larmes convertir ;
Un mal au deçà du trépas,
Tant soit-il extréme, ne vous émeut pas.

Je sçay que c'est : vous estes offensée,
Comme d'un crime hors de raison,
Que mon ardeur insensée
En trop haut lieu borne sa guerison ;
Et voudriez bien, pour la finir,
M'oster l'esperance de rien obtenir.

Vous vous trompez : c'est aux foibles courages,
Qui tousjours portent la peur au sein,
De succomber aux orages,
Et se lasser d'un penible dessein.
De moy, plus je suis combattu,
Plus ma resistance monstre sa vertu.

Loin de mon front soient ces palmes communes
Où tout le monde peut aspirer ;
Loin les vulgaires fortunes
Où ce n'est qu'un, jouïr et desirer.
Mon goust cherche l'empeschement ·
Quand j'aime sans peine, j'aime laschement.

Je cognois bien que, dans ce labyrinthe,
Le Ciel injuste m'a reservé

Tout le fiel et tout l'absinte
Dont un amant fut jamais abreuvé;
Mais je ne m'étonne de rien :
Je suis à Rodante, je veux mourir sien.

IX

Est-ce à jamais, folle esperance,
Que tes infidelles appas
M'empescheront la delivrance
Que me propose le trépas?

La raison veut, et la nature,
Qu'aprés le mal vienne le bien;
Mais en ma funeste avanture
Leurs regles ne servent de rien.

C'est fait de moy, quoy que je face.
J'ay beau plaindre et beau souspirer,
Le seul remede en ma disgrace,
C'est qu'il n'en faut point esperer.

Une resistance mortelle
Ne m'empesche point son retour;
Quelque dieu qui brusle pour elle
Fait cette injure à mon amour.

Ainsi trompé de mon attente,
Je me consume vainement,
Et les remedes que je tente
Demeurent sans évenement.

Toute nuit en fin se termine;
La mienne seule a ce destin,
Que d'autant plus qu'elle chemine,
Moins elle approche du matin.

A Dieu donc, importune peste,
A qui j'ay trop donné de foy :
Le meilleur advis qui me reste,
C'est de me separer de toy.

Sors de mon ame, et t'en va suivre
Ceux qui desirent de guerir.
Plus tu me conseilles de vivre,
Plus je me resous de mourir.

X

C'est faussement qu'on estime
Qu'il ne soit point de beautez
Où ne se treuve le crime
De se plaire aux nouveautez.

Si Madame avoit envie
D'aimer des objets divers,
Seroit-elle pas suivie
Des yeux de tout l'univers?

Est-il courage si brave
Qui pust avecque raison
Fuïr d'estre son esclave
Et de vivre en sa prison?

Toutesfois cette belle ame,
A qui l'honneur sert de loy,
Ne hait rien tant que le blasme
D'aimer un autre que moy.

Tous ces charmes de langage
Dont on s'offre à la servir,
Me l'asseurent davantage,
Au lieu de me la ravir.

Aussi ma gloire est si grande
D'un tresor si precieux
Que je ne sçay quelle offrande
M'en peut acquitter aux cieux.

Tout le soin qui me demeure
N'est que d'obtenir du sort
Que ce qu'elle est à cette heure
Elle soit jusqu'à la mort.

De moy, c'est chose sans doute
Que l'astre qui fait les jours
Luira dans une autre voute
Quand j'auray d'autres amours





EPIGRAMMES

INSCRIPTIONS, ETC.

I

[SUR LE PORTRAIT D'ESTIENNE PASQUIER

PEINT SANS MAINS, EN 1583, PAR JEAN DOVY]

1585

Il ne faut qu'avec le visage
L'on tire tes mains au pinceau :
Tu les montres dans ton ouvrage,
Et les caches dans le tableau.

II

[EPITAPHE DE M. D'IS

PARENT DE L'AUTEUR]

1589

Icy dessous gist monsieur d'Is.
Plust or à Dieu qu'ils fussent dix!
Mes trois sœurs, mon pere et ma mere,
Le grand Eléazar, mon frere,
Mes trois tantes et monsieur d'Is.
Vous les nommé-je pas tous dix?

III

[POUR LE PORTRAIT DE MONTAIGNE]

1608

Voicy du grand Montaigne une entiere figure.
Le peintre a peint le corps, et luy son bel esprit :
Le premier par son art égale la nature ;
Mais l'autre la surpasse en tout ce qu'il écrit

IV

POUR MADEMOISELLE DE CONTY

1610

N'égalons point cette petite
Aux déesses que nous recite
L'histoire des siecles passez;
Tout cela n'est qu'une chimere;
Il faut dire, pour dire assez .
« Elle est belle comme sa mere. »

V

POUR UNE FONTAINE

INSCRIPTION

1614

Vois-tu, passant, couler cette onde,
Et s'écouler incontinent?
Ainsi fuit la gloire du monde,
Et rien que Dieu n'est permanent.

VI

POUR METTRE

DEVANT LES HEURES DE CALISTE

Av. 1615

Tant que vous serez sans amour,
Caliste, priez nuit et jour;
Vous n'aurez point misericorde.
Ce n'est pas que Dieu ne soit doux;
Mais pensez-vous qu'il vous accorde
Ce qu'on ne peut avoir de vous?

VII

AUTRE SUR LE MESME SUJET

Av. 1615

Prier Dieu qu'il vous soit propice,
Tant que vous me tourmenterez,
C'est le prier d'une injustice.
Faites-moy grace, et vous l'aurez.

VIII

POUR LA PUCELLE D'ORLEANS

1613

L'ennemy, tous droits violant,
Belle Amazone, en vous bruslant,
Témoigna son ame perfide;
Mais le Destin n'eut point de tort
Celle qui vivoit comme Alcide
Devoit mourir comme il est mort.

IX

[POUR LA STATUE DE LA PUCELLE D'ORLEANS]

1613

Passants, vous trouvez à redire
Qu'on ne voit icy rien gravé
De l'acte le plus relevé
Que jamais l'histoire ait fait lire;

La raison qui doit vous suffire,
C'est qu'en un miracle si haut
I est meilleur de ne rien dire
Que ne dire pas ce qu'il faut.

X

POUR METTRE AU-DEVANT

DU LIVRE DU SIEUR DE LORTIGUES

1617

Vous dont les censures s'étendent
Dessus les ouvrages de tous,
Ce livre se moque de vous :
Mars et les Muses le deffendent.

XI

SUR UNE IMAGE DE SAINCTE CATHERINE

1619

L'art, aussi bien que la nature,
Eust fait plaindre cette peinture ;

Mais il a voulu figurer
Qu'aux tourments dont la cause est belle
La gloire d'une ame fidelle
Est de souffrir sans murmurer.

XII

IMITÉ DE MARTIAL

1619

Jeanne, tandis que tu fus belle,
Tu le fus sans comparaison;
Anne, à cette heure, est de saison,
Et ne void rien si beau comme elle.
Comme à toy les ans luy mettront
Quelque jour lès rides au front,
Et feront à sa tresse blonde
Mesme outrage qu'à tes cheveux;
Mais voila comme va le monde :
Je t'ai vouluë, et je la veux.

XIII

A MONSIEUR DU PRÉ

SUR SON PORTRAIT DE L'ELOQUENCE FRANÇOISE

1620

Tu faux, du Pré, de nous pourtraire
Ce que l'eloquence a d'appas :
Quel besoin as-tu de le faire?
Qui te voit ne la voit-il pas?

XIV

POUR SERVIR D'EPITAPHE

AU CONNÉTABLE DE LUYNES

1621

Cet Absynthe au nez de barbet
En ce tombeau fait sa demeure.
Chacun en rit, et moy j'en pleure :
Je le voulois voir au gibet.

XV

[POUR LE PORTRAIT DE CASSANDRE

MAITRESSE DE RONSARD]

1622

L'art, la nature exprimant,
En ce portrait me fait belle;
Mais si ne suis-je point telle
Qu'aux écrits de mon amant.

XVI

[POUR L'ENTRÉE

DU ROY LOUÏS XIII A AIX]

1622

La Ville d'Aix au Roy

Grand fils du grand Henry, grand chef-d'œuvre des cieux,
Grand aise et grand amour des ames et des yeux,
Louis, dont ce beau jour la presence m'octroye,
Delices des sujets à ta garde commis :
Le portrait de Pallas fut la force de Troye,
Le tien sera la peur de tous nos ennemis.

XVII

[SUR LE MÊME SUJET]

1622

Amphion au Roy

Or sus, la porte est close aux tempestes civiles :
La Justice et la Paix ont les clefs de tes villes,
Espere tout, Loüis, et ne doute de rien.
Si le dieu que je sers entend l'art de predire,
Jamais siecle passé n'a veu monter empire
Où le siecle present verra monter le tien.

Les faits de plus de marque et de plus de mérite,
Que la vanité grecque en ses fables recite,
Dans la gloire des tiens seront ensevelis
Ton camp boira le Gange avant qu'il se repose;
Et dessous divers noms ce sera mesme chose
Estre maistre du monde et Roy des fleurs de lys

XVIII

[POUR METTRE AU-DEVANT

DE LA SOMME THÉOLOGIQUE DU PERE GARASSE]

1625

Esprits qui cherchez à médire,
Adressez-vous en autre lieu :
Cette œuvre est une œuvre de Dieu.
Garasse n'a fait que l'écrire.

XIX

[SUR LE MÊME SUJET]

1625

En vain, mon Garasse, la rage
De quelques profanes esprits
Pense diminuer le prix
De ton incomparable ouvrage.
Mes vers mourront avecque moy,
Ou ton nom au nom de mon Roy

Donnera de la jalousie;
Et dira la posterité
Que son bras défit l'heresie,
Et ton sçavoir l'impieté.

XX

POUR UN GENTIL-HOMME DE SES AMIS

QUI MOURUT AGÉ DE CENT ANS

1626?

N'attends, passant, que de ma gloire
Je te face une longue histoire,
Pleine de langage indiscret.
Qui se loüe irrite l'envie.
Juge de moy par le regret
Qu'eut la mort de m'oster la vie.

XXI

A M. COLLETET

SUR LA MORT DE SA SŒUR

En vain, mon Colletet, tu conjures la Parque
De repasser ta sœur dans la fatale barque :

Elle ne rend jamais un tresor qu'elle a pris.
Ce que l'on dit d'Orphée est bien peu veritable ;
Son chant n'a point forcé l'empire des Esprits,
Puis qu'on sait que l'arrest en est irrevocable.
Certes, si les beaux vers faisoient ce bel effet,
Tu ferois mieux que luy ce qu'on dit qu'il a fait.

XXII

Tu dis, Colin, de tous costez,
Que mes vers, à les ouïr lire,
Te font venir des cruditez,
Et penses qu'on en doive rire.
Cocu de long et de travers,
Sot au delà de toutes bornes,
Comme te plains-tu de mes vers,
Toy qui souffres si bien les cornes?

XXIII

SUR L'ALBUM DE MADAME DES LOGES

Ce livre est comme un sacré temple,
Où chacun doit, à mon exemple,
Offrir quelque chose de pris.

Cette offrande est due à la gloire
D'une dame que l'on doit croire
L'ornement des plus beaux esprits.

XXIV

Le soleil icy-bas ne voit que vanité ;
De vices et d'erreurs tout l'univers abonde ;
Mais aimer tendrement une jeune beauté
Est la plus douce erreur des vanitez du monde

XXV

A M. DE LA CHESNÉE

SUR SON LIVRE INTITULÉ *LE FLORISTE FRANÇOIS*

Tout est si beau dans ce recueil
Qu'Adam, relevant du cercueil,
Voyant ces merveilles paroistre,
Douteroit s'il parle du lieu
Où la voix puissante de Dieu
Luy donna premierement l'estre.



FRAGMENTS

I

[AU SUJET DE LA GUERRE DES PRINCES]

1614

O toy, qui d'un clein d'œil, sur la terre et sur l'onde,
Fais trembler tout le monde,
Dieu, qui tousjours es bon et tousjours l'as esté,
Verras-tu concerter à ces ames tragiques
Leurs funestes pratiques,
Et ne tonneras point sur leur impieté?

Voyez en quel estat est aujourd'huy la Francc,
Hors d'humaine esperance!

Les peuples les plus fiers du couchant et du nord,
Ou sont alliés d'elle, ou recherchent de l'estre;
Et ceux qu'elle a fait naistre
Tournent tous leurs conseils pour luy donner la mort!

II

[SUR LA MÊME GUERRE]

1614

Ames pleines de vent, que la rage a blessées,
Cognoissez votre faute, et bornez vos pensées
En un juste compas;
Attachez vostre espoir à de moindres conquestes :
Briare avoit cent mains, Typhon avoit cent testes,
Et ce que vous tentez leur cousta le trepas.

Soucis, retirez-vous; faites place à la joye,
Miserable douleur dont nous sommes la proye;
Nos vœux sont exaucez!
Les vertus de la Reine et les bontez celestes
Ont fait évanoüir ces orages funestes,
Et dissipé les vents qui nous ont menacez.

III

[PRÉDICTION DE LA MEUSE
AUX PRINCES RÉVOLTÉS]

1614

Allez à la malheure, allez, ames tragiques,
Qui fondez vostre gloire aux miseres publiques,
Et dont l'orgueil ne cognoist point de lois.
Allez, fleaux de la France et les pestes du monde :
Jamais pas un de vous ne reverra mon onde;
Regardez-la pour la derniere fois.

IV

PROPHÉTIE DU DIEU DE SEINE
STANCES

1617

Va-t'en à la malheure, excrement de la terre,
Monstre qui dans la paix fais les maux de la guerre,

Et dont l'orgueil ne cognoist point de loix.
En quelque haut dessein que ton esprit s'égare,
Tes jours sont à leur fin, ta cheute se prepare :
Regarde-moy pour la derniere fois.

C'est assez que, cinq ans, ton audace effrontée,
Sur des ailes de cire aux estoilles montée,
Princes et rois ait osé defier.
La Fortune t'appelle au rang de ses victimes;
Et le Ciel, accusé de supporter tes crimes,
Est resolu de se justifier.

V

[POUR LA MARQUISE DE RAMBOUILLET]

VERS 1624

Et maintenant encore en cet âge penchant
Où mon peu de lumiere est si prez du couchant,
Quand je verrois Helene, au monde revenue
En l'estat glorieux où Pâris l'a connue,
Faire à toute la terre adorer ses appas,
N'en estant point aimé, je ne l'aimerois pas.
Cette belle bergere, à qui les Destinées
Sembloient avoir gardé mes dernieres années,

Eut en perfection tous les rares tresors
Qui parent un esprit et font aimer un corps.
Ce ne furent qu'attraits, ce ne furent que charmes;
Sitost que je la vis, je luy rendis les armes;
Un objet si puissant ébranla ma raison,
Je voulus estre sien, j'entray dans sa prison,
Et de tout mon pouvoir essayai de luy plaire
Tant que ma servitude espera du salaire.
Mais, comme j'apperçus l'infaillible danger
Où, si je poursuivois, je m'allois engager,
Le soin de mon salut m'osta cette pensée;
J'eus honte de brusler pour une ame glacée,
Et, sans me travailler à luy faire pitié,
Restreignis mon amour aux termes d'amitié.

VI

[SUR LA PRISE PROCHAINE DE LA ROCHELLE]

1628

Enfin mon Roy les a mis bas,
Ces murs qui de tant de combats

Furent les tragiques matieres:
La Rochelle est en poudre, et ses champs desertez
N'ont face que de cimetieres,
Où gisent les Titans qui les ont habitez.

VII

[CONTRE LES MIGNONS DE HENRI III]

Les peuples, pipez de leur mine,
Les voyant ainsi renfermer,
Jugeoient qu'ils parloient de s'armer
Pour conquerir la Palestine,
Et borner de Tyr à Calis
L'empire de la fleur de lys;
Et toutesfois leur entreprise
Estoit le parfum d'un collet,
Le point coupé d'une chemise,
Et la figure d'un ballet.

De leur mollesse letargique,
Le Discord, sortant des enfers,
Des maux que nous avons soufferts
Nous ourdit la toille tragique.

La justice n'eut plus de poids,
L'impunité chassa les loix,
Et le taon des guerres civiles
Piqua les ames des mechans,
Qui firent avoir à nos villes
La face deserte des champs.

VIII

A MONSEIGNEUR

LE CARDINAL DE RICHELIEU

Grand et grand prince de l'Église,
Richelieu, jusques à la mort,
Quelque chemin que l'homme élise,
Il est à la mercy du sort.
Nos jours filez de toutes soyes
Ont des ennuis comme des joyes;
Et de ce meslange divers
Se composent nos destinées,
Comme on voit le cours des années
Composé d'estez et d'hyvers.

Tantost une molle bonace
Nous laisse joüer sur les flots,
Tantost un peril nous menace,
Plus grand que l'art des matelots;
Et cette sagesse profonde,
Qui donne aux fortunes du monde
Leur fatale necessité,
N'a fait loy qui moins se revoque
Que celle du flus reciproque
De l'heur et de l'adversité.

IX

Elle estoit jusqu'au nombril
Sur les ondes paroissante,
Telle que l'aube naissante
Peint les roses en avril.

X

RAGMENT D'UNE ODE D'HORACE

icy venir le temps que je vous avois dit.
; yeux, pauvre Caliste, ont perdu leur credit,
leur piteux estat aujourd'huy me fait honte
D'en avoir tenu conte.

XI

Vous avez beau, mon berger,
Me deguiser le danger,
Je sçay bien que par mes larmes
Le jeu se terminera;
Mais vos prieres sont charmes:
Faites ce qu'il vous plaira.

XII

. . . .
Et quand j'auray peint ton image,
Comme j'en prepare l'ouvrage,
Sans doute on dira quelque jour :
« Quoy que d'Apelle on nous raconte,
Malherbe pouvoit, à sa honte,
Achever la mere d'Amour. »





NOTES

Les poésies de Malherbe n'ont été réunies qu'après sa mort. Elles forment la seconde partie du livre intitulé :

Les Œuvres de M. François de Malherbe, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy. A Paris, chez Charles Chappelain, MDCXXX, in-4°, avec privilége du Roy.

C'est d'après cette édition que nous avons établi le texte du présent volume.

Nous ne croyons pas devoir mentionner les soixante ou quatre-vingts réimpressions qui l'ont suivie. M. Lud. Lalanne en a donné, dans son excellente édition de *Malherbe* en 5 vol. in-8°, publiée chez Hachette, 1862-1869, une bibliographie très-complète.

Les seules pièces de vers détachées dont on connaisse aujourd'hui des exemplaires imprimés sont :

1° *Les Larmes de saint Pierre*, Paris, 1587, in-4°;

2° *Ode à la Reine pour sa bienvenue*, Aix, 1601, in-8°;

3° *Ode sur l'attentat commis en la personne de S. M.*, 1605, in-8°;

4° *Vers à la Reine*, Paris, Beys, 1611, in-8°;

5° *Pour le Roy allant chastier les Rochellois*, Paris, 1628, in-4°.

Les principaux recueils de poésies où se trouvent des vers de Malherbe imprimés de son vivant sont :

1° *Diverses Poësies nouvelles*, Rouen, R. Du Petit-Val, 1597, in-12 ;

2° *L'Academie des poëtes françois*, Paris, Dubreuil, 1599, in-12 ;

3° *Le Parnasse des plus excellents poëtes françois de ce temps, ou les Muses françoises ralliées de diverses parts*, Paris, Guillemot, 2 vol. in-12, 1599-1600, 1603, 1607, 1609, 1618 et 1628 ;

4° *Les Muses Gaillardes*, Du Breuil, 1609, in-12 ;

5° *Le Temple d'Apollon*, Rouen, R. Du Petit-Val, 1611, 2 vol. in-12;

6° *Les Delices de la poësie françoise*, rec. par F. de Rosset, Paris, Du Bray, 1615, 2 vol. in-8° ;

Les mêmes, 1620 et 1621;

7° *Le Cabinet des Muses*, Rouen, Du Petit-Val, 1619, in-12 ;

8° *Recueil des plus beaux vers de MM. Malherbe, Racan*, etc., Paris, Du Bray, in-8°, 1626, 1627, 1630, 1638;

9° *Le Sejour des Muses, ou la Cresme des bons vers*, etc., Rouen, 1626, in-12; 1630, in-8°.

Page 1, ligne 1. Cette ode célèbre la prise de Marseille, restée huit ans au pouvoir de la Ligue et réduite par le duc de Guise.

— 2, 16. Charles de Lorraine, fils de Henri le Balafré.

— 2, 20. Malherbe joue sur le mot *Liberté*, en faisant allusion aux frères *Libertat*, qui livrèrent la ville aux troupes royales.

— 3, 24. Les Guises prétendaient descendre de Godefroy de Bouillon. A. Chénier trouve cette ode belle, pleine de

chaleur, vive et lyrique. Sainte-Beuve, moins enthousiasmé, la trouve froide, et affublée d'une beauté de convention.

Page 7, ligne 2. La reine *Mere du Roy* est un non-sens. Marie de Medicis, qui venait d'épouser Henri IV par procuration, passait le 16 novembre 1600 à Aix, où cette ode lui fut présentée. On a cru toutefois devoir respecter le titre imprimé dans l'édition de 1630.

— 8, 1. *Doute* était alors du féminin, et, au vers 4, *étude* est mis au masculin.

— 8, 6. Il a bien raison de dire l'éternelle *Fleur de lys*, car il n'est pas une de ses odes où cette image ne se représente. D'ailleurs, quand il tient une idée, il la répète mille fois selon sa coutume, dit M. A. Chénier, forcé d'avouer, malgré son admiration pour le poëte, qu'il n'est guère recommandable que pour le style.

— 9, 3. C'est-à-dire que la face de la reine inspire le respect.

— 9, 24. En effet, une tempête força Marie de Médicis de relâcher à Portofino, du 19 au 28 octobre.

— 13, 7 à 16. Cette strophe est élégante et poétique, dit A. Chénier, qui remarque avec Saint-Marc qu'elle offre un sens obscène et un manque de bienséance blâmable.

— 14, 21. Le duc de Savoie ayant pris Carmagnole, capitale du marquisat de Saluces, en 1598, Henri IV lui avait déclaré la guerre.

— 16, 1. Le siége posé devant Nice en 1543 par François Ier et Barberousse, repoussé par Charles-Quint.

— 16, 7. *Soissons*, Charles de Bourbon duc de Soissons.

— 17, 7. Ce n'est point l'attentat de Jean Chastel; mais celui de Jacques des Isles, procureur à Senlis, qui, sur le Pont-Neuf, arracha le manteau du roi. Reconnu fou, des Isles ne fut point puni.

— 19, 25. *Émerveillable* n'a point été accueilli par l'Académie. *Change* : changement.

— 26. Le duc de Bouillon s'étant retranché dans Sedan,

Henri IV partit en mars 1606 pour le réduire; mais à l'approche du roi la ville se rendit.

Page 34, ligne 22. L'amaranthe est l'emblème de l'immortalité.

— 36. Malherbe était dans la maison de M. de Bellegarde quand il fit cette ode. C'était deux ans avant la mort de Henri IV. Le texte des premières éditions diffère notablement de celui de 1630. M. Lud. Lalanne l'a donné dans son *Malherbe*.

— 39, 5 et suiv. Les maréchaux de Termes et de Bellegarde combattirent vaillamment en Italie. Voyez Brantôme.

— 47. La reine mère, en récompense de cette ode, accorda à Malherbe une pension de 1,500 livres.

— 48, 15. Busiris, roi d'Égypte, dont Hercule punit la cruauté.

— 49, 3. Le 2 septembre 1610, la ville de Juliers fut prise par les Français, commandés par le maréchal de la Châtre et appuyés par Maurice de Nassau.

— 54. Malherbe, qui composa cette ode à l'occasion de la guerre des Princes, ne l'acheva point et ne la publia pas.

— 60, 7. A. Chénier, pour remplacer ce vers, en a proposé un autre bien plus poétique :

C'est d'amour seul qu'on y soupire.

— 60, 14. Cet embrassement qui *applanit* les Pyrénées enlève à Louis XIV le fameux mot : « Il n'y a plus de Pyrénées. » Mais Louis XIV avait-il lu Malherbe ?

— 62, 23. *Le jeune Atride :* Ménélas.

— 64. Rien ne manque à cette ode, dit Sainte-Beuve. C'est la vieillesse du talent dans toute sa verdeur. Elle fut composée quand Louis XIII partait pour chasser les Anglais de l'île de Ré, qu'ils avaient prise, et achever de réduire La Rochelle.

— 68, 3. Phlègre, ville de Macédoine, aux environs de laquelle la mythologie plaçait la révolte des Géants contre

les dieux. *Put :* pue. Richelet et Furetière admettent *puer* en disant qu'au présent on conjugue : *Je pus, tu pus, il put.*

Page 68, ligne 12. *Fuir* était dissyllabe au XVIe siècle et au commencement du XVIIe.

— 72. Cette ode fut peut-être la dernière pièce que Malherbe écrivit. Il revenait malade de La Rochelle, et mourut peu après. Elle fut publiée d'après les papiers de Peiresc, qui sont à Carpentras. Elle est détestable, dit A. Chénier.

— 74, 11 et suiv. Quelle singulière image! ce soldat qui n'ose quitter son poste pour se soulager, nonobstant que trop il lui tarde.

— 81. Henri de Bourbon, duc de Montpensier, demanda, vers 1591 ou 1592, la main de Catherine de Bourbon, duchesse de Bar, sœur de Henri IV. Ce mariage manqua et la duchesse mourut peu de temps après.

On lit dans le temple d'Apollon, où ces vers furent publiés pour la première fois, un sonnet de la duchesse de Bar, qui semble une réponse aux vers faits par Malherbe pour Henri de Montpensier :

Cet œil par trop hardi, cet œil audacieux
Qui a osé me voir, avoit-il esperance
D'estre exempt de douleur? N'avoit-il cognoissance
Que le soleil est beau, mais qu'il blesse les yeux?

Avoit-il oublié ce que peuvent les Dieux
Sur l'orgueil des mortels? Si de telle oubliance,
Aveuglé maintenant, il en fait penitence,
A-t-il pas merité d'estre puni par eux?

Puis donc que vostre mal vient d'estre temeraire,
Il vous le faut souffrir et patient vous taire
Sans de pleurs et de cris importuner les cieux.

Ils le veulent ainsi, et moy la fille aisnée
De ce grand Jupiter, chef de la destinée,
Je punis par mes yeux les vostres curieux.

— 83, 1. Malherbe avait appelé Des Yveteaux *M. Para-*

blalafla à cause d'un vers où se trouvaient ces mots : « Comparable à la flamme... » « Vous n'avez rien à me reprocher *Monsieur Malapla*, répondit Des Yveteaux, faisant allusion au vers qui commence les stances III.

Bien que A. Chénier ait reproché à Malherbe ces stances à rimes plates, elles ont une certaine harmonie mélancolique qui ressemble au murmure d'un ruisseau et qui n'est pas sans charme.

Page 86. Ménage dit tenir du fils de Du Perrier que cette Caritée était la veuve d'un M. L'Evesque, seigneur de Saint-Estienne, gentilhomme provençal.

— 92. François Du Perrier, fils de Laurent Du Perrier, avocat au parlement d'Aix en Provence, était un grand ami de Malherbe. La mort de sa fille, qui s'appelait Marguerite, inspira tous les beaux esprits de Provence et Du Perrier lui-même. Cette pièce célèbre n'a pu être écrite qu'à la fin de 1599, puisque Malherbe y fait allusion à la mort de ses deux premiers enfants dont le second mourut en juin 1599.

La première version de ces stances célèbres différait beaucoup de celle qui est aujourd'hui connue. Elles parurent d'abord en Provence, en une feuille volante aujourd'hui perdue ; mais Huet en avait conservé une copie que Saint-Marc et M. Lud. Lalanne ont reproduite, et dont il nous a paru intéressant de conserver les variantes.

— 92, 1 :

Ta Douleur, Cleophon, sera donc incurable ;
Et les sages discours,
Qu'apporte à l'adoucir un amy secourable,
L'enaigrissent toujours.

— 92, 9 :

J'ay sceu de son esprit la beauté naturelle,
Et si par du mespris
Je voulois t'empescher de souspirer pour elle,
Je seroys mal appris.

Nul autre plus que moy n'a fait cas de sa perte,
Pour avoir veu ses mœurs,

Avec estonnement qu'une saison si verte
Portast des fruits si meurs.

Page 93, ligne 1 :

Mais elle estoit du monde où les plus belles choses
Font le moins de sejour,
Et ne pouvoit, Rosette, estre mieux que les roses,
Qui ne vivent qu'un jour.

— 94, 5 :

Mais, lorsque la blessure est en lieu si sensible,
Il faut que de tout point
L'homme cesse d'estre homme et n'ait rien de passible
S'il ne s'en émeut point.

— 95, 13 :

La mort d'un coup fatal toute chose moissonne,
Et l'arrest souverain
Qui veut que sa rigueur ne cognoisse personne
Est escrit en airain.

— 95, 5 et suiv. Cette stance dénote une insensibilité et une sécheresse de cœur révoltantes.

— 95, 13. J'ai causé une espèce d'émeute littéraire en signalant, dans ce vers : « La mort a des rigueurs à nulle autre pareille », une grave incorrection. Je maintiens toutefois que le mot *nulle* se rapporte au substantif *rigueurs,* et devrait être au pluriel féminin. Malherbe eût écrit en prose : *des rigueurs pareilles à nulles autres ;* il a mieux aimé violer la grammaire que de fausser un beau vers.

— 96. La Prosopopée d'Ostende est imitée de onze hexamètres latins de Grotius, composés en 1604 quand, après un siége de trois ans et trois mois, Ostende se rendit aux Espagnols. Ces vers de Grotius ont été traduits aussi par Du Vair, Rapin, Est. Pasquier et Des Yveteaux.

— 100, 17. Nérée, au dire de Ménage, serait l'anagramme du nom d'une dame provençale qui s'appelait Rénée.

Page 103, ligne 10. *Si l'ange a le premier, l'homme a le second lieu.* Nous avons suivi la leçon donnée par les *Delices de la poësie françoise* (1615), bien préférable au texte de 1630 où on lit : *Si l'ange est le premier.*

— 103, dernier vers. *Bassement :* à voix basse.

— 105. Ce combat de barrière eut lieu le 25 février 1609. Bassompierre, qui en faisait partie, en dit peu de chose, si ce n'est que le comte de Sault, Saint-Luc et lui entraient ensemble sous le titre de chevaliers de l'Aigle.

— 108. Écrit en 1665, lorsque Henri IV partait pour aller tenir les grands jours d'Auvergne. L'Académie française passa trois mois, en 1638, à l'examen des 17 premières strophes.

— 108, 3. Le *Parnasse* des plus excellents poëtes de ce temps donnait bien la vraie leçon :

.....*et rangé* l'insolence, etc.

mais les autres éditeurs jusqu'à Ménage, ayant imprimé fautivement *l'innocence*, l'Académie, qui ne vit pas la faute, déclara que le vers n'offrait aucun sens raisonnable.

— 111, 4. Le *Parnasse* (1607) donne : *n'orra* plus de tambours. Cette leçon doit être la vraie ; 1530 porte : *n'aura* plus...

— 112, 5. La *vergogne* a quelque chose de plus énergique que la *honte.*

— 114. C'est MM. de Guise, de Bellegarde, etc., qui représentaient Neptune et les dieux marins, dans le ballet des *Quatre Éléments*, dansé le 20 février 1606 aux couches de la reine.

— 117. Écrit, au dire de Ménage, au sujet d'une fille qui s'était imaginée que M. de Bellegarde l'aimait.

— 120. Racan dit que ces stances ont été faites pour la vicomtesse d'Auchy. Mais Ménage assure, d'après la marquise de Rambouillet, qu'elles ont pour objet la comtesse de la Roche, et que les vers 12 et 13 de la page 121 seraient une allusion voilée à son nom.

La vicomtesse d'Auchy (Charlotte Jouvenel des Ursins) a été fort aimée de Malherbe, qui la chantait sous le nom de *Caliste*. Elle n'aurait nullement mérité ce surnom, si l'on en croit Tallemant des Réaux : « Elle n'avait rien de beau que la gorge et le tour du visage. Elle avait un teint de malade, et ses yeux furent toujours les moins brillants et les moins clairvoyants du monde. »

Page 126. Composées pour Mme d'Auchy, ces stances servirent à M. de Bellegarde pour la princesse de Conty, fille du duc Henri de Guise, dit le *Balafré*.

— 129. Le ballet de la reine est du commencement de 1609. Voyez Bassompierre et le *Journal de l'Estoile*.

— 133. L'idée de ces vers est prise dans l'Anthologie grecque. Malherbe les fit en un jour pour Madame, fille aînée du roi, alors âgée de sept ans.

— 135. Henri IV s'était pris d'une passion sénile pour Charlotte-Marguerite de Montmorency, mariée le 17 mai 1609 à Henri de Bourbon, prince de Condé. Celui-ci, pour soustraire sa femme (Oranthe) aux poursuites du roi (Alcandre), l'emmena en Suisse, puis à Landrecies, puis à Bruxelles. (Voir l'*Histoire des princes de Condé*, par Mgr le duc d'Aumale. Paris, Lévy frères, 1864, in-8°, t. II, pages 255 et suiv.)

Les quatre pièces suivantes sont sur le même sujet. A. Chénier n'aime point à voir la lyre de Malherbe devenir *l'entremetteuse* du roi et de plusieurs particuliers.

— 136, 8. Ce vers, sauf les deux premières lettres, manque dans l'édition de 1630. Il se trouve, tel que nous le donnons, dans l'édition de 1659, Orléans et Paris, in-12. Il ne paraît pas être de Ménage, puisque la première édition de ses commentaires est postérieure de sept ans (1666). Le vers donné par M. Lalanne :

Quittez la demeure où vous êtes,

« qui rime trop bien avec le suivant », n'est certainement pas de Malherbe. Il était incapable de commettre une pareille faute.

Page 146, ligne 18. L'édition de 1630 donne : *Tiennent mes souhaits*. La correction est de Ménage.

— 154. L'édition de 1630 donne pour la première fois ces stances auxquelles Malherbe travailla jusqu'à la fin de sa vie, suivant Racan, qui a dit aussi à Ménage qu'*Alcippe* était le duc de Bellegarde.

— 158. Cette pièce a été écrite sur des rimes masculines, pour se conformer au rhythme d'un air sur lequel cependant elle ne put être chantée, Malherbe n'ayant donné au premier vers que dix pieds au lieu de onze.

— 161. Imprimé dans le *Camp de la place Royale, ou Relation de ce qui s'est passé les* 5, 6 *et* 7 *avril* 1612, *pour la publication des mariages du Roy et de Madame avec l'Infante et le Prince d'Espagne*, recueilli par H. de Porchères. (Paris, 1612, in-4°.)
La pièce suivante figure au même recueil.

— 166, 6. Allusion à une légende d'après laquelle un ange aurait apporté à Clovis les fleurs de lis, au moment de son baptême.

— 168. Présenté à Louis XIII vers le 20 avril 1614, quand le traité du 15 mai, signé à Sainte-Menehould, allait mettre fin à la première guerre des princes. C'est le psaume *Sæpe expugnaverunt me a juventute mea.*

— 170. Ballet dansé à la Cour, le 19 mars 1615, en l'honneur des alliances de France et d'Espagne.

— 171, 23. *Elize :* Madame Élisabeth.

— 172, 1. *Le jeune demy-dieu :* Philippe IV.

— 172, 12. *Celle qu'en sa place il nous doit envoyer :* Anne d'Autriche.

— 174. Publié d'abord sous le titre d'Epithalame, dans les *Delices de la poësie françoise*, en 1615.

— 176. Chrisanthe serait Anne d'Autriche.

— 179. Composé en faveur de Charles Chabot, comte de Charny, pour Mlle de Castille. Ils se marièrent en 1720. Devenue veuve l'année suivante, elle épousa en 1623 le comte de Chalais, décapité en 1626.

Page 183. Encore des vers d'amour écrits à froid pour un autre : Louis de Bourbon, comte de Soissons, qui espérait épouser Henriette de France, devenue en 1625 reine d'Angleterre.

— 186. Le premier président Nicolas de Verdun perdit, en 1626, Charlotte du Gué, sa femme. Les stances consolatoires de Malherbe le trouvèrent parfaitement consolé et remarié avec Charlotte de Fondebon. Un peu plus tard elles l'auraient trouvé défunt; car il mourut le 17 mars 1627, au moment où elles paraissaient dans le recueil des plus beaux vers (Paris, 1627, privilége du 2 juin 1626).

— 193. Le sujet, l'occasion et la date de ces vers, publiés en 1630, sont inconnus.

— 193, 8. Dans l'édition de 1630 on lit *croy;* c'est une faute qui a été corrigée.

— 194, 7. *Cautes,* prudentes, fort en usage au XVIe siècle, commençait à vieillir du temps même de Malherbe.

— 197. Cette œuvre de Malherbe, qui peut passer pour une œuvre de jeunesse, bien qu'il eût trente-deux ans quand il la publia, est longue et faible. Il suivait d'ailleurs un pauvre modèle. Le poëme de Luigi Tansillo, imprimé à Venise en 1560, fut depuis très-augmenté par l'auteur. Ménage, A. Chénier et Sainte-Beuve, tout en critiquant l'enflure du style, admirent la versification des stances de Malherbe.

— 197, 5. *Fait-faire.* v. 6 : *Fidelle-infidélité.* M. Becq de Fouquières relève en outre aux vers 8, 20, 95, 138, etc., de nombreuses répétitions de mots également affectées et de mauvais goût.

— 197, 14. L'édition de 1630 écrit : « Cet âge ferrée », mettant *âge* à la fois au masculin et au féminin. Les impressions antérieures offrent : « ceste âge ». Ce mot était alors féminin.

— 198, 11. Son nom de *Rocher,* allusion au *Tu es Petrus, et super hanc petram,* etc., calembour tombé d'une bouche divine.

— 202, 22. On lit dans l'édition de 1630 : « Quitte-moy,

je te prie, je ne veux plus de toy ». Ce n'est pas un vers. Les impressions antérieures m'ont fourni la vraie leçon.

Page 208, ligne 2. *Voudriez* est ici de deux syllabes, comme il l'était au XVIe siècle. Corneille le premier fit *meurtrier* de trois syllabes et introduisit ainsi l'usage actuel.

— 215. Ce sonnet a été retrouvé par Ed. Fournier en tête de : *Le Triomphe du Berlan*, etc., par le cap. J. Perrache, gentilhomme provençal. Paris, 1585 et 1587.

— 217. Charlotte-Catherine de la Trémouille fut la seconde femme de Henri de Bourbon, prince de Condé, né le 29 décembre 1552 et mort le 5 mars 1588. Elle eut de lui Henri II de Bourbon et Éléonore. Elle mourut à Paris le 28 juillet 1629, âgée de 62 ans.

— 218. Composé pour la naissance du duc d'Orléans, second fils de Henri IV, né le 16 avril 1607, mort le 17 novembre 1611. Voyez son épitaphe page 231.

— 220. M. Lalanne a établi la date de ce sonnet d'après une lettre de Malherbe, qui fixe en mars 1608 la date du premier ballet dansé par le Dauphin.

— 221. Sonnet irrégulier, retrouvé dans : l'*Art d'embellir, tiré du sens de ce sacré paradoxe : la sagesse de la personne embellit sa face*, par D. de Rivault, seigneur de Flurance, 1608.

— 222, 1. *Caliste* est la vicomtesse d'Auchy, dont Malherbe était épris à sa façon. (Voyez ci-dessus la note sur la page 220.) Ce sonnet et les quatre suivants furent insérés en 1609 dans le *Nouveau Recueil des plus beaux vers de ce temps*, dédié à la vicomtesse d'Auchy.

— 222. On dirait aujourd'hui : *Quel astre malheureux a bâti ma fortune !*

— 222. Les vers 7 et 8 sont intervertis dans l'édition de 1630, nous les avons remis en leur ordre.

— 223. Berthelot, qui était du même avis que Tallemant sur la vicomtesse d'Auchy et qui détestait Malherbe, a

mis dans le *Cabinet satyrique* une cruelle parodie de ce sonnet :

De toutes les laideurs Francine est la plus laide;
C'est un œuvre où Nature a faict tous ses efforts,
Et tant de saletez habitent sur son corps
Que d'un retraict rempli les parfums il excede.

La clarté de son teinct du sublime procede,
Il la garde dedans et la porte dehors;
Sa voix d'une grenouille imite les accords,
Et l'art n'y peut jamais donner aucun remede.

La cire de ses yeux éblouit les regards,
Ainsi que dans le miel Amour y teint ses dards,
Dont il la perce à jour, comme l'on fait un crible.

Mes yeux, en la voyant, font un mauvais repas :
Qu'en dis-tu, ma raison? Crois-tu qu'il soit possible
D'avoir du jugement et ne l'abhorrer pas?

Page 226. Fait à Fontainebleau, selon Ménage.

— 226, 11. J'y deviens plus sec... O que cette épithète lui va bien, au physique et au moral!

— 228. Publié en 1615 dans les *Delices de la poësie françoise*, et réuni aux œuvres de Malherbe par Saint-Marc.

— 229. Marie de Bourbon, princesse de Conti, fille de Louis de Bourbon, prince de Condé, et de Marguerite Louise de Lorraine, née en 1610 et morte 12 jours après sa naissance.

— 231. Voyez la note sur le sonnet III, page 218.

— 233. Sonnet irrégulier imprimé en 1611 au *Recueil des vers lugubres et spirituels* de Louis de Chabans sieur du Maine, et dans l'édition de 1630.

— 234. Publié en 1613 en tête des *Théoremes sur le sacré mystere de nostre redemption*, par M. de la Ceppede, premier président de la Cour des comptes de Provence.

— 235. Pour Mlle Hallé, fille du doyen de la Chambre

des comptes de Paris, femme d'Étienne du Puget, depuis évêque de Marseille.

Page 237. La fille de Henri de Guise, *le Balafré.*

— 238. Daniel Rabel, fils de Jean Rabel, auteur d'un livre de fleurs peint en 1624, existant à la bibliothèque nationale. Il organisa des ballets, fut ingénieur du Roy en Brie et en Champagne. Graveur habile, il a laissé son portrait. Il épousa avant 1615 Antoinette Guibour. Il vivait encore en 1632.

— 239, 7. La neufvaine, c'est la troupe de neuf muses. *Le neufvain troupeau*, comme disait Ronsard.

— 240. Ce sonnet porte sa date avec lui. Louis XIII avait 22 ans, étant né en septembre 1601. D'ailleurs Racan dit qu'il fut composé en 1624.

— 241, 6. *Resinée :* résignée. Le *g* ne se prononçait pas. Il est encore muet dans certains mots, ex. : signet, qui se prononce *sinet.*

— 242, 2. Le mot *fatale* est pris dans le sens latin qui, selon la phrase, signifiait *funeste* ou *propice.*

— 245, 5. Ces deux *marauds* sont Gaspard de Bouet, baron de Bormes, et Paul de Fortia de Piles. Ce dernier avait déjà eu, en 1622, une contestation avec Marc-Antoine de Malherbe.

— 246. Ce sonnet, qui figure en tête de *Philine, ou l'Amour contraire, pastorale* (Paris, Collet, 1730, in-8°), a été retrouvé par M. Lalanne.

— 249. Berthelot a donné, en sept couplets, dans le *Parnasse satyrique*, une parodie de cette chanson. Elle se termine ainsi :

Estre six ans à faire une ode,
Et faire des loix à sa mode,
Cela se peut facilement ;
Mais de nous charmer les oreilles,
Par sa Merveille des merveilles,
Cela ne se peut nullement.

Malherbe fit bâtonner Berthelot. C'était prouver que le parodiste avait raison.

Page 252. Cette chanson fut composée pour Henri IV, amoureux de la princesse de Condé. Malherbe l'écrivit sur le rhythme d'une chanson qu'il avait commencée et dont on ne connaît que ce couplet ;

Infidele memoire,
Pourquoi fais-tu gloire
De me ramentevoir
Une saison prospere,
Que je desespere
De jamais plus revoir.

Le roi y fit mettre un autre air par Guesdron.

— 255. Composée, selon Racan, pour madame de Rambouillet; selon Ménage, pour la vicomtesse d'Auchy. Imitée en partie d'un sonnet du cardinal du Perron :

Ils s'en vont, ces beaux yeux, ces soleils de ma vie.

— 260, 1. Anne d'Autriche.

— 262. Cette chanson et la suivante ont été écrites pour M. de Bellegarde, amoureux alors d'Anne d'Autriche.

Malherbe faisait là un singulier métier. A plus de soixante ans être le *complaisant* de M. de Bellegarde et autres! Aussi ses couplets sont-ils d'une déplorable faiblesse.

— 264, 11. Le texte de 1630 donne *le bas,* mais nous avons cru devoir imprimer *là-bas.*

— 265, 11. *Poison* était alors du féminin, et le peuple le fait encore du même genre.

— 267. Vers composés sur un air qui explique mais ne justifie pas l'irrégularité du rhythme.

— 273, 13. *Chose sans doute :* qui ne fait pas de doute.

— 275. Imprimé dans : *La Main, ou Œuvres poétiques faites sur la main d'Est. Pasquier* (Paris, Gandouleau, 1584, in-4°).

Page 276. M. Becq de Fouquières a tenté d'expliquer ces vers dans un sens favorable : « Malherbe a voulu dire et a dit : *Plût or* (*présentement*) *à Dieu qu'ils fussent dix;* c'est-à-dire plût à Dieu que mes parents fussent encore à cette heure au nombre de dix!... Ce vers sans l'adverbe de lieu y ne peut se prêter à l'interprétation des éditeurs. » Je tiens pour ma part que l'épigramme est odieuse. Le cœur et l'esprit de M. de Fouquières ne sauraient excuser le caractère cruel et vindicatif de Malherbe.

— 276, 7. Le docteur Payen, d'après une note de Jamet, a restitué à Malherbe ce quatrain gravé au bas du portrait de Montaigne, par Th. de Leu.

— 277, 1. Voyez la note sur la page 229.

— 277, 7. Au lieu de « Histoire *du temps passé* », qui se trouve dans l'édition de 1630 et qui forme une double faute, de quantité et de rime, nous avons imprimé : « l'histoire *des siècles passez.* »

— 277, 7. Inscrit sur la fontaine de l'hôtel de Rambouillet.

— 278. Ce sixain et le quatrain qui suit rappellent les miévreries galantes de Melin de Saint-Gelays.

— 279. Ces deux inscriptions sont trop théâtrales pour la naïve et poétique figure de Jeanne d'Arc.

— 280, 9. Cette épigramme signifie que l'art aurait pu, dans cette peinture, exprimer la douleur plaintive ; il a préféré exprimer la résignation.

— 281, 5. Voici l'épigramme de Martial (VI, 40) :

Fœmina præferri potuit tibi nulla, Lycori :
Præferri Glyceræ fœmina nulla potest.
Hæc erit hoc quod tu : tu non potes esse quod hæc est.
Tempora quid faciunt! hanc volo, te volui.

— 282, 5. *L'absinthe* s'appelait aussi *Aluyne*. Cela forme un stupide jeu de mots sur le nom du favori livré aux assassins. Et c'est à lui que, peu de temps auparavant, Malherbe avait dédié sa traduction de Tite-Live !

Page 283, ligne 1. Dans mes œuvres inédites de Ronsard (Paris, Aubry, 1855, pet. in-8°), en publiant sa vie par Colletet, j'ai fait connaître le premier que ce quatrain était *de la façon de Malherbe.*

— 283, 5. Tiré du *Discours sur les arcs triomphaux* dressés en la ville d'Aix à... l'arrivée de... Louis XIII, 1624. Publié par M. Lalanne en 1862, ainsi que les trois pièces suivantes.

— 287, 7. Il n'y a rien au monde de plus bête que cette épigramme, dit A. Chénier.

— 288, 8. Retrouvé par M. P. Lacroix dans le *Floriste François, traitant de l'origine des tulipes, etc.*, par le sieur de la Chesnée Monstereul (Caën, 1654). Ces vers sont assez dans le style du poëte. Toutefois, à cette époque vivait un autre Malherbe qui a laissé sa signature sur un certain nombre de livres de la moitié du XVIIe siècle, et à qui on pourrait attribuer ce sixain.

— 289. « On a de Malherbe, a dit Sainte-Beuve (*C. du L.*, VIII, p. 59), quelques belles strophes *d'attente* qui étaient toutes taillées pour des odes qui ne sont point venues; ce sont des ébauches fières, un peu roides, des jets de marbre coupés court, mais qui sentent un mâle ciseau. » On peut appliquer cette fine remarque à presque tous les fragments qui suivent.

— 290, 5. Quoique le mot *vents* soit au pluriel dans l'original, on comprend que nous ayons supprimé l'*s* pour éviter le sens un peu trop singulier qu'on aurait pu attribuer à ce mot. Il n'y a là sans doute qu'une faute typographique qui aura échappé au flair du correcteur.

— 291. Ce titre a été rétabli par M. Lalanne.

— 291, 4. *Fleaux* était alors monosyllabe; il l'est encore dans les provinces du centre, où l'on prononce *flau*, et en Normandie où l'on dit *flais*.

— 291, 7. Contre le maréchal d'Ancre, qu'il avait loué dans la prospérité. Les vers font honneur au poëte, les sentiments font honte à l'homme.

Page 292, l. 11. Seuls vers à rimes plates que l'on connaisse de Malherbe.

— 293, 15. Il faudrait : *les a mis à bas*. Mettre bas exprime une tout autre idée.

— 294, 5. Racan tenait de Malherbe que cette invective était dirigée contre les mignons de Henri III.

— 297. Fragment retrouvé, ainsi que le suivant, par M. Lalanne dans les papiers de Baluze.





TABLE

Pages

MALHERBE ET SES POÉSIES, par Prosper Blanchemain. 1

ODES

I. Au Roy Henry le Grand sur la prise de Marseille 1

[Strophe composée pour l'ode qui précède.] . . 4

II. Sur le même sujet. 5

III. A la Reine [Marie de Médicis] sur sa bienvenue en France 7

IV. Sur l'attentat commis en la personne de Henry le Grand, le 10 décembre 1605. 17

V. Au Roy Henry le Grand sur l'heureux succez du voyage de Sedan 26

Strophe préparée, et non employée, pour terminer l'ode qui précède 35

VI. A M. de Bellegarde, grand escuyer de France. 36

VII. A la Reine, mere du Roy, sur les heureux succez de sa regence 47

Pages

VIII. Pour la Reine mere du Roy [Marie de Médicis] pendant sa regence 54

IX. Pour le Roy [Louis XIII] allant chastier la rebellion des Rochelois 64

X. A M. de la Garde, au sujet de son histoire saincte 72

STANCES

I. A une Dame de Provence. 79

II. Pour M. de Montpensier à Madame devant son mariage. 81

III. Victoire de la constance. 83

IV. Consolation à Caritée sur la mort de son mary. 86

V. Dessein de quitter une dame qui ne le contentoit que de promesse 90

VI. Consolation à M. du Perier, gentil-homme d'Aix en Provence, sur la mort de sa fille. 92

VII. Prosopopée d'Ostende 96

VIII. Aux ombres de Damon 98

IX. Paraphrase du Pseaume VIII. 102

X. Pour les pairs de France assaillans au combat de barriere 105

XI. Priere pour le Roy Henry le Grand allant en Limozin. 108

XII. Aux Dames, pour les demy-dieux marins conduits par Neptune 114

XIII. Pour M. de Bellegarde 117

XIV. Pour la Vicomtesse d'Auchy 120

XV. Sur l'éloignement prochain d'une dame . . . 123

XVI. A Madame la Princesse de Conti pour M. de Bellegarde. 126

Pages
XVII. Balet de la Reine 129
XVIII. Balet de Madame 133
XIX. Pour Alcandre 135
XX. Pour Alcandre, au retour d'Oranthe à Fontainebleau 139
XXI. Alcandre plaint la captivité de sa maistresse. 141
XXII. Sur le même sujet 145
XXIII. Plainte sur une absence 149
XXIV. Sur la mort de Henry le Grand 154
XXV. A la Reine mere du Roy [Marie de Médicis] pendant sa regence 158
XXVI. Les Sybilles, sur la feste des alliances de France et d'Espagne 161
XXVII. Sur le mesme sujet 165
XXVIII. Paraphrase du Pseaume CXXVIII 168
XXIX. Recit d'un berger au balet de Madame, princesse d'Espagne 170
XXX. Sur le mariage du Roy et de la Reyne [Louis XIII et Anne d'Autriche] 174
XXXI. Pour la guerison de Chrisanthe 176
XXXII. Pour le Comte de Charny 179
XXXIII. Stances spirituelles 181
XXXIV. Pour Monseigneur le Comte de Soissons. 183
XXXV. Consolation pour M. le premier Président de Verdun sur la mort de Madame sa femme 186
XXXVI. Paraphrase du Pseaume CXLV 191
XXXVII. Pour une mascarade 193
XXXVIII. *Quoy donc! ma lascheté*, etc 195
Les Larmes de Sainct Pierre 197

SONNETS

Pages
I. [A Monsieur Perrache] 215
II. A Madame la Princesse douairiere Charlotte de la Trimouille 217
III. Au Roy Henry le Grand 218
IV. Au Roy Henry le Grand 219
V. Au Roy Henry le Grand pour le premier balet de Monseigneur le Dauphin. 220
VI. A M. de Fleurance sur son art d'embellir . . . 221
VII. Sur l'absence de la Vicomtesse d'Auchy . . . 222
VIII. Pour la même 223
IX. A la Vicomtesse d'Auchy 224
X. [Sur l'absence de la même] 225
XI. [Sur le même sujet] 226
XII. [Pour la même]. 227
XIII. Au sujet de la goutte du Roy 228
XIV. Epitaphe de Mademoiselle de Conty 229
XV. A Monseigneur le Dauphin. 230
XVI. Epitaphe de feu Monseigneur le Duc d'Orléans 231
XVII. A la Reine mere du Roy [Marie de Médicis] sur la mort de Monseigneur le Duc d'Orléans. . . . 232
XVIII. A M. Du Maine sur ses œuvres spirituelles. 233
XIX. [A la Reine.] Pour M. de La Ceppede . . . 234
XX. [Epitaphe de la femme de M. Puget] 235
[Dédicace de l'épitaphe précédente] 236
XXI. A Madame la Princesse de Conty. 237
XXII. A Rabel, peintre, sur un livre de fleurs . . 238

Pages
XXIII. A Monseigneur frere du Roy [le Duc d'Orléans] 239
XXIV. Au Roy [Louis XIII] 240
XXV. A Monseigneur le Cardinal de Richelieu . . 241
XXVI. Au Roy [Louis XIII] 242
XXVII. Pour le Marquis de La Vieuville 243
XXVIII. Pour M. le Cardinal de Richelieu 244
XXIX. [Sur la mort de son fils] 245
XXX. A M. de La Morelle, sur la pastorale de l'*Amour contraire* 246
XXXI. Sur la mort d'un gentilhomme qui fut assassiné 247

CHANSONS

I. *Qu'autres que vous soient desirées* 249
II. [Plainte d'Alcandre sur la captivité de sa maîtresse] 252
III. *Ils s'en vont, ces rois de ma vie* 255
IV. *Sus, debout, la merveille des belles* 257
V. Pour un balet de Madame 260
VI. [Pour M. de Bellegarde] 262
VII. [Pour le même] 264
VIII. [Pour la Marquise de Rambouillet] 267
IX. *Est-ce à jamais, folle esperance* 270
X. *C'est faussement qu'on estime* 272

EPIGRAMMES, INSCRIPTIONS, etc 275

FRAGMENTS 289

NOTES 299

IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST

POUR LA

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

PARIS, 1877

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

A 3 francs le volume

Les écrivains français, du XV[e] au XVIII[e] siècle inclusivement, se trouveront représentés dans cette collection par tout ce qui doit composer, à notre époque, la bibliothèque d'un lettré. Mais nous ne nous sommes pas cru dans l'obligation de débuter par ce qu'on appelle spécialement les *grands auteurs*. Il nous a semblé plus intéressant de donner d'abord et les auteurs qui ont été réimprimés le moins souvent, et ceux dont les dernières éditions sont presque épuisées. Les acheteurs de la *Nouvelle Bibliothèque classique* peuvent néanmoins tenir pour certain que Rabelais, Montaigne, Corneille, Molière, La Fontaine, La Bruyère, et autres écrivains du même rang, ne tarderont pas à y prendre place.

Outre le tirage ordinaire à 3 fr le volume, nous avons fait un tirage numéroté de 500 exemplaires sur papier de Hollande (à 5 fr.), et de 30 sur pap. de Chine et 30 sur pap. Whatman (à 10 fr.).

Aux amateurs du GRAND PAPIER nous offrons un *tirage spécial*, format in-8°, de 170 exemplaires sur pap. de Hollande (à 20 fr.), 15 sur pap. de Chine et 15 sur pap. Whatman (à 35 fr.), avec couvertures repliées. Ce tirage est orné des PORTRAITS des auteurs publiés, *que contiennent seuls les exemplaires en grand papier.*

EN VENTE

Regnier, *Satires*, publ. par Louis Lacour. — 1 vol.

Montesquieu, *Grandeur et Décadence des Romains*, publ. par G. Franceschi. — 1 vol.

Boileau, publ. par P. Chéron. — 2 vol.

Hamilton, *Mémoires de Grammont*, publ. par M. de Lescure. — 1 vol

Regnard, *Théâtre*, publ. par G. d'Heylli. — 2 vol.

Satyre Ménippée, publ. par Ch. Read. — 1 vol.

P. L. Courier, *Œuvres*, avec préface par F. Sarcey. — 3 vol. (Les deux premiers volumes sont en vente.)

Malherbe, *Poésies*, publ. par P. Blanchemain. — 1 vol.

DATE DUE			

